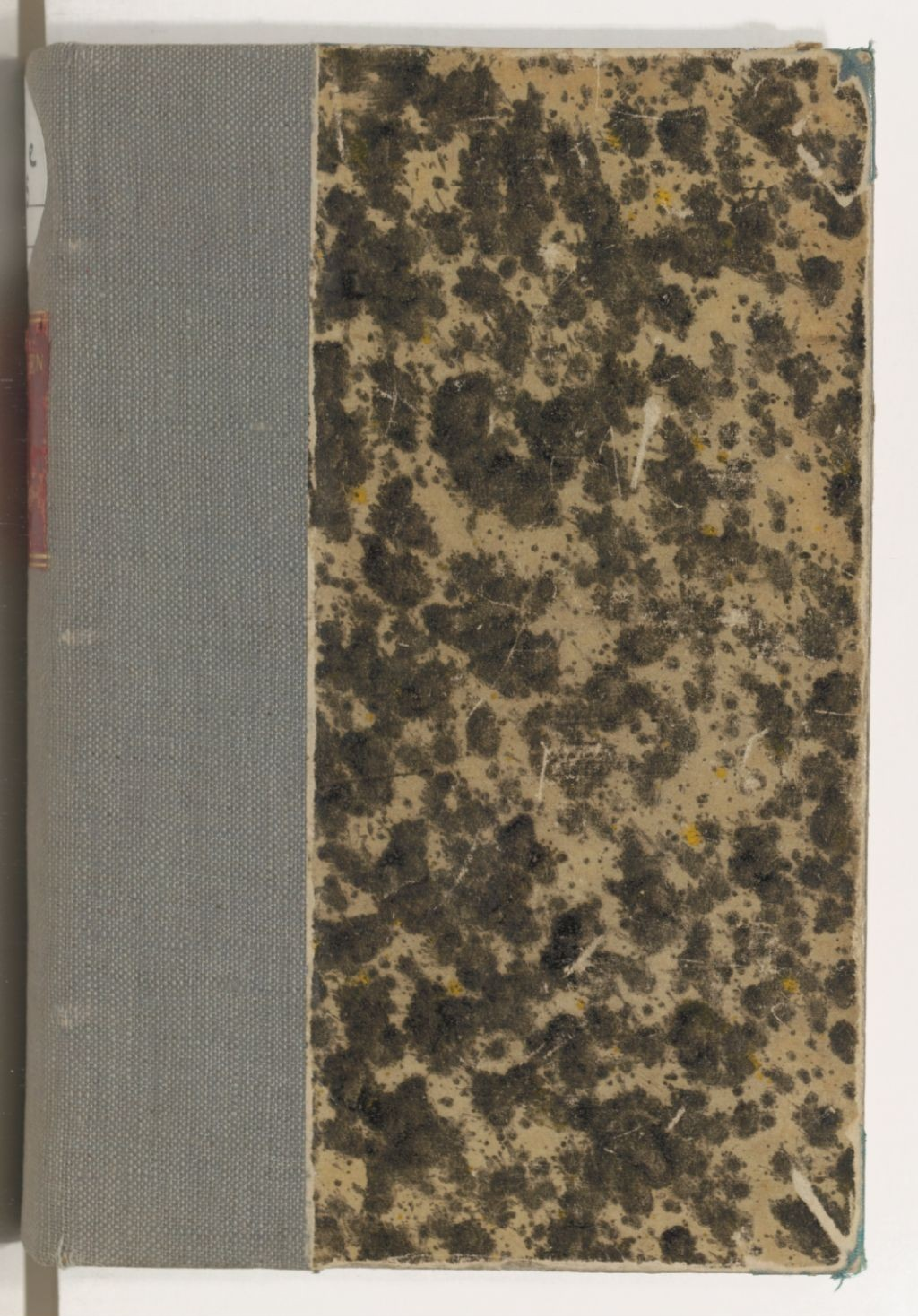
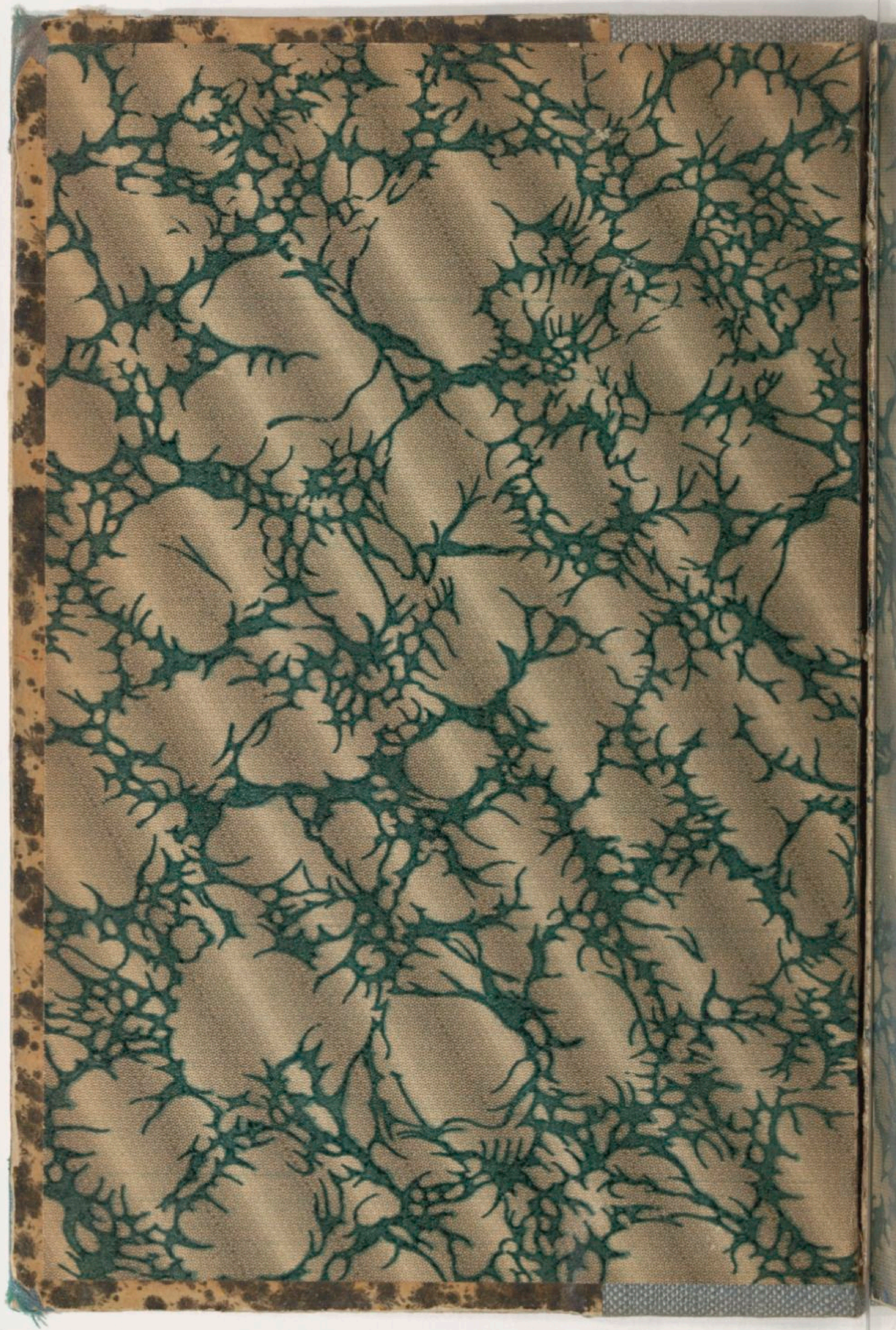
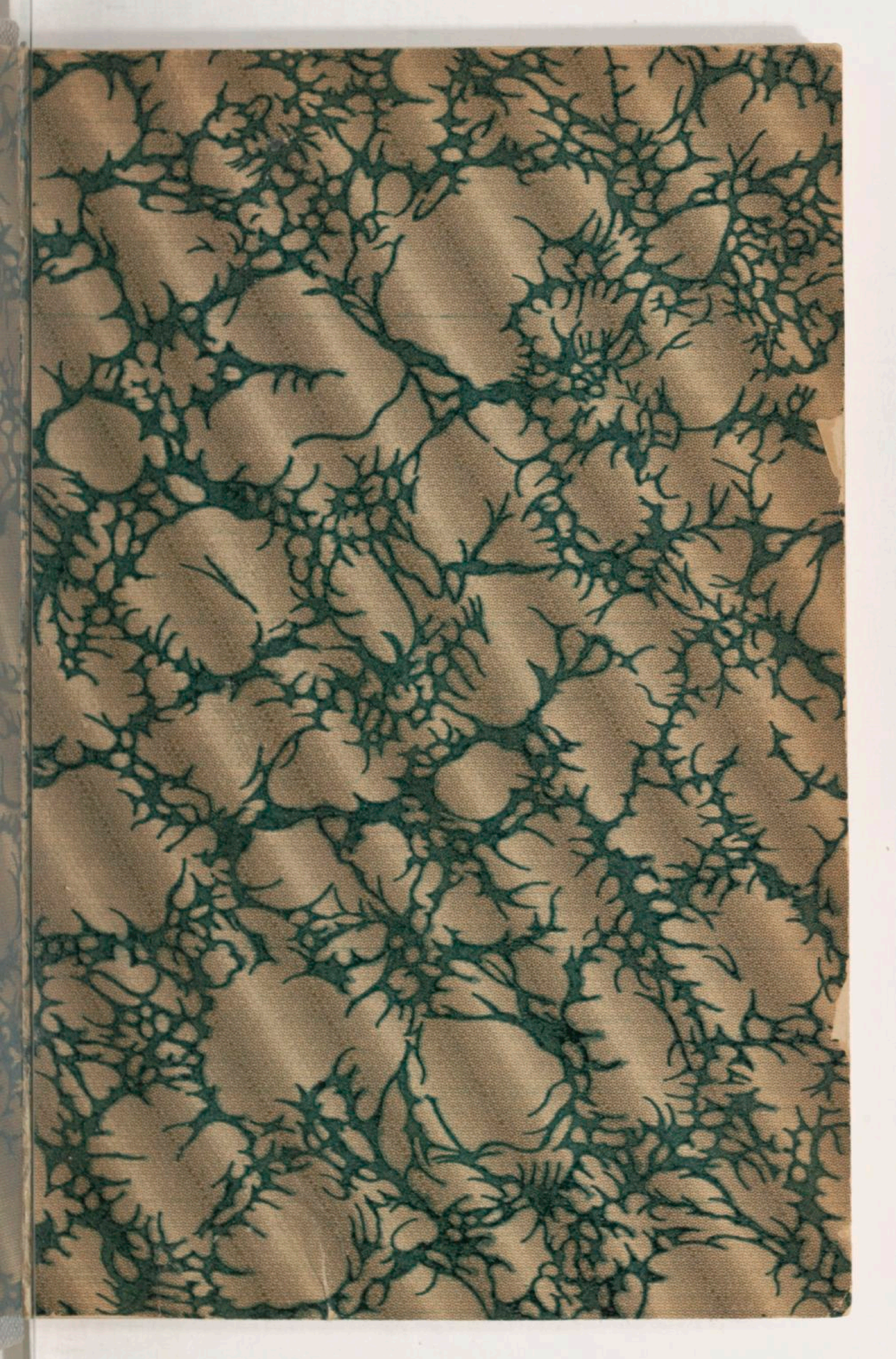
Poèmes de Renée Vivien : Études et préludes, Cendres et poussières, Évocations, Sapho, La Vénus des aveugles







POÈMES

DE

Renée Vivien

*

Études et Préludes — Cendres et Poussières
Évocations
Sapho — La Vénus des Aveugles



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXXIII



POÈMES

DE

Renée Vivien

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

20 exemplaires numérotés sur papier de Chine.



POÈMES

DE

Renée Vivien

*

Études et Préludes — Cendres et Poussières
Évocations
Sapho — La Vénus des Aveugles



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXXIII

Ouvrages en vers de Renée Vivien

Études et préludes, 1901.
— — 2ᵉ éd., 1903.
Cendres et Poussières, 1902.
— — 2ᵉ éd., 1903.
Évocations, 1903.
— 2ᵉ éd., 1905.
Sapho, 1903.
La Vénus des Aveugles, 1903.
Les Kitharèdes, 1904.
A l'Heure des Mains jointes, 1906.
Chansons pour mon ombre, 1907 (sous le nom de Pauline M. Tarn).
Sillages, 1908.
Flambeaux éteints, 1908.
Poèmes, 1909.
Dans un Coin de Violettes, 1910.
Le Vent des Vaisseaux, 1910.
Haillons, 1910.

Chansons pour mon Ombre et *Poèmes* sont des recueils à tirage restreint, ne contenant que des œuvres déjà publiées.

Certaines pièces ont eu jusqu'à quatre éditions, souvent très dissemblables et parfois sous des titres différents.

Le principe de la présente édition a été de reproduire la dernière version de l'auteur, mais, à la suite de chaque pièce, on a indiqué les divers recueils où cette pièce a paru. Les deux éditions des trois premiers ouvrages sont distinguées par les chiffres romains I et II.

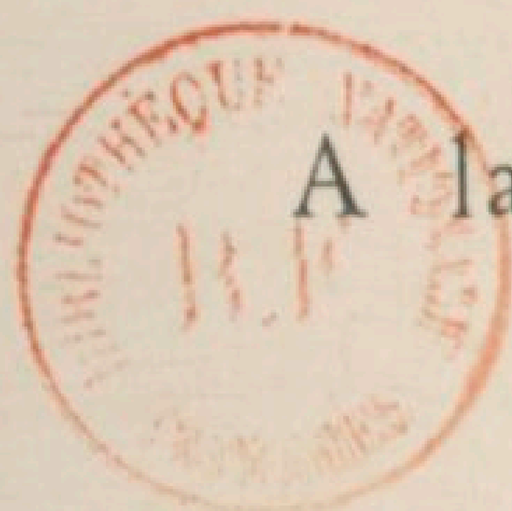
A mon Amie

H. L. C. B.

Études et Préludes







A la Femme aimée

Lorsque *tu vins, à pas réfléchis, dans la brume,*
Le ciel mêlait aux ors le cristal et l'airain.
Ton corps se devinait, ondoiement incertain,
Plus souple que la vague et plus frais que l'écume.
Le soir d'été semblait un rêve oriental
De rose et de santal.

Je tremblais. De longs lys religieux et blêmes
Se mouraient dans tes mains, comme des cierges froids.
Leurs parfums expirants s'échappaient de tes doigts
En le souffle pâmé des angoisses suprêmes.
De tes clairs vêtements s'exhalaient tour à tour
L'agonie et l'amour.

Je sentis frissonner sur mes lèvres muettes
La douceur et l'effroi de ton premier baiser.
Sous tes pas, j'entendis des lyres se briser
En criant vers le ciel l'ennui fier des poètes.
Parmi des flots de sons languissamment décrus,
Blonde, tu m'apparus.

Et l'esprit assoiffé d'éternel, d'impossible,
D'infini, je voulus moduler largement
Un hymne de magie et d'émerveillement.
Mais la strophe monta bégayante et pénible,
Reflet naïf, écho puéril, vol heurté,
Vers ta Divinité.

(*Études*, I, 3 ; II, 3.)

Bacchante triste

Le jour ne perce plus de flèches arrogantes
Les bois émerveillés de la beauté des nuits,
Et c'est l'heure troublée où dansent les Bacchantes
Parmi l'accablement des rythmes alanguis.

Leurs cheveux emmêlés pleurent le sang des vignes,
Leurs pieds vifs sont légers comme l'aile des vents,
Et le rose des chairs, la souplesse des lignes,
Ont peuplé la forêt de sourires mouvants.

La plus jeune a des chants qui rappellent le râle :
Sa gorge d'amoureuse est lourde de sanglots.
Elle n'est point pareille aux autres, — elle est pâle;
Son front a l'amertume et l'orage des flots.

Le vin où le soleil des vendanges persiste
Ne lui ramène plus le généreux oubli;
Elle est ivre à demi, mais son ivresse est triste,
Et les feuillages noirs ceignent son front pâli.

Tout en elle est lassé des fausses allégresses.
Et le pressentiment des froids et durs matins
Vient corrompre la flamme et le miel des caresses.
Elle songe, parmi les roses des festins.

Celle-là se souvient des baisers qu'on oublie...
Elle n'apprendra pas le désir sans douleurs,
Celle qui voit toujours avec mélancolie
Au fond des soirs d'orgie agoniser les fleurs.

(*Études,* I, 7; II, 7; *Poèmes,* 3.)

Sonnet

L'ORGUEIL des lourds anneaux, la pompe des parures,
Mêlent l'éclat de l'art à ton charme pervers,
Et les gardénias qui parent les hivers
Se meurent dans tes mains aux caresses impures.

Ta bouche délicate aux fines ciselures
Excelle à moduler l'artifice des vers :
Sous les flots de satin savamment entr'ouverts,
Ton sein s'épanouit en de pâles luxures.

Le reflet des saphirs assombrit tes yeux bleus,
Et l'incertain remous de ton corps onduleux
Fait un sillage d'or au milieu des lumières.

Quand tu passes, gardant un sourire ténu,
Blond pastel surchargé de parfums et de pierres,
Je songe à la splendeur de ton corps libre et nu.

(*Études,* I, 147; II, 11; *Poèmes,* 5.)

Chanson

TA voix est un savant poème...
Charme fragile de l'esprit,
Désespoir de l'âme, je t'aime
Comme une douleur qu'on chérit.

Dans ta grâce longue et blêmie,
Tu reviens du fond de jadis...
O ma blanche et lointaine amie,
Je t'adore comme les lys!

On dit qu'un souvenir s'émousse,
Mais comment oublier jamais
Que ta voix se faisait très douce
Pour me dire que tu m'aimais?

(*Études,* I, 11; II, 15.)

---

*
* *

Le couchant adoucit le sourire du ciel.
La nuit vient gravement, ainsi qu'une prêtresse.
La brise a déroulé, d'un geste de caresse,
Tes cheveux aux blondeurs de maïs et de miel.

Tes lèvres ont gardé le pli de la parole
Dont mon rêve attentif s'est longtemps enchanté.
Une voix de souffrance a longtemps sangloté
Dans l'ombre d'où l'encens des fleurs blanches s'envole.

Ta robe a des frissons de festins somptueux,
Et, sous la majesté de la noble parure,
Fleurit, enveloppé d'haleines de luxure,
Lys profane, ton corps pâle et voluptueux.

Ta prunelle aux bleus frais s'alanguit et se pâme.
Je vois, dans tes regards pareils aux tristes cieux,
Dans cette pureté dernière de tes yeux,
La forme endolorie et lasse de ton âme.

Là-bas s'apaise enfin l'essaim d'or des guêpiers...
Parmi les chants vaincus et les splendeurs éteintes,
Tu frôles sans les voir les frêles hyacinthes
Qui se meurent d'amour, ayant touché tes pieds.

(*Études,* I, 15; II, 19.)

Sonnet

Parle-moi, de ta voix pareille à l'eau courante,
Lorsque s'est ralenti le souffle des aveux.
Dis-moi des mots railleurs et cruels si tu veux,
Mais berce-moi de la mélopée enivrante.

De ce timbre voilé qui m'attriste et m'enchante,
Lorsque mon front s'égare en tes vagues cheveux,
Exprime tes espoirs, tes regrets et tes vœux,
O mon harmonieuse et musicale amante!

Et moi, j'écouterai ta voix et son doux chant.
Je ne comprendrai plus, j'écouterai, cherchant,
Sinon l'entier oubli, du moins la somnolence.

Car si tu t'arrêtais, ne fût-ce qu'un moment,
J'entendrais... j'entendrais au profond du silence
Quelque chose d'affreux qui pleure horriblement.

(*Études*, I, 19; II, 23; *Poèmes*, 9.)

---

*
* *

Ta forme est un éclair qui laisse les bras vides,
Ton sourire est l'instant que l'on ne peut saisir...
Tu fuis, lorsque l'appel de mes lèvres avides
T'implore, ô mon Désir!

Plus froide que l'Espoir, ta caresse cruelle
Passe comme un parfum et meurt comme un reflet.
Ah ! l'éternelle faim et la soif éternelle
Et l'éternel regret !

Tu frôles sans étreindre, ainsi que la Chimère
Vers qui tendent toujours les vœux inapaisés...
Rien ne vaut ce tourment ni cette extase amère
De tes rares baisers !

(*Études,* I, 27 ; II, 27.)

Soir

La lumière agonise et meurt à tes genoux.
Viens, ô toi dont le front impénétrable et doux
Porte l'accablement des pesantes années :
Douloureuse et les traits mortellement pâlis,
Viens, sans autre parfum dans ta robe à longs plis
Que le souffle des fleurs depuis longtemps fanées.

Viens, sans fard à ta lèvre où brûle mon désir,
Sans anneaux, — le rubis, l'opale et le saphir
Déshonorent tes doigts laiteux comme la lune, —
Et bannis de tes yeux les reflets du miroir...
Voici l'heure très simple et très chaste du soir
Où la couleur oppresse, où le luxe importune.

Délivre ton chagrin du sourire éternel,
Exhale ta souffrance en un sincère appel :
Les choses d'autrefois, si cruelles et folles,
Laissons-les au silence, au lointain, à la mort...
Dans le rêve qui sait consoler de l'effort,
Oublions cette fièvre ancienne des paroles.

Je baiserai tes mains et tes divins pieds nus,
Et nos cœurs pleureront de s'être méconnus,
Pleureront les mots vils et les gestes infâmes.
Des vols s'attarderont dans la paix des chemins...
Tu joindras la blancheur mystique de tes mains,
Et je t'adorerai, dans l'ombre où sont les âmes.

(*Études*, I, 23; II, 31.)

Aurore sur la Mer

... quant à mon sanglot : et que les vents orageux l'emportent pour les souffrances !

PSAPPHA.

Je te méprise enfin, souffrance passagère !
J'ai relevé mon front. J'ai fini de pleurer.
Mon âme est affranchie, et ton ombre légère
Dans les nuits sans repos ne vient plus l'effleurer.

Aujourd'hui je souris à l'aube qui nous blesse.
O vent des vastes mers, qui, sans parfum de fleurs,
D'une âcre odeur de sel ranimes ma faiblesse,
O vent du large! emporte à jamais les douleurs!

Emporte les douleurs au loin, d'un grand coup d'aile,
Afin que le bonheur éclate, triomphal,
Dans nos cœurs où l'orgueil divin se renouvelle,
Tournés vers le soleil, les chants et l'idéal!

(*Études,* I, 31; II, 35; *Chansons,* 69.)

Chanson

Le vol de la chauve-souris,
Tortueux, angoissé, bizarre,
Aux battements d'ailes meurtris,
Revient et s'éloigne et s'égare.

N'as-tu pas senti qu'un moment,
Ivre de ses souffrances vaines,
Mon âme allait éperdument
Vers tes chères lèvres lointaines?

(*Études,* I, 35.)

Ondine

TON rire est clair, ta caresse est profonde,
Tes froids baisers aiment le mal qu'ils font;
Tes yeux sont bleus comme un lotus sur l'onde,
Et les lys d'eau sont moins purs que ton front.

Ta forme fuit, ta démarche est fluide,
Et tes cheveux sont de légers réseaux;
Ta voix ruisselle ainsi qu'un flot perfide;
Tes souples bras sont pareils aux roseaux,

Aux longs roseaux des fleuves, dont l'étreinte
Enlace, étouffe, étrangle savamment,
Au fond des flots, une agonie éteinte
Dans un nocturne évanouissement.

(*Études,* I, 39; II, 39.)

Victoire

DONNE-MOI tes baisers amers comme des larmes,
Le soir, quand les oiseaux s'attardent dans leurs vols.
Nos longs accouplements sans amour ont les charmes
Des rapines, l'attrait farouche des viols.

Tes yeux ont reflété la splendeur de l'orage...
Exhale ton mépris jusqu'en ta pâmoison,
O très chère! — Ouvre-moi tes lèvres avec rage :
J'en boirai lentement le fiel et le poison.

J'aí l'émoi du pilleur devant un butin rare,
Pendant la nuit de fièvre où ton regard pâlit...
L'âme des conquérants, éclatante et barbare,
Chante dans mon triomphe au sortir de ton lit!

(*Études,* I, 43; II, 43.)

A l'Amie

DANS tes yeux les clartés trop brutales s'émoussent.
Ton front lisse, pareil à l'éclatant vélin
Que l'écarlate et l'or de l'image éclaboussent,
Brûle de reflets roux ton regard opalin.
Ton visage a pour moi le charme des fleurs mortes,
Et le souffle appauvri des lys que tu m'apportes
Monte vers les langueurs du soleil au déclin.

Fuyons, Sérénité de mes heures meurtries,
Au fond du crépuscule infructueux et las.
Dans l'enveloppement des vapeurs attendries,
Dans le soir fraternel, je te dirai très bas
Ce que fut la beauté de la Maîtresse unique...
Ah! cet âpre parfum, cette amère musique
Des bonheurs accablés qui ne reviendront pas!

Ainsi nous troublerons longtemps la paix des cendres.
Je te dirai des mots de passion, et toi,
Le rêve ailleurs et les yeux lointainement tendres,
Tu suivras ton passé de souffrance et d'effroi.
Ta voix aura le chant des lentes litanies
Où sanglote l'écho des plaintes infinies,
Et ton âme, l'essor douloureux de la Foi.

(*Études,* I, 47; II, 47.)

Chanson

De ta robe à longs plis flottants
Ruissellent toutes les chimères,
Et tu m'apportes le printemps
Dans tes mains blondes et légères.

J'ai peur de ce frisson nacré
De tes frêles seins, je ne touche
Qu'en tremblant à ton corps sacré,
J'ai peur du charme de ta bouche.

Je me sens grandir jusqu'aux Dieux
Quand, sous mon orgueilleuse étreinte,
Le doux bleu meurtri de tes yeux
S'évanouit, fraîcheur éteinte.

Mais quand, si blanche entre mes bras,
A mon cri d'amour qui se pâme
Tu souris et ne réponds pas,
Tes yeux fermés me glacent l'âme...

J'ai peur, — c'est le remords spectral
Que l'extase ne saurait taire, —
De t'avoir peut-être fait mal
D'une caresse involontaire.

(*Études,* I, 51; II, 51.)

L'Éternelle Vengeance

Dalila, courtisane au front mystérieux,
Aux mains de sortilège et de ruse, aux longs yeux
Où luttaient le soleil, l'orage et la nuée,
Rêvait :
« Je suis l'esclave et la prostituée,
La fleur que l'on effeuille au festin du désir,
La musique d'une heure et le chant d'un loisir,
Ce qui charme, ce qu'on enlace et qu'on oublie.
Mon corps sans volupté se pâme et ploie et plie
Au signe impérieux des passagers amants.
Parmi ces inconnus qui, repus et dormants,

Après la laide nuit dont l'ombre pleure encore,
De leur souffle lascif souillent l'air de l'aurore,
C'est toi le plus haï, Samson, fils d'Israël!
Mon sourire passif répond à ton appel,
Mon corps, divin éclair et baiser sans empreinte,
A rempli de parfums ta détestable étreinte :
Mais, malgré les aveux et les sanglots surpris,
Ne crois pas que ma haine ait moins d'âpres mépris,
Car, dans le lit léger des feintes allégresses,
Dans l'amère moiteur des cruelles caresses,
J'ai préparé le piège où tu succomberas,
Moi, le contentement bestial de tes bras! »

Elle le supplia sur la couche d'ivoire :
« Astre sanglant, dis-moi le secret de ta gloire. »

Mais l'amant de ses nuits sans amour lui mentit.

Et la soif des vaincus la brûla sans répit.
Elle fut le regard et l'ouïe et l'attente,
La chaude obsession qui ravit et tourmente,
Et, patient péril aux froids destins pareil,
Sa vengeance épia le souffle du sommeil.

Un soir que la Beauté brillait plus claire en elle,
Par l'enveloppement de l'humide prunelle,
Par le geste des bras défaillant et livré
Torturé tendrement, — savamment enivré
De souples seins, de flancs fiévreux, de lèvres lasses,

De murmures mourants et de musiques basses,
Sous les yeux de la femme, implacablement doux,
Dans l'ombre et dans l'odeur de ses ardents genoux,
Sans souvenir, cédant à l'éternelle amorce,
L'homme lui soupira le secret de sa force.

(*Études,* I, 55.)

Sonnet à la Mort

J'ATTENDS, ô Bien-Aimée! ô vierge dont le front
Illumine le soir de pompe et d'allégresse,
Ton hymen aux blancheurs d'éternelle tendresse,
Car ton baiser d'amour est subtil et profond.

Notre lit sera plein de fleurs qui frémiront,
Et l'orgue clamera la nuptiale ivresse
Et le sanglot aigu pareil à la détresse,
Dans l'ombre où tu pâlis comme un lys infécond.

Et la paix des autels se remplira de flammes;
Les larmes, les parfums et les épithalames,
La prière et l'encens monteront jusqu'à nous.

Malgré le jour levé, nous dormirons encore
Du sommeil léthargique où gisent les époux,
Et notre longue nuit ne craindra plus l'aurore.

(*Études,* I, 61; II, 55.)

Nudité

L'OMBRE jetait vers toi des effluves d'angoisse :
Le silence devint amoureux et troublant.
J'entendis un soupir de pétales qu'on froisse,
Puis, lys entre les lys, m'apparut ton corps blanc.

J'eus soudain le mépris de ma lèvre grossière...
Mon âme fit ce rêve attendri de poser
Sur ta grâce où longtemps s'attardait la lumière
Le souffle frissonnant d'un mystique baiser.

Dédaignant l'univers que le désir enchaîne,
Tu gardas froidement ton sourire immortel,
Car la Beauté demeure étrange et surhumaine
Et veut l'éloignement splendide de l'autel.

Éparse autour de toi pleurait la tubéreuse,
Tes seins se dressaient fiers de leur virginité...
Dans mes regards brûlait l'extase douloureuse
Qui nous étreint au seuil de la divinité.

(*Études*, I, 65 ; II, 59.)

Aube incertaine

Comme les courtisans près d'un nouveau destin,
Nous attendions l'éveil propice de l'aurore.
Les songes attardés se poursuivaient encore,
Et tes yeux étaient bleus, — bleus comme le matin.

Tandis que je songeais à la douceur passée,
Tes cheveux répandaient une odeur de sommeil.
Dans la crainte de voir éclater le soleil,
Notre nuit s'éloignait, souriante et lassée.

Tel qu'un léger linceul de spectre, le brouillard
Matinal s'allongeait avant de disparaître,
Et le monde était plein d'un immense *peut-être*.
L'aube était incertaine ainsi que ton regard.

Tu semblais deviner mes extases troublées.
Dans l'ombre je croyais te voir enfin pâlir,
Et j'espérais qu'enfin jaillirait le soupir
De nos cœurs confondus, de nos âmes mêlées.

Nos êtres frémissaient de tressaillements sourds.
Nous espérions avoir atteint l'amour lui-même,
Sa très terrible ardeur et son éclair suprême...
Et le jour s'est levé, comme les autres jours!

(*Études,* I, 69; II, 63; *Poèmes,* 7.)

Chanson

COMMENT oublier le pli lourd
De tes belles hanches sereines,
L'ivoire de ta chair où court
Un frémissement bleu de veines?

N'as-tu pas senti qu'un moment,
Ivre de ses angoisses vaines,
Mon âme allait éperdument
Vers tes chères lèvres lointaines?

Et comment jamais retrouver
L'identique extase farouche,
T'oublier, revivre et rêver
Comme j'ai rêvé sur ta bouche?

(*Études*, I, 73; II, 67.)

Lucidité

L'ART délicat du vice occupe tes loisirs,
Et tu sais réveiller la chaleur des désirs
Auxquels ton corps perfide et souple se dérobe.
L'odeur du lit se mêle aux parfums de ta robe.

Ton charme blond ressemble à la fadeur du miel.
Tu n'aimes que le faux et l'artificiel,
La musique des mots et des murmures mièvres.
Ton baiser se détourne et glisse sur les lèvres.
Tes yeux sont des hivers pâlement étoilés.
Les deuils suivent tes pas en mornes défilés.
Ton geste est un reflet, ta parole est une ombre.
Ton corps s'est amolli sous des baisers sans nombre,
Et ton âme est flétrie et ton corps est usé.
Languissant et lascif, ton frôlement rusé
Ignore la beauté loyale de l'étreinte.
Tu mens comme l'on aime, et, sous ta douceur feinte,
On sent le rampement du reptile attentif.
Au fond de l'ombre, telle une mer sans récif,
Les tombeaux sont encor moins impurs que ta couche...
O Femme! je le sais, mais j'ai soif de ta bouche!

(*Études,* I, 77; II, 71.)

L'Odeur des Vignes

L'ODEUR des vignes monte en un souffle d'ivresse :
La pesante douceur des vendanges oppresse
La paix, la longue paix des automnes sereins.
Voici le champ, meurtri par les longues cultures,
L'enclos tiède, où le fruit livre ses grappes mûres,
Comme une femme offrant l'ambre de ses deux seins.

Un spectre de Bacchante erre parmi les treilles.
Sa rouge chevelure et ses lèvres vermeilles,
Ses paupières de pourpre aux replis somptueux,
Brûlent du flamboiement des anciennes luxures,
Et, dévoilant sa chair aux sanglantes morsures,
Elle chante à grands cris le vin voluptueux.

Les baisers sans amour sur les lèvres stupides,
Les regards vacillants dans le fond des yeux vides
Sortiront, enfiévrés, de l'effort du pressoir.
L'air se peuple déjà de visions profanes,
De festins où fleurit le front des courtisanes...
Les effluves du vin futur troublent le soir...

L'odeur des vignes monte en un souffle d'ivresse :
La pesante douceur des vendanges oppresse
La paix, la longue paix des automnes sereins.
Voici le champ, meurtri par les longues cultures,
L'enclos tiède, où le fruit livre ses grappes mûres,
Comme une femme offrant l'ambre de ses deux seins.

(*Études,* I, 81 ; II, 75.)

---

*
* *

« Her gentle feet tread down the weeds
« And give more place to flowers. »

ELLE écarte en passant les ronces du chemin.
Au geste langoureux et frôleur de sa main
Éclosent blanchement les frêles églantines...
Mais sa chair s'est blessée à tant d'âpres épines!
J'ai vu saigner ses pieds aux buissons du chemin.

Son lent sourire tombe au sein d'or des corolles.
L'évanouissement de ses vagues paroles
Remplit de bleus échos les jardins d'aconit
Sous les rayons cruels de la lune au zénith.
Son lent sourire tombe au sein d'or des corolles.

Dans l'ombre de ses pas pleurent les liserons...
Le jasmin, diadème aux délicats fleurons,
Cet astre atténué, la chaste primevère,
Parent son front de vierge à la beauté sévère...
Là-bas pleurent d'amour les simples liserons.

Son être, où brûle encor l'ardeur des soifs divines,
S'est blessé trop souvent aux sauvages épines, —
J'ai vu saigner son cœur aux buissons du chemin.
Elle va gravement vers le lourd lendemain,
Inlassable et gardant l'ardeur des soifs divines...

J'ai vu saigner son cœur aux buissons du chemin.

(*Études,* I, 85; II, 79.)

Sourire dans la Mort

... Car il n'est pas juste que la lamentation soit dans la maison des serviteurs des Muses : cela est indigne de nous.

PSAPPHA.

Le charme maladif des musiques moroses
Ici ne convient point à l'auguste trépas.
Venez, il faut couvrir de rythmes et de roses
La maison de l'Aède, où le deuil n'entre pas!

Que, parmi le reflux des clartés, se déploie
La pompe des parfums, des chants et des couleurs :
Avec des cris d'orgueil, d'espérance et de joie,
Jetez à pleines mains les fleurs, les fleurs, les fleurs!

(*Études,* I, 89; II, 83. Cf. *Sapho,* 128, et ci-après, p. 177.)

Sonnet

O forme que les mains ne sauraient retenir!
Comme au ciel l'élusif arc-en-ciel s'évapore,
Ton sourire, en fuyant, laisse plus vide encore
Le cœur endolori d'un trop doux souvenir.

Ton caprice lassé, comment le rajeunir,
Afin qu'il refleurisse aux fraîcheurs d'une aurore?
Quels mots te murmurer, et quels lys faire éclore
Pour enchanter l'ennui de l'heure et du loisir?

De quels baisers charmer la langueur de ton âme,
Afin qu'exaspéré d'extase, pleure et pâme
Ton être suppliant, avide et contenté?

De quels rythmes d'amour, de quel fervent poème
Honorer dignement Celle dont la beauté
Porte au front le Désir ainsi qu'un diadème?

(*Études,* I, 93; II, 87.)

Chanson

Le soir verse les demi-teintes
Et favorise les hymens
Des véroniques, des jacinthes,
Des iris et des cyclamens.

Charmant mes gravités meurtries
De tes baisers légers et froids,
Tu mêles à mes rêveries
L'effleurement blanc de tes doigts.

(*Études,* I, 97.)

Chanson

J'AI l'âme lasse du destin
Et je ne veux plus voir le monde
Qu'à travers le voile divin
De tes pâles cheveux de blonde.

Sur mon front, haï des sommeils
Et que le délire importune,
Répands tes doux cheveux, pareils
A des rayons de clair de lune.

Puisque le passé pleure seul
Parmi les félicités brèves,
Fais de tes cheveux un linceul
Afin d'ensevelir mes rêves.

(*Études*, I, 139; II, 91.)

Les Yeux gris

LE charme de tes yeux sans couleur ni lumière
Me prend étrangement ; il se fait triste et tard,
Et, perdu sous le pli de ta pâle paupière,
Dans l'ombre de tes cils sommeille ton regard.

J'interroge longtemps tes stagnantes prunelles.
Elles ont le néant du soir et de l'hiver
Et des tombeaux : j'y vois les limbes éternelles,
L'infini lamentable et terne de la mer.

Rien ne survit en toi, pas même un rêve tendre.
Tout s'éteint dans tes yeux sans âme et sans reflet,
Comme dans un foyer de silence et de cendre...
Et l'heure est monotone ainsi qu'un chapelet.

Parmi l'accablement du morne paysage,
Un froid mépris me prend des vivants et des forts...
J'ai trouvé dans tes yeux la paix sinistre et sage
Et la mort qu'on respire à rêver près des morts.

(*Études*, I, 101 ; II, 95 ; *Chansons*, 77.)

Naïade moderne

Les remous de la mer miroitaient dans ta robe.
Ton corps semblait le flot traître qui se dérobe.
Tu m'attirais vers toi comme l'abîme et l'eau ;
Tes souples mains avaient le charme du réseau,
Et tes vagues cheveux flottaient sur ta poitrine,
Fluides et subtils comme l'algue marine.

Cet attrait décevant qui pare le danger
Rendait encor plus doux ton sourire léger;
Ton front me rappelait les profondeurs sereines,
Et tes yeux me chantaient la chanson des sirènes.

(*Études,* I, 105; II, 99.)

Sonnet

Tes cheveux irréels, aux reflets clairs et froids,
Ont de pâles lueurs et des matités blondes;
Tes regards ont l'azur des éthers et des ondes;
Ta robe a le frisson des brises et des bois.

Je brûle de baisers la blancheur de tes doigts.
L'air nocturne répand la poussière des mondes.
Pourtant je ne sais plus, au sein des nuits profondes,
Te contempler avec l'extase d'autrefois.

La lune t'effleura d'une lueur oblique...
Ce fut terrible autant qu'un éclair prophétique
Révélant la hideur au fond de ta beauté.

Je vis — comme l'on voit une fleur qui se fane —
Sur ta bouche, pareille aux aurores d'été,
Un sourire flétri de vieille courtisane.

(*Études,* I, 109; II, 103; *Poèmes,* 12.)

Cri

Tes yeux bleus, à travers leurs paupières mi-closes,
Recèlent la lueur des vagues trahisons.
Le souffle violent et fourbe de ces roses
M'enivre comme un vin où dorment les poisons...

Vers l'heure où follement dansent les lucioles,
L'heure où brille à nos yeux le désir du moment,
Tu me redis en vain les flatteuses paroles...
Je te hais et je t'aime abominablement.

(*Études,* I, 113; II, 107; *Poèmes,* 11.)

Chanson

Ta chevelure d'un blond rose
A l'opulence du couchant,
Ton silence semble une pause
Adorable au milieu d'un chant.

Et tu passes, ô Bien-Aimée,
Dans le frémissement de l'air...
Mon âme est toute parfumée
Des roses blanches de ta chair.

Lorsque tu lèves les paupières,
Tes yeux pâles, d'un bleu subtil,
Reflètent les larges lumières,
Et les fleurs t'appellent : Avril!

(*Études,* I, 117; II, 111.)

Sonnet

Écoutez... Celles-là sont les Musiciennes.
Leur présence est pareille à l'écho d'une voix,
Et leur souffle est dans l'air plein de légers émois,
Plein de très lents accords aux langueurs lesbiennes.

Et les voici passer, formes aériennes,
Se mêlant au silence harmonieux des bois,
Et redisant en chœur leurs amours d'autrefois,
Aux sons luxurieux de leurs lyres anciennes.

Ces chœurs, se lamentant, pleurent au fond des nuits
Et mêlent des essors, des frissons et des bruits
Aux forêts de silence et d'ombre recouvertes.

Comme pour exhaler le chant ou le soupir
On les sent hésiter, les lèvres entr'ouvertes,
Et le poète seul les entend revenir.

(*Études,* I, 121; II, 115; *Poèmes,* 14.)

Morts inquiets

L'ÉCLAT de la fanfare et l'orgueil des cymbales,
Réveillant les échos, se prolongent là-bas,
Et, sous l'herbe sans fleurs des fosses martiales,
Les guerriers assoupis rêvent d'anciens combats.

Ils ne s'enivrent point des moiteurs de la terre
Tiède de baisers las et de souffles enfuis...
Seuls, ils ne goûtent point l'enveloppant mystère,
La paix et le parfum des immuables nuits.

Car leur sépulcre est plein de cris et de fumée
Et, devant leurs yeux clos en de pâles torpeurs,
Passe la vision de la plaine embrumée
D'haleines, de poussière et de rouges vapeurs.

Ils attendent, tout prêts à se lever encore,
Les premières lueurs, le clairon du réveil,
Le lourd piétinement des chevaux à l'aurore,
Les chansons du départ... et la marche au soleil!

Que le ciel triomphal du couchant leur rappelle
Les vieux champs de bataille et de gloire, en versant
L'écarlate sinistre et la pourpre cruelle
De ses reflets, pareils aux larges flots de sang!

Que le vent, aux clameurs de victoire et de rage,
Le vent qui dispersait la cendre des foyers,
Mêle à leur tombe ardente, avec un bruit d'orage,
Le superbe frisson des drapeaux déployés!

(*Études,* I, 125. Publié à tort comme inédit, mais avec des variantes, dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1915, p. 472, avec rectifications dans le numéro du 1er août suivant, p. 816.)

Sommeil

TON sommeil m'épouvante, il est froid et profond
Ainsi que le Sommeil aux langueurs éternelles.
J'ai peur de tes yeux clos, du calme de ton front.
Je guette — et le silence inquiet me confond —
Un mouvement des cils sur la nuit des prunelles.

Je ne sais, présageant les mortelles douleurs,
Si, dans la nuit lointaine où l'aurore succombe,
Ton souffle n'a pas fui comme un souffle de fleurs,
Sans effort d'agonie et sans râle et sans pleurs,
Et si ton lit d'amour n'est pas déjà la tombe.

(*Études,* I, 129; II, 119.)

Sonnets

I

L'OMBRE assourdit le flux et le reflux des choses.
Parmi l'accablement des parfums et des fleurs,
Tes lèvres ont pleuré leurs rythmiques douleurs
Dans un refrain mêlé de sanglots et de pauses.

Et la langueur des lits, la paix des portes closes,
Entourent nos désirs et nos âpres pâleurs...
Dédaignant la lumière et le fard des couleurs,
Nous mêlons aux baisers le soir lassé de roses.

Tes yeux aux bleus aigus d'acier et de cristal
S'entr'ouvrent froidement, ternis comme un métal;
Le ciel s'est recouvert d'une brume blafarde.

Effleurant ton sommeil opprimé sous le faix
Des ivresses, la lune aux rayons verts s'attarde
Sur la ruine d'or de tes cheveux défaits.

(*Études,* I, 133; II, 123.)

II

Sous un ciel ambigu, l'olivier et l'acanthe
Mêlent subtilement leurs frissons bleus et verts,
Et dans l'ombre fleurit, comme un songe pervers,
L'harmonieux baiser de l'amante à l'amante.

Les cheveux au brun roux d'automne et d'amarante
Et les pâles cheveux plus blonds que les hivers
Confondent leurs reflets. Sur les yeux entr'ouverts
Passe une joie aiguë ainsi qu'une épouvante.

Le crépuscule rose a baigné l'horizon.
Les désirs attardés craignent la trahison
Et le rire sournois de l'aurore importune.

Les doigts ont effeuillé les lotos du sommeil,
Et la virginité farouche de la lune
A préféré la mort au viol du soleil.

(*Études,* I, 135; II, 125.)

Amazone

L'AMAZONE sourit au-dessus des ruines,
Tandis que le soleil, las de luttes, s'endort.
La volupté du meurtre a gonflé ses narines :
Elle exulte, amoureuse étrange de la mort.

Elle aime les amants qui lui donnent l'ivresse
De leur fauve agonie et de leur fier trépas,
Et, méprisant le miel de la mièvre caresse,
Les coupes sans horreur ne la contentent pas.

Son désir, défaillant sur quelque bouche blême
Dont il sait arracher le baiser sans retour,
Se penche avec ardeur sur le spasme suprême,
Plus terrible et plus beau que le spasme d'amour.

(*Études,* I, 143.)

Nocturne

J'ADORE la langueur de ta lèvre charnelle
Où persiste le pli des baisers d'autrefois.
Ta démarche ensorcelle,
Et la perversité calme de ta prunelle
A pris au ciel du nord ses bleus traîtres et froids.

Tes cheveux, répandus ainsi qu'une fumée,
Clairement vaporeux, presque immatériels,
Semblent, ô Bien-Aimée,
Recéler les rayons d'une lune embrumée,
D'une lune d'hiver dans le cristal des ciels.

Le soir voluptueux a des moiteurs d'alcôve;
Les astres sont comme des regards sensuels
Dans l'éther d'un gris mauve,
Et je vois s'allonger, inquiétant et fauve,
Le lumineux reflet de tes ongles cruels.

Sous ta robe, qui glisse en un frôlement d'aile,
Je devine ton corps, — les lys ardents des seins,
L'or blême de l'aisselle,
Les flancs doux et fleuris, les jambes d'Immortelle,
Le velouté du ventre et la rondeur des reins.

La terre s'alanguit, énervée, et la brise,
Chaude encore des lits lointains, vient assouplir
La mer enfin soumise...
Voici la nuit d'amour depuis longtemps promise...
Dans l'ombre je te vois divinement pâlir.

(*Études,* I, 151; II, 129.)



Cendres et Poussières



Invocation

Les yeux tournés sans fin vers les splendeurs éteintes,
Nous évoquons l'effroi, l'angoisse et le tourment
De tes baisers, plus doux que le miel d'hyacinthes,
Amante qui versas impérieusement,
Comme on verse le nard et le baume et la myrrhe,
Devant l'Aphrodita, Maîtresse de l'Érôs,
L'orage et l'éclair de ta lyre,
O Psappha de Lesbôs!

Les siècles attentifs se penchent pour entendre
Les lambeaux de tes chants. Ton visage est pareil
A des roses d'hiver recouvertes de cendre,
Et ton lit nuptial ignore le soleil.
Ta chevelure ondoie au reflux des marées
Comme l'algue marine et les sombres coraux,
Et tes lèvres désespérées
Boivent la paix des eaux.

Que t'importe l'éloge éloquent des Poètes,
A Toi dont le front large est las d'éternités?
Que t'importent l'écho des strophes inquiètes,
Les éblouissements et les sonorités?
La musique des flots a rempli ton oreille,
Ce remous de la mer qui murmure à ses morts
Des mots dont le rythme ensommeille
Tels de graves accords.

O parfum de Paphôs! ô Poète! ô Prêtresse!
Apprends-nous le secret des divines douleurs,
Apprends-nous les soupirs, l'implacable caresse
Où pleure le plaisir, flétri parmi les fleurs!
O langueurs de Lesbôs! Charme de Mytilène!
Apprends-nous le vers d'or que ton râle étouffa,
De ton harmonieuse haleine
Inspire-nous, Psappha!

(*Cendres*, I, 3; II, 3.)

Let the Dead bury their Dead

Voici la nuit : je vais ensevelir mes morts,
Mes songes, mes désirs, mes douleurs, mes remords,
Tout le passé... Je vais ensevelir mes morts.

J'ensevelis, parmi les sombres violettes,
Tes yeux, tes mains, ton front et tes lèvres muettes,
O toi qui dors parmi les sombres violettes!

J'emporte cet éclair dernier de ton regard...
Dans le choc de la vie et le heurt du hasard,
J'emporte ainsi la paix de ton dernier regard.

Je couvrirai d'encens, de roses et de roses,
La pâle chevelure et les paupières closes
D'un amour dont l'ardeur mourut parmi les roses.

Que s'élève vers moi l'âme froide des morts,
Abolissant en moi les craintes, les remords,
Et m'apportant la paix souriante des morts!

Que j'obtienne, dans un grand lit de violettes,
Cette immuable paix d'éternités muettes
Où meurt jusqu'à l'odeur des douces violettes!

Que se reflète, au fond de mon calme regard,
Un vaste crépuscule immobile et blafard!
Que diminue enfin l'ardeur de mon regard!

Mais que j'emporte aussi le souvenir des roses,
Lorsqu'on viendra poser sur mes paupières closes
Les lotus et les lys, les roses et les roses!...

(*Cendres*, I, 9; II, 9; *Chansons*, 3; *Poèmes*, 56.)

Les Amazones

On voit errer au loin les yeux d'or des lionnes...
L'Artémis, à qui plaît l'orgueil des célibats,
Qui sourit aux fronts purs sous les pures couronnes,
Contemple cependant sans colère, là-bas,
S'accomplir dans la nuit l'hymen des Amazones,
Fier, et semblable au choc souverain des combats.

Leur regard de dégoût enveloppe les mâles
Engloutis sous les flots nocturnes du sommeil.
L'ombre est lourde d'échos, de tiédeurs et de râles...
Elles semblent attendre un frisson de réveil.
La clarté se rapproche, et leurs prunelles pâles
Victorieusement reflètent le soleil.

Elles gardent une âme éclatante et sonore
Où le rêve s'émousse, où l'amour s'abolit,
Et ressentent, dans l'air affranchi de l'aurore,
Le mépris du baiser et le dédain du lit.
Leur chasteté tragique et sans faiblesse abhorre
Les époux de hasard que le rut avilit.

« Nous ne souffrirons pas que nos baisers sublimes
Et l'éblouissement de nos bras glorieux
Soient oubliés demain dans les lâches abîmes
Où tombent les vaincus et les luxurieux.
Nous vous immolerons ainsi que les victimes
Des autels d'Artémis au geste impérieux.

« Parmi les rayons morts et les cendres éteintes,
Vos lèvres et vos yeux ne profaneront pas
L'immortel souvenir d'héroïques étreintes.
Loin de la couche obscène et de l'impur repas,
Vous garderez au cœur nos tenaces empreintes
Et nos soupirs mêlés aux soupirs du trépas ! »

(*Cendres,* I, 15 ; II, 15.)

Sommeil

O Sommeil, ô Mort tiède, ô musique muette !
Ton visage s'incline éternellement las,
Et le songe fleurit à l'ombre de tes pas,
Ainsi qu'une nocturne et sombre violette.

Les parfums affaiblis et les astres décrus
Revivent dans tes mains aux pâles transparences,
Évocateur d'espoirs et vainqueur de souffrances
Qui nous rends la beauté des êtres disparus.

(*Cendres,* I, 21 ; II, 21 ; *Chansons,* 87.)

L'Automne

L'AUTOMNE s'exaspère ainsi qu'une Bacchante
Ivre du sang des fruits et du sang des baisers
Et dont on voit frémir les seins inapaisés...
L'Automne s'assombrit ainsi qu'une Bacchante
Au sortir des festins éclatants et qui chante
La moite lassitude et l'oubli des baisers.

Les yeux à demi clos, l'Automne se réveille
Et voit l'éclat perdu des clartés et des fleurs
Dont le soir appauvrit les anciennes couleurs...
Les yeux à demi clos, l'Automne se réveille :
Ses membres sont meurtris et son âme est pareille
A la coupe sans joie où s'effeuillent les fleurs.

Ayant bu l'amertume et la haine de vivre
Dans le flot triomphal des vignes de l'été,
Elle a connu le goût de la satiété.
L'amertume latente et la haine de vivre
Corrompent le festin dont le monde s'enivre,
Étendu sur le lit nuptial de l'été.

L'Automne, ouvrant ses mains d'appel et de faiblesse,
Se meurt du souvenir accablant de l'amour
Et n'ose en espérer l'impossible retour.
Sa chair de volupté, de langueur, de faiblesse,
Implore le venin de la bouche qui blesse
Et qui sait recueillir les sanglots de l'amour.

Le cœur à moitié mort, l'Automne se réveille
Et contemple l'amour à travers le passé...
Le feu vacille au fond de son regard lassé.
Dans son verger flétri l'Automne se réveille.
La vigne se dessèche et périt sur la treille,
Dans le lointain pâlit la rive du passé...

(*Cendres,* I, 25; II, 25; *Poèmes,* 19.)

Sonnet

Les algues entr'ouvraient leurs âpres cassolettes
D'où montait une odeur de phosphore et de sel,
Et, jetant leurs reflets empourprés vers le ciel,
Semblaient, au fond des eaux, un lit de violettes.

La blancheur d'un essor palpitant de mouettes
Mêlait au frais nuage un frisson fraternel;
Les vagues prolongeaient leur rêve et leur appel
Vers l'angoisse de l'air et ses langueurs muettes.

Les flots très purs brillaient d'un reflet de miroir...
La Sirène aux cheveux rouges comme le soir
Chantait la volupté d'une mort amoureuse.

Dans la nuit, sanglotait et s'agitait encor
Un soupir de la vie inquiète et fiévreuse...
Les étoiles pleuraient de longues larmes d'or.

(*Cendres,* I, 31; II, 31.)

Chanson

IL se fait tard... tu vas dormir,
Les paupières déjà mi-closes.
Au fond de l'ombre on sent frémir
L'agonie ardente des roses.

Car la Déesse du Sommeil,
De ses mains lentes, fait éclore
Des fleurs qui craignent le soleil
Et qui meurent avant l'aurore.

(*Cendres,* I, 35; II, 35.)

Prophétie

TES cheveux aux blonds verts s'imprègnent d'émeraude
Sous le ciel pareil aux feuillages clairs.
L'odeur des pavots se répand et rôde
Ainsi qu'un soupir mourant dans les airs.
Les yeux attachés sur ton fin sourire,
J'admire son art et sa cruauté,
Mais la vision des ans me déchire,
Et, prophétiquement, je pleure ta beauté!

Puisque telle est la loi lamentable et stupide,
Tu te flétriras un jour, ah! mon lys!
Et le déshonneur public de la ride
Marquera ton front de ce mot : Jadis!
Tes pas oublieront ce rythme de l'onde;
Ta chair sans désir, tes membres perclus
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde :
L'amour désenchanté ne te connaîtra plus.

Ton sein ne battra plus comme l'essor de l'aile
Sous l'oppression du cœur généreux,
Et tu fuiras l'heure exquise et cruelle
Où l'ombre pâlit le front des heureux.
Ton sommeil craindra l'aurore où persiste
Le dernier rayon des derniers flambeaux :
Ton âme de vierge amoureuse et triste
S'éteindra dans tes yeux plus froids que les tombeaux.

(*Cendres,* I, 39; II, 39; *Poèmes,* 24.)

Désir

ELLE est lasse, après tant d'épuisantes luxures.
Le parfum émané de ses membres meurtris
Est plein du souvenir des lentes meurtrissures.
La débauche a creusé ses yeux bleus assombris.

Et la fièvre des nuits avidement rêvées
Rend plus pâles encor ses pâles cheveux blonds.
Ses attitudes ont des langueurs énervées.
Mais voici que l'Amante aux cruels ongles longs

Soudain la ressaisit, et l'étreint, et l'embrasse
D'une ardeur si sauvage et si douce à la fois,
Que le beau corps brisé s'offre, en demandant grâce,
Dans un râle d'amour, de désirs et d'effrois.

Et le sanglot qui monte avec monotonie,
S'exaspérant enfin de trop de volupté,
Hurle comme l'on hurle aux moments d'agonie,
Sans espoir d'attendrir l'immense surdité.

Puis, l'atroce silence, et l'horreur qu'il apporte,
Le brusque étouffement de la plaintive voix,
Et sur le cou, pareil à quelque tige morte,
Blêmit la marque verte et sinistre des doigts.

(*Cendres,* I, 43; II, 43.)

Chanson

La mer murmure une musique
Aux gémissements continus;
Le sable met, sous les pieds nus,
Son tapis de velours magique.

Et les algues, sœurs des coraux,
Semblent, à demi découvertes,
D'étranges chevelures vertes
De sirènes au fond des eaux.

Le vent rude des mers rugueuses
Ne souffle point la guérison...
Ah ! le parfum... ah ! le poison
De tes lèvres, fleurs vénéneuses !

Tu viens troubler les fiers desseins
Par des effluves de caresses
Et l'enchevêtrement des tresses
Sur les frissons ailés des seins.

Ta beauté veut l'attrait factice
Des attitudes et du fard :
Tes yeux recèlent le regard
De l'éternelle Tentatrice.

(*Cendres,* I, 47 ; II, 47.)

La Pleureuse

Elle vend aux passants ses larmes mercenaires,
Comme d'autres l'encens et l'odeur des baisers.
L'amour ne brûle plus dans ses yeux apaisés
Et sa robe a le pli rigide des suaires.

Son deuil impartial, à l'heure des sommeils,
Gémit sur les anciens aux paupières blêmies
Et sur le blanc repos des vierges endormies,
Avec la même angoisse et des gestes pareils.

Le vent des nuits d'hiver se lamente comme elle,
Pleurant sur les pervers et les purs tour à tour,
Car elle les confond dans un unique amour
Et verse à leur néant la douleur fraternelle.

Les jours n'apportent plus, dans leurs reflets mouvants,
Qu'un instant de parfum, de beauté, d'allégresse,
A son âme qu'un râle inexorable oppresse,
Lasse de la souffrance ardente des vivants.

Vers le soir, quand décroît l'odeur des ancolies
Et quand la luciole illumine les prés,
Elle s'étend parmi les morts qu'elle a pleurés,
Parmi les rois sanglants et les vierges pâlies.

Sous les cyprès qui semblent des flambeaux éteints,
Elle vient partager leur couche désirable,
Et l'ombre sans regrets des sépulcres l'accable
De sanglots oubliés et de désirs atteints.

Elle y vient prolonger son rêve solitaire,
Ivre de vénustés et de vagues chaleurs,
Et sentir, le visage enfiévré par les fleurs,
D'anciennes voluptés sommeiller dans la terre.

(*Cendres*, I, 51 ; II, 51.)

Fleurs de Séléné

Elles ont des cheveux pâles comme la lune,
Et leurs yeux sans amour s'ouvrent pâles et bleus,
Leurs yeux que la couleur de l'aurore importune.
Elles ont des regards pâles comme la lune,
Qui semblent refléter les astres nébuleux.
Leurs paupières d'argent, qu'un baiser importune,
Recèlent des rayons langoureusement bleus.

Elles viennent charmer leur âme solitaire
De l'ensorcellement des sombres chastetés,
De l'haleine des cieux, des souffles de la terre.
Nul parfum n'a troublé leur âme solitaire.
L'ivoire des hivers, la pourpre des étés
Ne les effleurent point des reflets de la terre :
Elles gardent l'amour des sombres chastetés.

Leur robe a la lourdeur du linceul qu'on déploie,
Grise sous le regard nocturne des hiboux,
Et leur sourire éteint la caresse et la joie.
Leur robe a la lourdeur du linceul qu'on déploie.
Elles penchent leurs fronts et leurs gestes très doux
Vers les agonisants du songe et de la joie
Qui râlent sous les yeux nocturnes des hiboux.

Elles aiment la mort et la blancheur des larmes...
Ces vierges d'azur sont les fleurs de Séléné.
Possédant le secret des philtres et des charmes,
Elles aiment la mort et la lenteur des larmes,
Et la fleur vénéneuse au calice fané.
Leurs mains ont distillé les philtres et les charmes,
Et leurs yeux pâles sont les fleurs de Séléné.

(*Cendres,* I, 57 ; II, 57.)

Ressemblance inquiétante

J'AI vu dans ton front bas le charme du serpent.
Tes lèvres ont humé le sang d'une blessure,
Et quelque chose en moi s'écœure et se repent
Lorsque ton froid baiser me darde sa morsure.

Un regard de vipère est dans tes yeux mi-clos,
Et ta tête furtive et plate se redresse
Plus menaçante après la langueur du repos.
J'ai senti le venin au fond de ta caresse.

Pendant les jours d'hiver aux carillons frileux,
Tu rêves aux tiédeurs qui montent des vallées,
Et l'on songe, en voyant ton long corps onduleux,
A des écailles d'or lentement déroulées.

Je te hais, mais la souplesse de ta beauté
Me prend et me fascine et m'attire sans cesse,
Et mon cœur, plein d'effroi devant ta cruauté,
Te méprise et t'adore, ô Reptile et Déesse!

(*Cendres,* I, 63; II, 63.)

Velléité

DÉNOUE enfin tes bras fiévreux, ô ma Maîtresse!
Délivre-moi du joug de ton baiser amer,
Et, loin de ton parfum dont l'impudeur m'oppresse,
Laisse-moi respirer les souffles de la mer.

Loin des langueurs du lit, de l'ombre et de l'alcôve,
J'aspirerai le sel du vent et l'âcreté
Des algues, et j'irai vers la profondeur fauve,
Pâle de solitude, ivre de chasteté!

(*Cendres,* I, 67; II, 67.)

Le Sang des Fleurs

Ainsi que, sur les montagnes, les pâtres foulent aux pieds l'hyacinthe, et la fleur s'empourpre sur la terre.

PSAPPHA.

Le soir s'attriste encor de ses clartés éteintes.
Des rêves ont troublé l'air pâle et languissant,
Et, chantant leurs amours, les pâtres, en passant,
Écrasent lourdement les frêles hyacinthes.

L'herbe est pourpre et semblable à des champs de combats,
Sous le rouge d'un ciel aux tons de cornalines,
Et le sang de la fleur assombrit les collines.
Le soleil pitoyable agonise là-bas.

Sans goûter pleinement la paix de la campagne,
Je songe avec ferveur, et mon cœur inquiet
Porte le léger deuil et le léger regret
De la muette mort des fleurs sur la montagne.

(*Cendres*, I, 71; II, 71. Cf. *Sapho*, 75 et ci-après, p. 162.)

Ton Ame

Pour une amie solitaire et triste.

TON âme, c'est la chose exquise et parfumée
Qui s'ouvre avec lenteur, en silence, en tremblant,
Et qui, pleine d'amour, s'étonne d'être aimée.
Ton âme, c'est le lys, le lys divin et blanc.

Comme un souffle des bois remplis de violettes,
Ton souffle rafraîchit le front du désespoir,
Et l'on apprend de toi les bravoures muettes.
Ton âme est le poème, et le chant, et le soir.

Ton âme est la fraîcheur, ton âme est la rosée,
Ton âme est ce regard bienveillant du matin
Qui ranime d'un mot l'espérance brisée...
Ton âme est la pitié finale du destin.

(*Cendres,* I, 75; II, 75; *Chansons,* 23; *Poèmes,* 22.)

Sur le Rythme saphique

La lune s'est couchée, ainsi que les Pléiades;
il est minuit, l'heure passe, et je dors solitaire.
PSAPPHA.

L'OMBRE se drapait en des voiles de veuves,
La mer aspirait le sang tiède des fleuves,
L'Aphrodita blonde au regard décevant
Riait en rêvant.

J'entendis gémir, au profond de l'espace,
Celle qui versa la strophe ardente et lasse,
Et dont le laurier fleurit et triompha,
La pâle Psappha.

« Le rossignol râle et frémit par saccades,
Et l'ombre engloutit la lune et les Pléiades :
L'heure sans espoir et sans extase fuit
Au sein de la nuit.

« Parmi les parfums glorieux de la terre,
Je rêve d'amour et je dors solitaire,
O vierge au beau front pétri d'ivoire et d'or
Que je pleure encor! »

(*Cendres*, I, 79; II, 79. Cf. *Sapho*, 103.)

Locusta

Nul n'a mêlé ses pleurs au souffle de ma bouche,
Nul sanglot n'a troublé l'ivresse de ma couche,
J'épargne à mes amants les rancœurs de l'amour.

J'écarte de leur front la brûlure du jour,
J'éloigne le matin de leurs paupières closes,
Ils ne contemplent pas l'accablement des roses.

Seule je sais donner des nuits sans lendemains.

Je sais les strophes d'or sur le mode saphique,
J'enivre de regards pervers et de musique
La langueur qui sommeille à l'ombre de mes mains.

Je distille les chants, l'énervante caresse
Et les mots d'impudeur murmurés dans la nuit.
J'estompe les rayons, les senteurs et le bruit.

Je suis la tendre et la pitoyable Maîtresse.

Car je possède l'art des merveilleux poisons,
Insinuants et doux comme les trahisons
Et plus voluptueux que l'éloquent mensonge.

Lorsque, au fond de la nuit, un râle se prolonge
Et se mêle à la fuite heureuse d'un accord,
J'effeuille une couronne et souris à la Mort.

Je l'ai domptée ainsi qu'une amoureuse esclave.
Elle me suit, passive, impénétrable et grave,
Et je sais la mêler aux effluves des fleurs

Et la verser dans l'or des coupes des Bacchantes.

J'éteins le souvenir importun du soleil
Dans les yeux alourdis qui craignent le réveil
Sous le regard perfide et cruel des amantes.

J'apporte le sommeil dans le creux de mes mains.
Seule je sais donner des nuits sans lendemains.

(*Cendres*, I, 83; II, 83.)

Lucidité

Tendre à qui te lapide et mortelle à qui t'aime,
Tu fais de l'attitude un règne de poème,
O femme dont la grâce enfantine et suprême
Triomphe dans la fange et les pleurs et le sang!

Tu n'aimes que la main qui meurtrit ta faiblesse,
La parole qui trompe et le baiser qui blesse,
L'antique préjugé qui ment avec noblesse
Et le désir d'un jour qui sourit en passant.

Férocité passive, hypocritement douce,
Pour t'attirer, il faut que le geste repousse :
Ta chair inerte appelle, en râlant, la secousse.
Tu n'as que le respect du geste triomphant.

Esclave du hasard, des choses et de l'heure,
Être ondoyant en qui rien de vrai ne demeure,
Tu n'accueilles jamais la passion qui pleure
Ni l'amour qui languit sous ton regard d'enfant.

Le baume du banal et le fard du factice,
Créature d'un jour! contentent ton caprice,
Et ton corps se dérobe entre les mains et glisse...
Jamais tu n'entendis le cri du désespoir.

Jamais tu ne compris la gravité d'un songe,
D'un reflet dont le charme expirant se prolonge,
D'un écho dans lequel le souvenir se plonge,
Jamais tu ne pâlis à l'approche du soir.

(*Cendres,* I, 89; II, 89; *Poèmes,* 26.)

Lassitude

Je dormirai ce soir d'un large et doux sommeil.
Fermez les lourds rideaux, tenez les portes closes,
Surtout ne laissez pas pénétrer le soleil.
Mettez autour de moi le soir trempé de roses.

Posez, sur la blancheur d'un oreiller profond,
Ces mortuaires fleurs dont le parfum obsède.
Posez-les dans mes mains, sur mon cœur, sur mon front,
Ces fleurs pâles, qui sont comme une cire tiède.

Et je dirai très bas : « Rien de moi n'est resté.
Mon âme enfin repose. Ayez donc pitié d'elle !
Respectez son repos pendant l'éternité. »
Je dormirai ce soir de la mort la plus belle.

Que s'effeuillent les fleurs, tubéreuses et lys,
Et que se taise, enfin, au seuil des portes closes,
Le persistant écho des sanglots de jadis...
Ah ! le soir infini ! le soir trempé de roses !

(*Cendres,* I, 111 ; II, 93 ; *Chansons,* 9 ; *Poèmes,* 28.)

Devant la mort d'une amie

véritablement aimée

Ils me disent, tandis que je sanglote encore :
« Dans l'ombre du sépulcre où sa grâce pâlit,
Elle goûte la paix passagère du lit,
Les ténèbres au front, et dans les yeux l'aurore.

« Mais elle a la splendeur de l'Esprit délivré,
Rêve, haleine, harmonie, éclat, parfum, lumière !
Le cercueil ne la peut contenir tout entière,
Ni le sol de chair morte et de pleurs enivré.

« Les larmes d'or du cierge et le cri du cantique,
Les lys fanés, ne sont qu'un symbole menteur :
Dans une aube d'avril qui vient avec lenteur,
Elle refleurira, violette mystique. »

Moi, j'écoute parmi les temples de la mort
Et sens monter vers moi la chaleur de la terre.
Cette accablante odeur recèle le mystère
De l'ombre où l'on repose et du lit où l'on dort.

J'écoute, mais le vent des espaces emporte
L'audacieux espoir des infinis sereins.
Je sais qu'elle n'est plus dans l'heure que j'étreins,
L'heure unique et certaine, et moi, je la crois morte.

(*Cendres,* I, 97 ; II, 97 ; *Chansons,* 11 ; *Poèmes,* 32.)

Les Arbres

DANS l'azur de l'avril, dans le gris de l'automne,
Les arbres ont un charme inquiet et mouvant.
Le peuplier se ploie et se tord sous le vent,
Pareil aux corps de femme où le désir frissonne.

Sa grâce a des langueurs de chair qui s'abandonne,
Son feuillage murmure et frémit en rêvant,
Et s'incline, amoureux des roses du Levant.
Le tremble porte au front une pâle couronne.

Vêtu de clair de lune et de reflets d'argent,
S'effile le bouleau dont l'ivoire changeant
Projette des pâleurs aux ombres incertaines.

Les tilleuls ont l'odeur des âpres cheveux bruns,
Et des acacias aux verdures lointaines
Tombe divinement la neige des parfums.

(*Cendres*, I, 103; II, 103; *Poèmes*, 30.)

« I've been a ranger »

J. Keats.

Tu gardes dans tes yeux la volupté des nuits,
O Joie inespérée au fond des solitudes!
Ton baiser est pareil à la saveur des fruits
Et ta voix fait songer aux merveilleux préludes
Murmurés par la mer à la beauté des nuits.

Tu portes sur ton front la langueur et l'ivresse,
Les serments éternels et les aveux d'amour;
Tu sembles évoquer la fragile caresse
Dont l'ardeur se dérobe à la clarté du jour
Et qui te laisse au front la langueur et l'ivresse.

(*Cendres*, I, 107; II, 107.)

Sonnet féminin

Ta voix a la langueur des lyres lesbiennes,
L'anxiété des chants et des odes saphiques,
Et tu sais le secret d'accablantes musiques
Où pleure le soupir d'unions anciennes.

Les Aèdes fervents et les Musiciennes
T'enseignèrent l'ampleur des strophes érotiques
Et la gravité des lapidaires distiques.
Jadis tu contemplas les nudités païennes.

Tu sembles écouter l'écho des harmonies
Mortes; bleus de ce bleu des clartés infinies,
Tes yeux ont le reflet du ciel de Mytilène.

Les fleurs ont parfumé tes étranges mains creuses;
De ton corps monte, ainsi qu'une légère haleine,
La blanche volupté des vierges amoureuses.

(*Cendres,* I, 93; II, 111.)

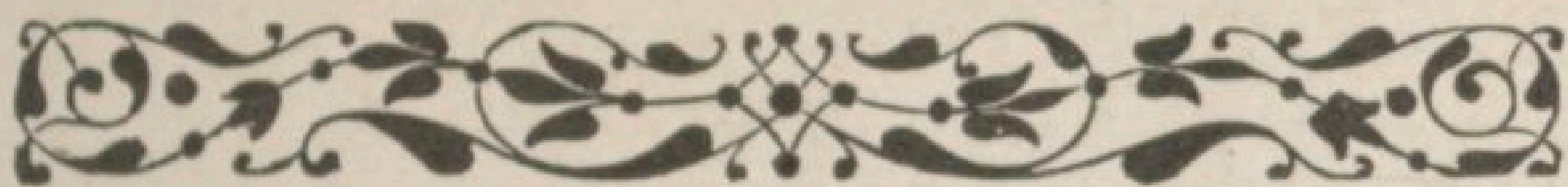
Épitaphe

Doucement tu passas du sommeil à la mort,
De la nuit à la tombe et du rêve au silence,
Comme s'évanouit le sanglot d'un accord
Dans l'air d'un soir d'été qui meurt de somnolence.
Au fond du Crépuscule où sombrent les couleurs,
Où le monde pâlit sous les cendres du rêve,
Tu sembles écouter le reflux de la sève
Et l'avril musical qui fait chanter les fleurs.
Le velours de la terre aux caresses muettes
T'enserre, et sur ton front pleurent les violettes.

(*Cendres,* I, 115; II, 115; *Chansons,* 81.)



Évocations



*
* *

Douceur de mes chants, allons vers Mytilène.
Voici que mon âme a repris son essor,
Nocturne et craintive ainsi qu'une phalène
Aux prunelles d'or.

Allons vers l'accueil des vierges adorées :
Nos yeux connaîtront les larmes des retours :
Nous verrons enfin s'éloigner les contrées
Des ternes amours.

L'ombre de Psappha, tissant les violettes
Et portant au front de fébriles pâleurs,
Sourira là-bas de ses lèvres muettes
Lasses de douleurs.

Là-bas gémira Gorgô la délaissée,
Là-bas fleuriront les paupières d'Atthis,
Qui garde en sa chair, savamment caressée,
L'ardeur de jadis.

Elles chanteront les Grâces solennelles,
Les sandales d'or de l'Aube au frais miroir,
Les roses d'une heure et les mers éternelles,
L'étoile du Soir.

Nous verrons Timas, la vierge tant pleurée,
Qui ne subit point les tourments de l'Érôs,
Et nous redirons à la terre enivrée
L'hymne de Lesbôs.

(*Évocations*, I, 1.)

Les Solitaires

Ceux-là dont les manteaux ont des plis de linceuls
Goûtent la volupté divine d'être seuls.

Leur sagesse a pitié de l'ivresse des couples,
De l'étreinte des mains, des pas aux rythmes souples.

Ceux dont le front se cache en l'ombre des linceuls
Savent la volupté divine d'être seuls.

Ils contemplent l'aurore et l'aspect de la vie
Sans horreur, et plus d'un qui les plaint les envie.

Ceux qui cherchent la paix du soir et des linceuls
Connaissent la terrible ivresse d'être seuls.

Ce sont les bien-aimés du soir et du mystère.
Ils écoutent germer les roses sous la terre

Et perçoivent l'écho des couleurs, le reflet
Des sons... Leur atmosphère est d'un gris violet.

Ils goûtent la saveur du vent et des ténèbres,
Et leurs yeux sont plus beaux que des torches funèbres.

(*Évocations,* I, 3; II, 1; *Poèmes,* 37.)

Feuilles sur l'Eau

L'ONDE charrie au loin les feuilles en détresse
Et qui flottent au fil du courant. L'air est doux.
Allons à la dérive, errons, ô ma maîtresse!
Languissamment, au gré du fleuve ardent et roux.

Le fleuve ensanglanté de feuilles en détresse
Nous entraîne. Les cieux ont le regret du jour
Dans leur dernier regard. Errons, ô ma maîtresse!
Tristes d'avoir perdu le désir de l'amour.

L'onde emporte, parmi les feuilles en détresse,
Nos rêves sans audace et nos faibles soupirs.
Oublions ce déclin de l'heure, ô ma maîtresse!
Et rallumons en nous les fervents souvenirs...

(*Évocations,* I, 5; II, 3; *Poèmes,* 39.)

Prolonge la Nuit

... S'il fut permis à Psappha de Lesbôs de demander dans ses prières « *que la nuit fût doublée pour elle* », qu'à mon tour j'ose implorer une faveur pareille...

LIBANIOS.

PROLONGE la nuit, Déesse qui nous brûles!
Éloigne de nous l'aube aux sandales d'or!
Déjà, sur la mer, les premiers crépuscules
Ont pris leur essor.

Garde-nous pourtant, dormantes sous tes voiles,
Ayant oublié la cruauté du jour!
Que le vin de l'ombre et le vin des étoiles
Nous comblent d'amour!

Puisque nul ne sait quelle aurore se lève
Apportant le gris avenir dans ses mains,
Nous tremblons devant le grand jour, notre rêve
Craint les lendemains.

Ah! gardant la main sur nos paupières closes,
Rappelons en vain la douceur qui nous fuit!
Déesse à qui plaît la ruine des roses,
Prolonge la nuit!

(*Évocations,* I, 9; *Sapho,* 145; *Évocations,* II, 5; *Poèmes,* 61.)

Le Toucher

Les arbres ont gardé du soleil dans leurs branches.
Voilé comme une femme, évoquant l'autrefois,
Le crépuscule passe en pleurant... Et mes doigts
Suivent en frémissant la ligne de tes hanches.

Mes doigts ingénieux s'attardent aux frissons
De ta chair sous la robe aux douceurs de pétale...
L'art du toucher, complexe et curieux, égale
Le rêve des parfums, le miracle des sons.

Je suis avec lenteur le contour de tes hanches,
Tes épaules, ton col, tes seins inapaisés.
Mon désir délicat se refuse aux baisers :
Il effleure et se pâme en des voluptés blanches.

(*Évocations,* I, 11 ; II, 7.)

La Mort d'une Bacchante

Nous ne tisserons pas les graves violettes.
Nous ferons retentir le paktis vaste et doux
A travers les forêts et les plaines muettes,
Et nous arracherons les grands feuillages roux.
— Mes compagnes, la voix large des lyres chante
La mort d'une Bacchante.

La solitude a moins de regrets que l'amour,
Et le sanglot est moins déchirant que le rire.
Nous mêlerons nos bras jusqu'au déclin du jour,
Et nous parfumerons de roses et de myrrhe
Nos corps, où brûlera, comme un ferment divin,
La colère du vin.

Contemple sur ton seuil de pierre, ô sombre proie
De l'Hadès et du Styx, ô silence, ô pâleur!
Notre douleur, pareille à l'éclat de la joie,
Notre joie aux yeux fous, pareille à la douleur!
Car la foule, cueillant la fleur des vignes, chante
La mort d'une Bacchante.

Vois toute la lumière, entends l'éclat du bruit!...
Plus tard, nous couperons nos cheveux de prêtresses,
Dorés comme la lune, épais comme la nuit,
Ardents comme le soir, imprégnés de caresses;
Plus tard, nous éteindrons le suprême flambeau
Sur ton calme tombeau.

Et nous te laisserons à l'ombre pacifique,
Toi dont la lassitude envia le sommeil
Du faune et du satyre accablés de musique,
Rassasiés de fruits et repus de soleil...
Compagnes, écoutez la pleureuse qui chante
La mort d'une Bacchante.

(*Évocations*, I, 13; II, 9; *Chansons*, 31; *Poèmes*, 43.)

La Rançon

Viens, nous pénétrerons le secret du flot clair,
Et je t'adorerai, comme un noyé la mer.

Les crabes dont la faim se repaît de chair morte
Nous feront avec joie une amicale escorte.

Reine, je t'élevai ce palais qui reluit,
Du débris d'un vaisseau naufragé dans la nuit...

Les jardins de coraux, d'algues et d'anémones,
N'y défleurissent point au souffle des automnes.

Burlesquement, avec des rires d'arlequins,
Nous irons à cheval sur le dos des requins.

Tes yeux ressembleront aux torches de phosphore
A travers la pénombre où ne rit point l'aurore.

Je suis l'être qu'hier ton sein nu vint charmer,
Qui ne sut point assez te haïr ni t'aimer,

Que tu mangeas, ainsi que mange ton escorte,
Les crabes dont la faim se repaît de chair morte...

Viens, je t'entraînerai vers l'océan amer
Et j'aimerai ta mort dans la nuit de la mer.

(*Évocations*, I, 17; II, 13.)

Sonnet

Ta royale jeunesse a la mélancolie
Du Nord où le brouillard efface les couleurs.
Tu mêles la discorde et le désir aux pleurs,
Grave comme Hamlet, pâle comme Ophélie.

Tu passes, dans l'éclair d'une belle folie,
Comme Elle, prodiguant les chansons et les fleurs,
Comme Lui, sous l'orgueil dérobant tes douleurs,
Sans que la fixité de ton regard oublie.

Souris, amante blonde, ou rêve, sombre amant.
Ton être double attire ainsi qu'un double aimant,
Et ta chair brûle avec l'ardeur froide d'un cierge.

Mon cœur déconcerté se trouble quand je vois
Ton front pensif de prince et tes yeux bleus de vierge,
Tantôt l'Un, tantôt l'Autre, et les Deux à la fois.

(*Évocations,* I, 21 ; II, 15 ; *Poèmes,* 41.)

Atthis

Je t'aimais, Atthis, autrefois...
PSAPPHA.

Je reviens chercher l'illusion des choses
D'autrefois, afin de gémir en secret
Et d'ensevelir notre amour sous les roses
Blanches du regret.

Car je me souviens des divines attentes,
De l'ombre et des soirs fébriles de jadis...
Parmi les soupirs et les larmes ardentes,
Je t'aimais, Atthis!

J'aimais tes cheveux tramés de clairs de lune,
Ton corps ondoyant qui se dérobe et fuit,
Tes yeux que l'éclat de l'aurore importune,
Bleus comme la nuit.

J'aimais le baiser de tes lèvres amères,
J'aimais ton baiser aux merveilleux poisons,
Jadis! Et j'aimais tes injustes colères
Et tes trahisons...

Atthis, aujourd'hui tu pâlis, et je passe
Tel un exilé sans désir de retour,
Toi, moins souriante, et moi, l'âme plus lasse,
Plus loin de l'amour.

Voici que s'exhale et monte, avec la flamme
Et l'essor des chants et l'haleine des lys,
L'intime sanglot de l'âme de mon âme :
Je t'aimais, Atthis.

(*Évocations*, I, 21; II, 17. Cf. *Sapho*, 16 et ci-après, p. 146.)

Chanson norvégienne

RÉCIT.

Le soir a déchaîné des sanglots de victimes.
Le fuyant crépuscule a la couleur du sang.
Le Vent du Nord s'enfuit vers le large...

CHOEUR.

O passant,
Ne suis pas le chemin qui longe les abîmes.

RÉCIT.

Semblable au vague essor des oiseaux de la nuit,
Une forme apparaît en traînant ses longs voiles.
Dans ses regards se meurt le reflet des étoiles.
Le pâtre a vu briller le fantôme qui fuit
En murmurant : « Allons vers la gloire des cimes,
Je te révélerai mon front éblouissant.
Les glaciers sont moins purs que mes yeux. »

CHOEUR.

O passant,
Ne suis pas le chemin qui longe les abîmes.

RÉCIT.

« Homme, je suis pareille au plus cher de tes vœux.
Autour de ma beauté flottent des soupirs d'âmes,
Et mon corps est pétri de parfums et de flammes.
La lune sur les fjords ressemble à mes cheveux.

Ma voix garde l'écho des voluptés intimes
Qui traversent les soirs d'automne en frémissant,
Et la neige est mon lit virginal... »

CHOEUR.

O passant,
Ne suis pas le chemin qui longe les abîmes.

RÉCIT.

La Vision blanchit le sentier triste et nu,
Et le fervent désir du pâtre l'accompagne.
Il foule, sans les voir, les fleurs de la montagne,
Afin de contempler le visage inconnu.
Aveugle, les regards brûlés d'éclairs sublimes,
L'Amant a poursuivi son Rêve en pâlissant...
Tous deux ont disparu dans la brume...

CHOEUR.

O passant,
Ne suis pas le chemin qui longe les abîmes.

(*Évocations*, I, 27.)

L'Aurore triste

L'AURORE a la pâleur verdâtre d'une morte,
Elle semble une frêle et tremblante Alkestis
Qui, les pas vacillants, vient frapper à la porte
Où l'amour l'accueillait en souriant, jadis.

Elle a quitté les flots qui roulent des étoiles,
Les jardins nébuleux où dort Perséphoné,
Ceinte de pavots blancs et vierge sous les voiles,
Et le doux crépuscule au sourire fané.

Elle a quitté l'Hadès et l'éternel automne,
Le reflet des roseaux et l'ombre des iris
Sur l'onde sans reflux qui jamais ne frissonne.
L'aube semble une frêle et tremblante Alkestis.

Longtemps elle s'attarde au seuil de la demeure
Dont hier elle fut la parure et l'espoir,
Et contemple le monde où la volupté pleure,
Avec des yeux nouveaux qui s'attristent de voir.

(*Évocations,* I, 31.)

Violettes d'Automne

L'AIR pleure le printemps fervent...
Les arbres souffrent dans le vent,
Sans opulence et sans couronne...
Ah! les violettes d'automne!

Tu viens, toi que je n'aime plus,
Portant les regrets superflus,
Et plus pâle qu'une madone...
Ah! les violettes d'automne!

Je songe à nos mauvais adieux.
Nos souvenirs sont dans tes yeux
Que la fraîcheur du jour étonne...
Ah! les violettes d'automne!

J'ai vu, sous des midis plus beaux,
Des roses jaillir des tombeaux
Où l'aube de l'espoir rayonne...
Ah! les violettes d'automne!

Mais notre désastreux amour
N'aura ni réveil ni retour,
Ni sanglots dans sa voix atone...
Ah! les violettes d'automne!

Toi qui fus, par les soirs d'été,
Ma Maîtresse et ma Volupté,
L'ardeur du baiser t'abandonne...
Ah! les violettes d'automne!

(*Évocations*, I, 33.)

L'Odeur de la Montagne

« Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno
Toglieva gli animai che sono in terra
Dalle fatiche loro... »

DANTE, *Inferno,* canto secondo.

LE soir, désaltérant la soif de la campagne,
Coule, froidement vert comme un fleuve du Nord,
Et voici que descend l'odeur de la montagne.

Consolant la tristesse et ranimant l'effort,
La fraîcheur des sommets se répand dans la plaine.
On voit de loin, jetant des flammes sur les fleurs,
Le ver luisant et la luciole incertaine...
Et la brune déferle, éteignant les couleurs
Et noyant d'infini les pâles paysages...
L'or du couchant jaillit, tel le vin du pressoir,

Et s'attarde, empourpré, sur les divins visages
De l'ombre et de la mort, qui passent dans le soir...

(*Évocations,* I, 35; II, 19.)

La Conque

PASSANT, je me souviens du crépuscule vert
Où glissent lentement les ombres sous-marines,
Où les algues, offrant leur calice entr'ouvert,
Étreignent de leurs bras fluides les ruines

Des vaisseaux autrefois pesants d'ivoire et d'or.
Je me souviens de l'ombre où la nacre s'irise,
Où dorment les anneaux, étincelants encor,
Que donnaient à la mer ses époux de Venise.
Passant, je me souviens du patient travail
De ces vivants jardins aux plantes animales,
Et, parmi tant de fleurs, du vivace corail,
Dont l'heure et le courant disposent les pétales,
Rose animale et rouge éclose dans la nuit.
Je me souviens d'avoir bu l'odeur de la brume
Et d'avoir admiré le sillage qui fuit
En laissant sur les flots une neige d'écume.
Je voyais chaque soir, parmi l'azur changeant
Des vagues, refleurir les astres du phosphore.
Mon lit d'amour était le doux sable d'argent.
J'ai vu s'épanouir le nombreux madrépore
Qui bâtissait parmi de gris lambeaux empreints
De sel... Ce furent les bannières déployées.
J'ai pleuré les beaux yeux et les cheveux éteints
Et les membres meurtris des amantes noyées
Gardant encore au bras un bracelet de fer.
Dans mon cœur chante encor la musique illusoire
De l'Océan. Je garde en ma frêle mémoire
Le murmure et l'haleine et l'âme de la mer.

(*Évocations*, I, 37; II, 21; *Chansons*, 7; *Poèmes*, 46.)

Water Lilies

PARMI les ondoiements et les éclairs douteux,
Les langoureux lys d'eau lèvent leur front laiteux.

La rivière aux flots lourds berce leur somnolence...
Ce sont d'étranges fleurs de mort et de silence.

Leur fraîcheur refroidit les flammes du soleil,
Et leur souffle répand une odeur de sommeil.

Ce sont des fleurs de mort et de mélancolie;
Elles ont caressé les bras nus d'Ophélie.

Elles aiment le saule et les roseaux, le bruit
Des feuillages, les soirs d'émeraude et la nuit.

L'accablante splendeur du jour les importune :
Elles dorment sur l'eau, pâles comme la lune.

Aucun souffle d'amour n'atteint leur pureté.
Elles furent jadis les lotus du Léthé.

Perséphoné, tressant des couronnes de rêve,
Les cueillit, quand ses pas errèrent sur la grève

Des morts, où les reflets plus beaux que les couleurs,
Et les échos plus doux que les sons, où les fleurs

Sans parfum, sont tissés dans la trame du songe,
Où l'ivresse qui sourd des pavots se prolonge...

Et les lys ont gardé le pieux souvenir
Du pays tiède où tous les chocs vont s'amortir,

De la Déesse aux yeux de crépuscule tendre,
Dénouant ses cheveux de poussière et de cendre.

(*Évocations,* I, 39; II, 23; *Chansons,* 15.)

La Fleur du Sorbier

PARÉ d'aigue-marine et d'onyx et d'opale,
Le soir prestigieux sourit bizarrement,
Et, goûtant à demi la saveur du moment,
Nous regrettons tout bas une joie idéale.

Le couchant qui blêmit et rougit tour à tour,
La campagne morbide et l'heure de tristesse
Semblent nous reprocher d'avoir, ô ma Maîtresse,
Accompli sans désir les gestes de l'amour.

Vois là-bas, tel un vol de blanches Valkyries,
Les nuages suivant leurs chemins inconnus...
Les grappes de glycine encadrent tes bras nus
Et baignent de parfums tes paupières meurtries.

Ton regard sans lueurs paraît agoniser...
Une phalène, errant dans le jardin, se pose
Sur la fleur du sorbier, d'un or pâlement rose
Comme la fleur secrète où j'ai mis mon baiser...

(*Évocations*, I, 43; II, 27.)

La Mort de Psappha

POÈME DRAMATIQUE EN UN ACTE

SCÈNE I

L'école de poésie fondée par Psappha. Une statue de l'Aphrodita enguirlandée de roses. Par la porte ouverte, on voit l'Égée, les jardins et les maisons de Mytilène. Le soleil, pendant l'acte, décline et disparaît dans la mer.

ÉRANNA DE TÉLOS *chante.*

« Lasse du jardin où je me souviens d'elle,
J'écoute mon cœur oppressé d'un parfum.
Pourquoi m'obséder de ton vol importun,
Divine hirondelle?

« Tu rôdes, ainsi qu'un désir obstiné,
Réveillant en moi l'éternelle amoureuse,
Douloureuse amante, épouse douloureuse,
O pâle Prokné.

« Tu fuis tristement vers la rive qui t'aime,
Vers la mer aux pieds d'argent, vers le soleil...
Je hais le printemps, qui vient, toujours pareil
Et jamais le même !

« Ah ! me rendra-t-il les langueurs de jadis,
Le fiévreux tourment des trahisons apprises,
L'attente et l'espoir des caresses promises,
Les lèvres d'Atthis ?

« J'évoque le pli de ses paupières closes,
La fleur de ses yeux, le sanglot de sa voix,
Et je pleure Atthis que j'aimais autrefois,
Sous l'ombre des roses... »

SCÈNE II

L'Étrangère entre, hésitante. Elle est blonde. Ses regards incertains errent autour d'elle.

DAMOPHYLA.

Vierge, que cherches-tu parmi nous ?

L'ÉTRANGÈRE.

La Beauté.

Je cherche la colère et la stupeur des lyres,
L'âpreté du mélos, parmi la cruauté
Des regards sans éclairs et des mornes sourires.

DAMOPHYLA.

Viens cueillir avec nous les roses de Psappha :
Elle enseigne les chants qui plaisent aux Déesses.

ATTHIS.

Viens, tu verras, parmi ses ferventes prêtresses,
Celle dont le laurier grandit et triompha.

ÉRANNA.

Ses cheveux sont pareils aux sombres violettes.

GORGÔ.

Seule, elle sait tramer les musiques muettes
Des gestes et des pas.

DIKA.

Son baiser est amer
Et mord, comme le sel violent de la mer.

GURINNÔ.

Elle est triste ce soir. Son regard inquiète...

L'ÉTRANGÈRE.

Quelle angoisse l'étreint?

DIKA.

Un songe de poète...

ÉRANNA.

Non... Car elle est sauvage et triste tour à tour,
Et se lamente, en proie aux affres de l'amour.

SCÈNE III

Psappha entre, voilée. Pendant tout l'acte, elle ne découvre point son visage. Elle s'arrête devant la statue de la Déesse, en une attitude de désespoir.

CHOEUR.

Aphrodita changeante, implacable Immortelle,
Tu jaillis de la mer, périlleuse comme elle.
La vague sous tes pas se brisait en sanglots.
Amère, tu surgis des profondeurs amères,
Apportant dans tes mains l'angoisse et les chimères,
Ondoyante, insondable et perfide. Et les flots
Désirèrent tes pieds, plus pâles que l'écume.

ATTHIS.

Ta lumière ravage et ta douceur consume.

PSAPPHA, *sans entendre, noyée dans son rêve.*

Fille de Kupros, je t'ai jadis parlé
A travers un songe.

ÉRANNA.

Comme un son de paktis indécis et voilé,
L'incertaine douceur de sa voix se prolonge...

PSAPPHA.

Tu m'as répondu, toi dont la cruauté
Pèse sur mon âme immuablement triste :
« *Pourquoi sangloter mon nom! Quelle Beauté,*
Psappha, te résiste?

« Moi, fille de Zeus, je frapperai l'orgueil
De celle qui fuit ton baiser, ô poète !
Tu verras errer vainement sur ton seuil
Son ombre inquiète. »

Ton venin corrompt le sourire des jours,
Déesse, et flétrit ma chair humiliée,
Toi qui fus jadis mon rayonnant secours,
Ma prompte alliée.

DAMOPHYLA.

Le soir tombe... Déjà, vers le flambeau mouvant,
S'élance l'agonie ardente des phalènes...

PSAPPHA.

L'Amour a ployé mon âme, comme un vent
Des montagnes tord et brise les grands chênes. .

GORGÔ.

Rien ne brûle en ses yeux des poèmes vécus...

ATTHIS.

Son regard se dérobe et pâlit sous les voiles...

PSAPPHA.

Je n'espère point éteindre les étoiles
De mes bras vaincus.

Elle sort lentement.

SCÈNE IV

L'ÉTRANGÈRE.

Oh ! vers quel lointain, vers quel mystère va-t-elle ?

GURINNÔ.

Le soir tombe... Elle va vers l'oubli de l'amour,
Vers la mort...

ÉRANNA.

Sans espoir, sans désir de retour,
Elle atteint lentement le rocher de Leucade...

ATTHIS, *écoutant.*

Sa voix fiévreuse pleure et râle par saccade...

DAMOPHYLA.

Vierge, la volupté de la mort est dans l'air...

ÉRANNA.

Psappha vient de s'éteindre ainsi qu'une harmonie...

ATTHIS.

J'entends, comme un écho, son appel d'agonie.

GORGÔ.

Et je vois son cadavre emporté par la mer...

L'ÉTRANGÈRE.

O compagnes, les pleurs sont de légères choses
Qui ne conviennent point au glorieux trépas...
Chantez! il faut remplir de rythmes et de roses
La maison du poète où le deuil n'entre pas!

Elles répandent des roses sur le seuil de Psappha. Leurs gémissements se mêlent à l'accord victorieux des lyres.

(*Évocations*, I, 45; *Sapho*, 50; *Évocations*, II, 29.
Cf. *Sillages*, 33.)

Lamentation

L'ÉTÉ brûle, la voix des fleuves se lamente,
La voix des sources pleure, et la voix des torrents
Gémit, car le soleil boit les flots transparents
Et tarit la fraîcheur, de sa bouche fervente.

Le voile virginal des neiges sur les monts
Se déchire, et, là-bas, dans les forêts muettes,
Le soleil a pâli les pâles violettes,
Les narcisses tournant vers l'onde leurs yeux blonds.

L'implacable soleil, qui dessèche et tourmente,
A flétri d'un baiser, parmi les longs iris,
Le printemps expirant, l'éternel Adônis...
L'été brûle, la voix des fleuves se lamente.

(*Évocations,* I, 57; II, 41.)

Départ

J'AI vu s'éteindre en moi le brûlant désespoir...
Ma bouche cessera de ravager ta bouche,
Je ne connaîtrai plus les veilles sur la couche
De la moite Insomnie et du Désir farouche,

Car la Mer et la Mort me rappellent, ce soir...

La nuit vient assombrir tes cheveux d'asphodèle,
Et les chauves-souris ont frappé de leur aile
Bleue et longue ma porte où l'ombre vient pleuvoir...
J'ai fait taire mon cœur que l'angoisse martèle,

Car la Mer et la Mort me rappellent, ce soir...

(*Évocations*, I, 59.)

Les Chardons

Ne dissimule pas ton sourire qui tremble,
Lève sur moi tes yeux sans trouble et sans regret,
Et nous irons cueillir la fleur qui te ressemble,
Dans le champ nébuleux qui longe la forêt,
Les mystiques chardons dédaignés du profane.

Je préfère aux langueurs ta rigide beauté.
Car l'Épouse souillée aux yeux de courtisane
Ne doit plus asservir mon être tourmenté.
Viens, très blanche à travers la brume diaphane,
Droite dans la raideur de ta virginité.

Tu ne seras jamais la fiévreuse captive
Qu'enchaîne le baiser, qu'emprisonne le lit,
Tu ne seras jamais la compagne lascive
Dont la chair se consume et dont le front pâlit.
— Garde ton blanc parfum qui dédaigne le faste.

Tu ne connaîtras point les lâches abandons,
Les sanglots partagés qui font l'âme plus vaste,
Le doute et la faiblesse ardente des pardons...
Et, puisque c'est ainsi que je t'aime, ô Très Chaste!
Nous cueillerons ce soir les mystiques chardons.

(*Évocations,* I, 61.)

Violettes blanches

Elles sont le souvenir clair
De Celle qui mourut hier
Et qui dort entre quatre planches,
Les violettes blanches.

Car elle les aimait jadis,
Et moi, je les préfère aux lys...
J'éclairerai les tristes planches
De violettes blanches.

Vierges entre toutes les fleurs,
Elles ont d'intenses pâleurs...
Parez la nuit des mornes planches
De violettes blanches.

Ainsi fut Celle que j'aimais,
Qui ne refleurira jamais...
Un peu de cendre et quatre planches,
Des violettes blanches.

(*Évocations*, I, 63.)

Viviane

Les yeux fixes et las devant l'éternité,
Blême d'avoir connu l'épouvante des mondes,
Merwynn songe... Un visage aux paupières profondes
Le contemple à travers les feuillages d'été.
L'amour, comme un parfum plein de poisons, émane
Du corps de Viviane.

Des marbres violets et des infinis bleus
Ruissellent la tiédeur, et l'ombre et l'harmonie.
La lumière se meurt dans l'étreinte infinie
D'un lascif crépuscule aux reflets onduleux.
Voici que se rapproche, à pas lents, diaphane
Et longue, Viviane.

« Je te plains, ô Penseur dont le regard me fuit,
Car tu n'as point connu, toi qui vois toutes choses,
La pâleur des pavots et le rire des roses,
L'ardeur et la langueur des lèvres dans la nuit.
Pourquoi railler et fuir la volupté profane,
L'appel de Viviane? »

Et Merwynn répondit : « Ma passive raison
Subit le charme aigu du mensonge et l'ivresse
Du péril. Ton accent persuade et caresse,
Modulant avec art l'exquise trahison.
Entre tes doigts cruels un lys meurtri se fane,
Perfide Viviane.

« Que le soleil d'amour qui ressemble au trépas
M'emprisonne à jamais sous le réseau du rêve,
Esclave du baiser à la blessure brève,
Du frôlement des mains, de l'étreinte des bras
Insinuants et frais ainsi qu'une liane,
Des bras de Viviane! »

Le soir et la forêt recueillent le soupir
De l'Enchanteur vaincu par l'appel de l'Amante.
Il voit, tandis qu'au loin le fleuve se lamente,
Les yeux d'or des oiseaux nocturnes refleurir...
Et, triomphal parmi les astres, brûle et plane
L'astre de Viviane.

(*Évocations*, I, 65.)

Gellô

Gellô fut autrefois une vierge aux cheveux
Plus doux que le reflet de la lune sur l'onde,
Et mourut sans frémir de l'angoisse profonde,
Sans avoir connu le mensonge des aveux.
Elle hait le désir qui profane l'Épouse,
Elle erre dans la nuit, inquiète et jalouse.

Elle cueille la fleur des bouches sans baisers,
Car elle aime d'amour les vierges aux seins frêles
Et les emporte au loin sur un lit d'asphodèles
Où traînent longuement les sanglots apaisés.
Tu ne connaîtras point les effrois de l'Épouse,
O vierge! car voici Gellô pâle et jalouse.

Bacchante de la Mort ivre de chasteté,
Elle te parera de violettes blanches,
Des jeunes frondaisons et des premières branches.
Elle t'entourera d'un printemps sans été...
Tu ne connaîtras point les réveils de l'Épouse,
O vierge! car voici Gellô pâle et jalouse...

(*Évocations,* I, 69. Cf. *Sapho,* 102.)

Sonnet

J'AIME la boue humide et triste où se reflète
Le merveilleux frisson des astres, où le soir
Revient se contempler ainsi qu'en un miroir
Qui découvre à demi son image incomplète.

J'aime la boue humide où la Ville inquiète
Détache ses lueurs, blondes sur un fond noir,
La Ville qui gémit sous un masque d'espoir
Parmi le vin, les chants et les cris de la fête.

Elle endure la foule aux pieds traînants et las.
Elle subit l'empreinte anonyme des pas :
Saignante, elle croupit sur la route inféconde.

Mais elle est l'Avenir des moissons, et les pleurs
Du printemps en feraient une terre profonde,
D'où jaillirait la grâce irréelle des fleurs.

(*Évocations*, I, 71.)

Souveraines

LILITH.

D'OMBRES et de démons je peuplai l'univers.
Avant Ève, je fus la lumière du monde
Et j'aimai le Serpent tentateur et pervers.
Je conçus l'Irréel dans mon âme profonde.

La Terre s'inclina devant ma royauté.
Jéhovah fit éclore à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

CASSIOPÉE.

Ma jeunesse, pareille aux flambeaux de l'autel,
Brûlait mystérieuse et chaste sous les voiles.
Les Dieux m'ont épargné le sépulcre mortel,
Mon trône éblouissant étonne les étoiles.
Dans la pourpre du ciel brille ma royauté.
L'Éternité fixa sur mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

RHODOPIS.

Mon visage de rose ardente triompha,
Moins glorieux d'avoir créé les Pyramides
Que d'avoir attiré les lèvres de Psappha.
Mes yeux égyptiens nageaient, longs et limpides.
La Lyre de Lesbôs chanta ma royauté.
L'Aphrodita cueillit à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

BETHSABÉE.

De mon corps s'exhalaient le nard et le santal.
La splendeur d'Israël éclairait mon visage.
J'ai vécu la langueur d'un rêve oriental,
Le meurtre et le désir riaient sur mon passage.

Le péril consacra ma blanche royauté.
La Mort fit resplendir à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

CAMPASPE.

Alexandre, frappé de l'orgueil de ma chair,
Voua mes seins de flamme à la gloire d'Apelle,
Afin que mon été ne connût point l'hiver
Et que l'Art me vêtît de candeur solennelle.
L'Astarté consacra ma jeune royauté,
L'Astarté fit brûler à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

CLÉOPATRE.

Je rayonnai. Je fus le sourire d'Isis,
Insondable, illusoire et terrible comme elle.
J'ai gardé mes parfums et mes fards de jadis,
Mes parures et l'or de ma large prunelle.
Le monde, que séduit encor ma royauté
Immuable, scella sur mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

PAULINA.

J'emprisonnai les pleurs des perles sur mon sein.
Les perles ondoyaient parmi ma chevelure,
J'aimais la pureté de leur regard serein,
La mer les entourait de l'écho d'un murmure.

Les perles sur mon sein firent ma royauté.
Elles ont réfléchi sur mon sein d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

POPPÉE.

Je courbai l'élément et je domptai l'éclair.
Le tonnerre à mes pieds, je régnai sur l'orage.
J'ai connu la Luxure et son relent amer.
— Oh! les nuits que l'horreur des voluptés ravage! —
Vénus me couronna d'une âpre royauté,
Vénus fit rayonner à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

ÉLÉONORE DE GUYENNE.

Moi, dont le nom d'amour dissimule un parfum,
J'allais, parmi les fleurs et les douces paroles,
Deux bandeaux constellés sur mes cheveux d'or brun.
Sous mes pas sanglotaient les luths et les violes.
Les troubadours chantaient ma douce royauté,
Et leurs lais ont posé sur mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

ÉLISABETH WOODVILLE.

Mon regard fut plus frais que la lune du Nord,
D'un vert froid et voilé comme les mers anglaises.
J'appris le goût, l'odeur, le désir de la Mort,
La fuite, l'exil gris sur les grises falaises.

La défaite insulta ma pâle royauté.
Le combat fit jaillir à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

LADY JANE GREY.

Les roses et le miel des vieux livres, l'assaut
Des chants m'ont fait aimer le studieux automne.
Mon sourire d'enfant éclaira l'échafaud.
Sur ma douleur pesa l'accablante couronne.
J'expiai dans le sang l'heure de royauté.
Le Destin éteignit à mon front d'amoureuse
L'astre fatal de la Beauté.
Je ne fus pas heureuse.

(*Évocations,* I, 73.)

La Nuit est à nous...

C'EST l'heure du réveil... Soulève tes paupières...
Au loin la luciole aiguise ses lumières,
Et le blême asphodèle a des souffles d'amour.
La nuit vient : hâte-toi, mon étrange compagne,
Car la lune a verdi le bleu de la montagne,
Car la nuit est à nous comme à d'autres le jour.

Je n'entends, au milieu des forêts taciturnes,
Que le bruit de ta robe et des ailes nocturnes,
Et la fleur d'aconit, aux blancs mornes et froids,

Exhale ses parfums et ses poisons intimes...
Un arbre, traversé du souffle des abîmes,
Tend vers nous ses rameaux, crochus comme des doigts.

Le bleu nocturne coule et s'épand... A cette heure,
La joie est plus ardente et l'angoisse meilleure,
Le souvenir est beau comme un palais détruit...
Des feux follets courront le long de nos vertèbres,
Car l'âme ressuscite au profond des ténèbres,
Et l'on ne redevient soi-même que la nuit.

(*Évocations,* I, 79; II, 43.)

Les Ébauches

Le charme douloureux des ébauches m'attire,
Telles les frêles fleurs qu'une haleine meurtrit,
Car la beauté jadis entrevue y sourit,
Harmonieusement, de son demi-sourire.

Ces visages fuyants, ces fragiles contours,
S'estompant sur la toile irréelle du rêve,
Ne laissent au regard qu'une vision brève
Dont la divinité se dérobe toujours,

L'ébauche étant la sœur fragile des ruines
Qui mêlent leur tristesse et leur hantise au soir,
Évoquant la splendeur ancienne d'un pouvoir
Sombré dans le palais que voilent les bruines.

On sent l'accablement du vouloir entravé
Dans la ténuité morbide de l'esquisse
Dont la grâce furtive, où le regret se glisse,
A l'infini du vague et de l'inachevé.

(*Évocations,* I, 81 ; II, 45 ; *Chansons,* 79 ; *Poèmes,* 48.)

Gorgô

De Gorgô pleinement rassasiée...
PSAPPHA.

POURQUOI revenir, les seins encore avides,
Tournant vers mon seuil tes pas irrésolus ?
Pourquoi m'implorer, Gorgô ? J'ai les mains vides
Et je n'aime plus.

Je n'ai plus de chants, ni d'amour ni de haine,
Je n'ai plus de fleurs à semer sous tes pas,
Et j'entends l'appel de ta douleur lointaine
Sans ouvrir les bras.

Tes yeux étaient verts comme l'eau de l'Égée,
J'ai chanté le pli de tes lèvres, jadis...
D'où vient qu'aujourd'hui tu m'apparais changée,
Moins belle qu'Atthis ?

Telle une Ménade aux lendemains d'orgie,
Gorgô, je suis lasse à la lueur du jour.
Et je cherche l'ombre où l'on se réfugie,
Sans désir d'amour...

(*Évocations*, I, 83; II, 47. Cf. *Sapho*, 101.)

Vers le Nord

Les mouettes s'en vont vers la mer, vers le nord,
Affermissant leur vol pour la lutte et l'effort.
L'air du large frissonne et souffle dans leurs ailes...

Les mouettes s'en vont vers la mer, vers le nord...

L'air du large frissonne et souffle dans leurs ailes,
Elles vont vers le nord aux neiges solennelles,
L'ondoyant infini ruisselle sous leurs yeux...

Elles vont vers le nord aux neiges solennelles...

Elles vont vers le rêve et le charme des cieux
Délicats et changeants comme une âme d'opale...
Ah! les lointains voilés, la neige virginale
Qui réfléchit l'azur atténué des cieux!

Elles vont vers la brume où flottent les fantômes,
Les pâles arcs-en-ciel, les glaciers et les dômes
Des montagnes, les fjords aux eaux froides, l'hiver,

Les roches et la brume où flottent les fantômes...

Le vent du nord s'élève au profond de l'éther :
L'odeur de l'océan est son baiser amer.
Voici que s'affranchit et roule dans l'espace
Le vent du nord, l'esprit glorieux de l'hiver...

Et, magnifiquement ivres de l'air qui passe,
Affermissant leur vol pour la lutte et l'effort,
Les mouettes s'en vont vers la mer, vers le nord...

(*Évocations*, I, 85 ; II, 49.)

Chanson

Du ciel poli comme un miroir
Pleuvent les langueurs enflammées,
Et nous suivons, au cœur du soir,
L'irréel essor des fumées.

J'adore tes gestes meurtris
Et tes prunelles embrumées...
Tu regrettes... Dans tes yeux gris
Passent et meurent des fumées...

(*Évocations*, I, 87.)

Victoire funèbre

Dans le mystique soir d'avril j'ai triomphé.
J'ai crié d'une voix de victoire : Elle est morte,
Et le tombeau sur Elle a refermé sa porte.
La nuit garde l'écho de son râle étouffé.
— Quel sourire de paix sur tes lèvres muettes,
O sœur des violettes!

J'ai brûlé de baisers les pieds blancs de la Mort,
Car elle t'épargna la souillure et l'empreinte,
L'angoisse du désir, les affres de l'étreinte,
Les ardeurs du vouloir, l'âpreté de l'effort.
— L'amour s'est éloigné de tes lèvres muettes,
O sœur des violettes!

La Mort a désarmé les désespoirs futurs,
Elle a mêlé la nuit à tes paupières closes,
La lumière des lys à la flamme des roses,
Et les baumes très blancs et les parfums très purs
A la virginité de tes lèvres muettes,
O sœur des violettes!

La Mort qui réunit les êtres transformés,
Redevenus nouveaux et brillants d'allégresse,
Vêtus de visions, de charme et de jeunesse,

Et tels que les ont vus ceux qui les ont aimés,
Sauvera la beauté de tes lèvres muettes,
O sœur des violettes!

(*Évocations,* I, 89.)

Twilight

O mes rêves, voici l'heure équivoque et tendre
Du crépuscule, éclos telle une fleur de cendre.

Les clartés de la nuit, les ténèbres du jour,
Ont la complexité de mon étrange amour.

Sous le charme pervers de la lumière double,
Le regard de mon âme interroge et se trouble.

Je contemple, tandis que l'énigme me fuit,
Les ténèbres du jour, les clartés de la nuit...

L'ambigu de ton corps s'alambique et s'affine
Dans son ardeur stérile et sa grâce androgyne.

Les clartés de la nuit, les ténèbres du jour,
Ont la complexité de mon étrange amour...

(*Évocations*, I, 91; II, 51.)

Velléda

Son pas a la douceur des brises sous les branches,
Et les perles du gui, les violettes blanches
Parent suavement ses cheveux aux blonds verts.

Les roses, découvrant leurs rires entr'ouverts,
Effleurent Velléda, la jeune Druidesse.

Les chênes éternels, dont elle est la Prêtresse,
Lui dirent autrefois, d'un murmure lassé,
Ce qu'ils ont recueilli de l'ombre et du passé.
La sagesse et la paix des arbres sont en elle.
L'hiver l'ensevelit, l'été la renouvelle.

Vierge, elle aime d'amour la neige sur les bois,
Et le chant des oiseaux ruisselle dans sa voix.
Ses yeux verts ont gardé la fraîcheur des feuillages.

Sa grave solitude ignore les visages.
Les arbres seuls ont appris ses rêves fervents.

Par les terribles nuits où s'acharnent les vents,
Son être se déchire en des clameurs hautaines,
Tordu comme le corps tourmenté des grands chênes
Que brise aveuglément le souffle des hivers,

Et ses regards d'effroi reflètent les éclairs.
D'incohérents sanglots et d'étranges paroles
Se heurtent, sourdement, entre ses lèvres folles,
Les cris de l'ouragan se mêlent à ses cris.

La foule écoute, avec des regards assombris,
La pâle Prophétesse aux colères divines.
La Prophétesse voit des meurtres, des ruines,
Dans le sang de l'automne et la pourpre du soir,
Des empires brisés, des temples sans espoir,
Des fuites de vaincus au profond des vallées,
Et des voiles de deuil de femmes exilées.
Sa chair froide est en proie aux livides sueurs ..

A l'aube de sa mort, d'incertaines lueurs
De soleil brilleront sur l'immense détresse
De la forêt et sur la blême Druidesse,
Ceinte de lys des bois que l'orage a broyés,
Expirante, parmi les chênes foudroyés.

(*Évocations*, I, 93.)

Soir

O soir, toi qui ramènes tout ce que le lumineux matin a dispersé, tu ramènes la brebis, tu ramènes la chèvre...

PSAPPHA.

D'UN geste très doux qui rassemble et ramène
Les brebis le long des chemins traversés,
L'ombre réunit les troupeaux dispersés,
Là-bas, dans la plaine.

Ceux que le matin aux mille voix a fait
Errer vers la grève où le flot clair palpite
Reviennent à pas lents et sûrs vers le gîte
Où l'on dort en paix.

Auprès du foyer où se tordent les flammes,
Le soir s'est assis comme un hôte lassé...
Ah! que ne peut-il, au delà du passé,
Réunir les âmes!

J'évoque ton front virginal et ta voix,
Eranna; tes yeux, Gurinnô triste et tendre;
Tes cheveux, Gorgô; tes seins, Atthis... la cendre
Des nuits d'autrefois.

Tu sais ramener les brebis et les chèvres,
O soir vigilant! Mais sauras-tu jamais
Me ramener vers la femme que j'aimais,
Vers ses douces lèvres?

Que de souvenirs à la chute du jour!
Et moi, dont les pieds errent depuis l'aurore,
Comment ai-je su garder vivant encore
L'amour de l'amour?

(*Évocations,* I, 97; *Sapho,* 47; *Évocations,* II, 53.)

Aigues-marines

Des gouttes d'eau — de l'eau de mer —
Mêlent leur lumière fluide,
Glauque et pareille aux flots d'hiver,
A tes longs doigts d'Océanide.

Comment décrire le secret
De leurs pâleurs froides et fines?
Ton regard vert semble un reflet
Des cruelles aigues-marines.

Ton corps a l'imprécis contour
Des flots souples aux remous vagues,
Et tes attitudes d'amour
Se déroulent, comme les vagues...

(*Évocations,* I, 99; II, 57.)

La Fusée

Vertigineusement, j'allais vers les Étoiles...
Mon orgueil savourait le triomphe des dieux,
Et mon vol déchirait, nuptial et joyeux,
Les ténèbres d'été, comme de légers voiles...

Dans un fuyant baiser d'hymen, je fus l'amant
De la Nuit aux cheveux mêlés de violettes,
Et les fleurs du tabac m'ouvraient leurs cassolettes
D'ivoire, où tiédissait un souvenir dormant.

Et je voyais plus haut la divine Pléiade...
Je montais... J'atteignais le Silence Éternel...
Lorsque je me brisai, comme un fauve arc-en-ciel,
Jetant des lueurs d'or et d'onyx et de jade...

J'étais l'éclair éteint et le rêve détruit...
Ayant connu l'ardeur et l'effort de la lutte,
La victoire et l'effroi monstrueux de la chute,
J'étais l'astre tombé qui sombre dans la nuit.

(*Évocations,* I, 101.)

Elle habite les Ruines...

MA Fée et ma Princesse aux paupières divines
Habite les ruines.

Elle aime les lointains, les crépuscules gris
Et les chauves-souris.

Elle va, toujours lente et toujours solitaire,
Se voilant de mystère.

Elle a l'accablement des lys qui vont mourir,
Les yeux du souvenir.

Doucement, elle frappe aux somnolentes portes
Où s'attardent les mortes.

Elle écoute, le soir, huhuler les hiboux
Aux chants rares et doux...

Ma Fée et ma Princesse aux paupières divines
Habite les ruines.

(*Évocations*, I, 103; II, 59.)

Roses du Soir

Des roses sur la mer, des roses dans le soir,
Et toi qui viens de loin, les mains lourdes de roses!
J'aspire ta beauté. Le couchant fait pleuvoir
Ses fines cendres d'or et ses poussières roses...

Des roses sur la mer, des roses dans le soir.

Un songe évocateur tient mes paupières closes.
J'attends, ne sachant trop ce que j'attends en vain,
Devant la mer pareille aux boucliers d'airain,
Et te voici venue en m'apportant des roses...

O roses dans le ciel et le soir! O mes roses!

(*Évocations*, I, 105; II, 61; *Poèmes*, 50.)

La Satyresse

O vierges qui goûtez la fraîcheur des fontaines,
Êtres de solitude avides d'infini,
Fuyez la Satyresse aux prunelles hautaines,
Au regard que l'éclat du soleil a terni.
Sa fauve chevelure est semblable aux crinières
Et son pas est le pas nocturne des lions.
Sa couche a le parfum du thym et des bruyères.
Elle veut l'heure intense où sombrent les rayons :
C'est l'heure qu'elle attend pour emporter sa proie,
Les seins inviolés, les fronts et les yeux purs,
Qu'elle aime et qu'elle immole à l'excès de sa joie,
Qu'elle imprègne à jamais de ses désirs obscurs.
Son passage flétrit la fraîcheur des fontaines,
Son haleine corrompt les songes d'infini
Et verse le regret des luxures hautaines
Au rêve que l'odeur des baisers a terni.

(*Évocations*, I, 107.)

Danses sacrées

De leurs tendres pieds les femmes de la Crète
Ont pressé la fleur de l'herbe du printemps...
Je les vis livrer à la brise inquiète
Leurs cheveux flottants.

Leurs robes avaient l'ondoiement des marées.
Elles ont mêlé leurs chants de clairs appels
En rythmant le rire et les danses sacrées
Autour des autels.

(*Évocations,* I, 109; *Sapho,* 105.)

Les Revenants

DANS les miroirs j'ai vu des reflets de visages,
Un vent mystérieux a gonflé les rideaux,
Le soir frémit encor de tragiques passages,
L'horreur de l'Invisible a pénétré mes os.

La mémoire de l'ombre évoque une Étranglée
Aux yeux d'effroi, qui porte, ainsi que des rougeurs
De baisers trop fervents sur la chair martelée,
L'empreinte sans pitié de cruels doigts vengeurs.

Une Noyée attend le reflux, et j'écoute,
Tandis que se prolonge un patient travail
De remous, l'eau de mer qui pleure goutte à goutte
De ses cheveux mêlés d'écume et de corail.

Oh! la beauté funèbre aux visages des Mortes!
Elles glissent, ainsi qu'un rayon nébuleux,
Sous leurs voiles légers, laissant au seuil des portes
D'irréelles lueurs de clairs de lune bleus.

L'heure des Revenants fait tressaillir les cloches.
Ils songent tristement, leurs sanglots ont le bruit
D'une vague tardive expirant sur les roches.
Ils souffrent de passer inconnus dans la nuit.

Leurs impuissantes mains ont de vagues caresses.
A travers l'Autrefois, *ils reviennent,* liés
Par le ressouvenir des anciennes tendresses,
Et frôlent les vivants qui les ont oubliés.

(*Évocations,* I, III.)

Atthis délaissée

POÈME DRAMATIQUE EN UN ACTE

Une maison à Mytilène

ATTHIS, *seule, déroulant un papyrus.*

« Celle qui te fuit te suivra pas à pas,
Tu verras venir la Beauté qui refuse
Tes dons, apportant des présents délicats,
Furtive et confuse.

« Celle dont l'orgueil repousse ton amour
Subira la crainte et l'angoisse brûlante,
Et tu connaîtras, dans l'ardeur du retour,
Ses lèvres d'amante. »

Elle ne sème plus les roses sur mon seuil...
Qu'importe maintenant à Psappha la promesse
De l'Aphrodita douce et terrible? Mon seuil
A perdu le parfum des roses, et je tresse
De mes mains sans ferveur des guirlandes de deuil.
Car, seuls, les iris noirs, les violettes noires
Se fanent à mon front dépouillé de ses gloires...
Psappha ne sème plus les roses sur mon seuil.

Elle tresse des fleurs.

L'ingénieux Érôs, le tisseur de chimères,
Brode les souvenirs dans une trame d'or...
Tel qu'un amer baiser sur des lèvres amères,
Le passé me possède et me meurtrit encor.

Oppressée, elle ouvre la porte, et le verger apparaît.

Voici l'ancien verger que le pommier ombrage
Comme hier, où le vent console des chaleurs,
Murmurant à travers les branches et les fleurs,
Où le sommeil descend et coule du feuillage.

Elle contemple un instant les arbres en fleurs, puis se détourne avec une mélancolie croissante.

Tu me brûles, Érôs... Mon cœur est lourd du poids
Des sons évanouis et des splendeurs fanées.

On entend la voix de Psappha qui chante :

« Je t'aimais, au long des lointaines années,
Atthis, autrefois... »

Le chant s'éloigne et meurt peu à peu.

ATTHIS, *comme en rêve.*

« *Je t'aimais au long des lointaines années...* »

Je mourrai d'une mort éternelle, et demain
La tombe pèsera sur mes paupières closes.
Comme l'essor des voix et la pourpre des roses,
Je périrai, — j'irai par les portes d'airain...
La maison de l'Hadès me recevra demain,
Car je n'ai point cueilli les immortelles roses
De Piéria, — je fus la volupté d'un jour.
Mon âme aura le sort des choses passagères...
Obscure, j'errerai sans fleurs et sans amour
Parmi les Morts pareils à des ombres légères...

Mais toi, qui ne crains pas le silence et la nuit,
Psappha! tu cueilleras les flammes des étoiles.
Le temps t'apparaîtra comme l'eau qui s'enfuit
Sous l'éclair de la rame et sous l'éclair des voiles...
De myrte et de laurier Phoibos te couronna...

Des voix confuses s'élèvent au dehors.

... La voix de Gurinnô, le rire d'Éranna...

Chœur des vierges :

« Va vers le jardin clair où tu te reposes,
Pare tes cheveux de verdure et de fleurs,
Choisis les parfums, Dika, tisse les roses,
Mêle les couleurs.

« Et, si tu veux plaire aux sereines Déesses,
Apporte aux autels les souffles de l'été...
Elles souriront, ainsi que leurs prêtresses,
A ta piété.

« Offre à l'Artémis les sombres violettes,
A l'Aphrodita la pourpre des iris,
A Perséphoné, vierge aux lèvres muettes,
La langueur des lys. »

ATTHIS.

Voici l'ode nouvelle à sa nouvelle amante...
C'est Dika, dont les mains sont douces, qu'elle chante,
Dika, dont les cheveux ont la rougeur du soir...
Aède aux rythmes d'or, divine Disparue,
Tes vers ont réfléchi, tel un ardent miroir,
Ma jeunesse oubliée et ma beauté décrue...

Certes, mon amour fut étrangement amer
Sur tes lèvres, Psappha, car tu chantas hier :

« Tu hais ma pensée, Atthis, et mon image...
Cet autre baiser, qui te persuada,
Te brûle, et tu fuis, haletante et sauvage,
Vers Androméda. »

Et moi qui fus jadis la lumière et la flamme,
Je ne suis aujourd'hui qu'un reflet dans ton âme...

La voix de Psappha dans le lointain :

« Je ne trahis point l'invariable amour...
Mon cœur identique et mon âme pareille
Savent retrouver, dans la clarté du jour,
L'ardeur de la veille.

« Car j'étreins Atthis sur les seins de Dika,
Et, dans le parfum que l'air d'automne emporte,
L'âme, que longtemps ma douleur invoqua,
De Timas la morte.

« Pour l'Aphrodita j'ai dédaigné l'Érôs,
Car je n'ai de joie et d'angoisse qu'en elle.
Je ne change point, ô vierges de Lesbôs,
Je suis éternelle. »

(*Évocations*, I, 113; II, 63.)

Les Couleurs de la Nuit

Contemple les couleurs des ténèbres... Tes yeux
Sauront, mieux que les miens, interpréter les cieux.

J'ai vu le violet des nuits graves et douces,
Le vert des nuits de paix, la flamme des nuits rousses.

J'ai vu s'épanouir, rose comme une fleur,
La lune qui sourit aux rêves sans douleur.

J'ai vu s'hypnotiser, à des milliers de lieues,
La méditation subtile des nuits bleues.

En écoutant pleurer les hiboux à l'essor
Mystérieux, j'ai vu ruisseler les nuits d'or.

(*Évocations*, I, 121; II, 71; *Chansons*, 75.)

Hiver

Les pampres du printemps et le vin de l'automne
Ont perdu le parfum qui jadis me fut cher :
Je veux l'haleine chaste et le silence amer,
Les brumes et la glace et l'ombre de l'hiver.

Je ne tresserai plus l'irréelle anémone,
Je n'écouterai plus le rythme monotone
Des oiseaux dans les bois que l'octobre couronne
D'opales, de rubis et de l'or souverain.

Mais je m'inspirerai du tragique refrain
Du vent qui jette au ciel ses révoltes d'airain,
Qui rôde en sanglotant près de l'âtre serein,
Comme Dante implorant la paix du monastère.

O neiges où la soif du blanc se désaltère!
Toute virginité recèle le mystère,
La crainte, et l'infini du rêve solitaire.

J'écarterai les fruits des jardins de l'été,
Car l'incomplète ivresse au regard hébété
Ne verse point l'oubli comme le pur Léthé,

Car la neige où la soif du blanc se désaltère
Seule éteindra l'ardeur de mon anxiété...
Dans le noble infini du rêve solitaire,
J'oublierai la ferveur des amours de l'été...

(*Évocations,* I, 123; II, 73.)

Vers les Sirènes

Vous craignez le désir, ô compagnons d'Ulysse!
Aveugles et muets, l'âme close au péril
De la voix qui ruisselle et du rire subtil,
Vous rêvez des foyers qui recueillent l'exil
Aux pieds lassés. Moi seul, ô compagnons d'Ulysse,
Moi seul ai dédaigné la fraude et l'artifice,
Moi seul ose l'amour et le divin péril.

Dénouant leurs cheveux fluides, les Sirènes,
Ceintes de la langueur et du regret des morts,
S'approchent, un reflet de perles sur leurs corps.
Elles chantent... Leur voix se mêle aux clairs accords
Des vagues et du vent... J'entrevois les Sirènes...
Elles chantent l'amour qui corrode les veines
Comme un venin, et fait pleurer les yeux des morts...

O lâches compagnons d'Ulysse! Pour une heure
Je donne l'existence humaine! Pour un chant
Vaguement répété par la mer au couchant,

Pour un visage à peine entrevu, se penchant
Sur le miroir brisé des ondes, — pour une heure,
J'accepte le silence où le néant demeure,
Le silence où périt la mémoire du chant...

(*Évocations*, I, 125 ; II, 75 ; *Chansons*, 39.)

Sonnet

SUR les marbres massifs plane la paix de l'air.
La nature, qui hait la fièvre et le factice,
Décore les tombeaux, passive protectrice,
De rosée au printemps et de neige en hiver.

Le souffle égal des Morts s'en va vers le ciel clair.
Ils rêvent gravement : leur sottise et leur vice
Sont devenus de l'herbe et des fleurs sans malice;
Le lys pur a puisé ses parfums dans leur chair.

Une chauve-souris parfois rôde et s'égare
D'un vol supplicié, tortueux et bizarre,
Ainsi qu'une âme en peine errant près des autels.

Ayant seuls la pudeur et l'orgueil de se taire,
Ces vivants de la veille, inquiets et cruels,
Sont devenus sereins et bons comme la terre.

(*Évocations*, I, 129.)

Chanson

L'OMBRE vient, les paupières closes...
O ma Maîtresse, j'ai mêlé
Des iris noirs aux roses roses
Dans le crépuscule troublé.

Tes yeux ont des lueurs mystiques
Comme la lune sur les flots...
Que nous importent les musiques
Où ne vibrent point les sanglots?

Savourons l'intime détresse
Que verse doucement le soir...
Pour toi je mêle, ô ma Maîtresse,
La rose rose à l'iris noir...

(*Évocations*, I, 131; II, 77.)

Korinna triomphante

IVRE du vin des chants ainsi qu'une Bacchante,
Elle a loué la terre et les Dieux tour à tour,
La femme aux yeux d'amant, Korinna triomphante.

Sa voix a déchaîné les angoisses d'amour :
Les flammes du soleil ont brûlé dans ses veines.

Elle a chanté les jours aux rayons fabuleux,
L'écume de la mer où flottent les sirènes,
Et le lit de Léda parsemé d'iris bleus,
L'Ouranos aux palais d'opales et de jades
Où le soir vit fleurir les divines Pléiades.
Elle a chanté l'Hadès au fleuve illuminé
D'étoiles, et la paix des demeures funèbres
Où, lune de l'hiver, règne Perséphoné,
La Déesse endormie aux cheveux de ténèbres.
Elle a chanté l'Hadès où languissent les fleurs,
Elle a chanté l'effroi des êtres et des choses
Devant l'Aphrodita qui verse les douleurs
Et mêle le poison au cœur simple des roses,
L'Aphrodita, multiple ainsi que l'arc-en-ciel,
Vers qui monte l'essor des lyres inquiètes...
Elle a chanté Daphné dont les blondeurs de miel
Parfument le silence où rêvent les Poètes,
Fugitive éternelle aux lèvres sans amour !

— Ivre du vin des chants ainsi qu'une Bacchante,
Elle a loué la terre et les dieux tour à tour,
La Femme aux yeux d'amant, Korinna triomphante.

(*Évocations*, I, 133 ; *Kitharèdes*, 27.)

To the Sunset Goddess

Tes cheveux sont pareils aux feuillages d'automne,
Déesse du couchant, des ruines, du soir!
Le sang du crépuscule est ta rouge couronne,
Tu choisis les marais stagnants pour ton miroir.

L'odeur des lys fanés et des branches pourries
S'exhale de ta robe aux plis lassés : tes yeux
Suivent avec langueur de pâles rêveries :
Dans ta voix pleure encor le sanglot des adieux.

Tu ressembles à tout ce qui penche et décline.
Passive, et comprimant la douleur sans appel
Dont ton corps a gardé l'attitude divine,
Tu parais te mouvoir dans un souffle irréel.

Ah! l'ardeur brisée, ah! la savante agonie
De ton être expirant dans l'amour, ah! l'effort
De tes râles! — Au fond de la joie infinie,
Je savoure le goût violent de la mort...

(*Évocations,* I, 135; II, 79.)

La Faunesse

Ses lèvres ont ravagé les grappes meurtries
Et bu le baiser rouge et cruel du Désir.
Elle ne connaît point les blanches rêveries,
Ni l'amour que les bras ne sauraient point saisir.

Ses regards ont fané la volupté des lignes,
Les roses de la chair, le marbre des contours.
Ses pas ont saccagé les vergers et les vignes,
Et les vierges ont fui devant ses yeux d'amour.

Érôs l'agite, et Pan la sert et la protège.
Parfois, elle s'éloigne, et, lasse de l'Été,
Elle appelle les vents sans parfum et la Neige
Qui promet l'impossible et douce chasteté.

(*Évocations,* I, 137.)

Les Noyées

Voici l'heure de brume où flottent les noyées,
Comme des nénuphars aux pétales flétris.
Leurs robes ont l'ampleur des voiles déployées
Qui ne connaîtront plus la douceur des abris.

D'étranges fleurs de mer étrangement parées,
Elles ont de longs bras de pieuvres, et leur corps
Se meut selon le rythme indolent des marées;
Les remous de la vague animent leurs yeux morts.

Semblable aux algues d'ambre et d'or, leur chevelure
Fluide se répand en délicats réseaux,
Et leur âme est pareille aux conques où murmure
L'harmonie indécise et mouvante des eaux.

Elles aiment les nuits d'agonie et d'orage
Dont l'haleine engloutit les vaisseaux, et celui
Qui va mourir les voit à l'heure du naufrage,
Quand le dernier rayon de lune s'est enfui.

Elles tendent leurs mains fébriles d'amoureuses,
Elles tendent leurs mains en un geste d'appel,
Et leur lit nuptial aux profondeurs heureuses
S'entr'ouvre, parfumé d'un clair parfum de sel.

Elles aiment les nuits où persistent encore
L'ivresse et la langueur du jour, les nuits d'été
Brûlantes de senteurs, d'astres et de phosphore,
Où le rêve s'enfuit vers l'âpre volupté,

Où Psappha de Lesbôs, leur pâle souveraine,
Chante l'Aphrodita qui corrompt les baisers
Et qui mêle au désir la stupeur et la haine,
L'Aphrodita qui vint des flots inapaisés,

L'Aphrodita puissante, aux colères divines,
Dont elle apprit jadis les solennels accents,
L'insatiable amour des lèvres féminines,
Des seins nus et des corps vierges et frémissants...

(*Évocations,* I, 139; II, 81.)

Les Couleurs

Éloignez de mes yeux les flamboiements barbares
Du Rouge, cri de sang que jettent les fanfares.

Éteignez la splendeur du Jaune, cri de l'or,
Où le soleil persiste et ressurgit encor.

Écartez le sourire invincible du Rose,
Qui jaillit de la fleur ingénument déclose,

Et le regard serein et limpide du Bleu, —
Car mon âme est, ce soir, triste comme un adieu.

Elle adore le charme atténué du Mauve,
Pareil aux songes purs qui parfument l'alcôve,

Et la mysticité du profond Violet,
Plus grave qu'un chant d'orgue et plus doux qu'un reflet.

Versez-lui l'eau du Vert, qui calme le supplice
Des paupières, fraîcheur des yeux de Béatrice.

Entourez-la du rêve et de la paix du Gris,
Crépuscule de l'âme et des chauves-souris.

Le Brun des bois anciens, favorable à l'étude,
Sait encadrer mon silence et ma solitude.

Venez ensevelir mon ancien désespoir
Sous la neige du Blanc et dans la nuit du Noir.

(*Évocations,* I, 143.)

Le Bloc de Marbre

Je dormais dans le flanc massif de la montagne...
Ses tiédeurs m'enivraient. Auprès de mon sommeil
Sourdait l'ardent effort des fleurs vers le soleil.
Rien ne troublait la paix large de la montagne.

Je dormais. Je semblais un astre dans la nuit,
Et l'ondoyant avril que l'amour accompagne
Tremblait divinement sur l'or de la campagne,
Sans rompre mon attente obscure dans la nuit.

Blancheur inviolée au fond de l'ombre éteinte,
J'ignorais le frisson du nuage, et le bruit
Des branches et des blés sous le vent qui s'enfuit
En sifflant... Je dormais au fond de l'ombre éteinte,

Lorsque tu m'arrachas à mon calme éternel,
O mon maître! ô bourreau dont je porte l'empreinte!
Dans la douleur et dans l'effroi de ton étreinte,
Je vécus, je perdis le repos éternel...

Je devins la Statue au front las, et la foule
Insulte d'un regard imbécile et cruel
Ma froide identité sans geste et sans appel,
Pâture du regard passager de la foule.

Et je suis la victime orgueilleuse du temps,
Car je souffre au delà de l'heure qui s'écoule.
Mon angoisse domine altièrement la houle
Gémissante qui meurt dans l'infini du temps.

Je te hais, créateur dont la pensée austère
A fait jaillir mon corps en de fiévreux instants,
Et dont je garde au cœur les rêves sanglotants...
Je connais les douleurs profondes de la terre,

Moi qui suis la victime orgueilleuse du temps.

(*Évocations,* I, 145; II, 85; *Chansons,* 35.)

Ressouvenir

J'ai bu le vin brûlant de tes lèvres, Atthis...
Ah! l'enveloppement tenace des étreintes,
Et la complicité des lumières éteintes,
Les rougeurs de la rose et les langueurs du lys!

Dans ta robe ondoyante, imprécise et fluide,
Tu me parais une algue, et ton parfum amer
Évoque savamment ta nudité d'hier
Où ruisselaient tes blonds cheveux de Néréide.

(*Évocations,* I, 149.)

A la Divinité inconnue

J'aspire auprès de toi le silence et le charme
Des nuits où la douleur se plaît à demeurer,
Toi qu'on ne voit jamais essuyer une larme,
Mais dont parfois j'entends la grande âme pleurer.

Le miroir réfléchit tes chastes attitudes,
Et tu fuis le factice et le faste et le fard.
Tes lèvres ont gardé le pli des solitudes
Et l'accent des bonheurs qui nous viennent trop tard.

Le décor de ton deuil est la chambre sereine
Où meurt languissamment le bruit lointain des eaux.
Les souffles de la mer n'ont soulevé qu'à peine
Le soir perpétuel sous l'ombre des rideaux.

Vers toi le songe pur de mon âme s'élève,
Mon angoisse ne cherche point à s'apaiser,
Car tu m'es inconnue et n'existes qu'en rêve.
C'est pourquoi je t'adore au-dessus du baiser.

(*Évocations,* I, 151 ; II, 89 ; *Poèmes,* 52.)

Mort maritime

PLACEZ le filet et la rame et les voiles,
Pêcheurs, au-dessus de ce tombeau marin
Où dort Pélagôn, fils errant des étoiles
Et fils du Destin.

Ce Mort a connu les hasards de l'orage,
Le tourment des flots, les monstres de la mer,
La faim qui déchire et la soif qui ravage
Et le pain amer.

Mais le vent du large a gonflé sa poitrine
D'un souffle pareil à l'haleine des Dieux,
Et les pieds d'argent de Téthys la Divine
Ont ravi ses yeux.

Il a bu l'odeur et la couleur des vagues,
Le baiser du sel qui ranime et qui mord;
Il a vu flotter, ondoyantes et vagues,
Les brumes du Nord.

Placez le filet et la rame et les voiles,
Pêcheurs, au-dessus de ce tombeau marin
Où dort Pélagôn, fils errant des étoiles
Et fils du Destin.

(*Évocations,* I, 153; *Sapho,* 64.)

Paysage mystique

Il est un ciel limpide où s'éteint le zéphyr,
Où la clarté se meurt sur les champs d'asphodèles,
Et là-bas, dans le vol de leur dernier soupir,
Vient l'âme sans espoir des Amantes fidèles.

Là-bas, la rose même a d'étranges pâleurs,
Les oiseaux n'ont qu'un chant égal et monotone,
Les terrestres parfums ont délaissé les fleurs,
Le soleil a toujours un sourire d'automne.

Elles passent, les yeux vaguement azurés,
Dans l'azur virginal de leur beauté première,
Effleurant de leur pas harmonieux les prés
Que leurs blancs vêtements parsèment de lumière.

Et le mouvant miroir de la source confond
Dans un même reflet les larges chevelures...
Les lueurs du couchant se mêlent à leur front :
Mais les baisers sont morts sur leurs lèvres très pures.

Elles ont recueilli la flamme de l'autel
Qui brûle sous les yeux de la chaste Déesse,
Et gardé de l'Amour ce qu'il a d'éternel :
Le divin souvenir, le rêve et la tristesse.

(*Évocations,* I, 155.)

Timas

DÉESSE de la Mort, pâle Perséphoné,
Dont l'Hadès recueillit les langueurs léthéennes,
Déesse dont le front semble un printemps fané,
Dont la voix est l'écho des voix élyséennes,
Déesse de la Mort, pâle Perséphoné,

Ouvre d'un geste lent ta chambre nuptiale,
Où l'éternel soupir des Morts vient s'apaiser,
A l'ombre de Timas, la vierge liliale
Qui n'a jamais connu le désir du baiser :
O Déesse, ouvre-lui ta chambre nuptiale !

Vois son manteau tissé d'étrange pourpre et d'or.
Sa parure dépasse en beauté les parures
Des reines de l'Égypte au fabuleux trésor...
Les vierges ont coupé leurs belles chevelures
Pour lui faire un manteau d'étrange pourpre et d'or.

(*Évocations,* I, 157. Cf. *Sapho,* 80 et ci-après, p. 163.)

A Venise

Tout s'élargit. Le soir qui tombe est magnifique
Et vaste. Comme un Doge amoureux de la mer,
Parmi l'effeuillement des roses, la musique
Des luths, l'or qui flamboie ainsi qu'un rouge éclair,
Moi, j'irai, dominant le cortège mystique,
Et, somptueusement, j'épouserai la mer.

J'épouserai la mer, la souveraine amante.
Le parfum et le sel de son royal baiser
Irriteront la soif de ma bouche brûlante,
Et, tel un souvenir qui ne peut s'apaiser,
S'élèvera le vent des espaces qui chante
Dans le ciel nuptial l'infini du baiser.

Je verrai tressaillir l'ombre des hippocampes.
Les algues s'ouvriront comme s'ouvrent les fleurs,
Et le phosphore, aux bleus rayonnements de lampes,

Allumera pour moi de vivantes pâleurs :
Afin de couronner mes cheveux et mes tempes,
Les algues flotteront, plus belles que les fleurs.

Ainsi, laissant flotter mon corps à la dérive,
Je mêlerai mon âme à l'âme de la mer,
Je mêlerai mon souffle à la brise furtive.
Se dissolvant, légère et fluide, ma chair
Ne sera plus qu'un peu d'écume fugitive.
Dans la pourpre du soir j'épouserai la mer.

(*Évocations,* I, 7; II, 91; *Poèmes,* 54.)



Sapho



Ode à l'Aphrodita

Accueille, immortelle Aphrodita, Déesse,
Tisseuse de ruse à l'âme d'arc-en-ciel,
Le frémissement, l'orage et la détresse
De mon long appel.

J'ai longtemps rêvé : ne brise pas mon âme
Parmi la stupeur et l'effroi de l'éveil,
Blanche Bienheureuse aux paupières de flamme,
Aux yeux de soleil.

Jadis, entendant ma triste voix lointaine,
Tu vins l'écouter dans la paix des couchants
Où songe la mer, car ta faveur hautaine
Couronne les chants.

Je vis le reflet de tes cheveux splendides
Sur l'or du nuage et la pourpre des eaux,
Ton char attelé de colombes rapides
Et de passereaux.

Et le battement lumineux de leurs ailes
Jetait des clartés sur le sombre univers,
Qui resplendissait de lueurs d'asphodèles
Et de roux éclairs.

Déchaînant les pleurs et l'angoisse des rires,
Tu quittas l'aurore immuable des cieux.
Là-bas surgissait la tempête des lyres
Aux sanglots joyeux.

Et toi, souriant de ton divin visage,
Tu me demandas : « D'où vient l'anxiété
A ton grave front, et quel désir ravage
Ton corps tourmenté?

« Qui te fait souffrir de l'âpre convoitise?
Et quelle Peithô, plus blonde que le jour
Aux cheveux d'argent, te trahit et méprise,
Psappha, ton amour?

« Tu ne sauras plus les langueurs de l'attente.
Celle qui te fuit te suivra pas à pas.
Elle t'ouvrira, comme la Nuit ardente,
L'ombre de ses bras.

« Et tremblante ainsi qu'une esclave confuse,
Offrant des parfums, des présents et des pleurs,
Elle ira vers toi, la vierge qui refuse
Tes fruits et tes fleurs.

« Par un soir brûlant de rubis et d'opales
Elle te dira des mots las et brisés,
Et tu connaîtras ses lèvres nuptiales,
Pâles de baisers. »

(*Sapho*, 6.)

Ode à une Femme aimée

L'HOMME fortuné qu'enivre ta présence
Me semble l'égal des Dieux, car il entend
Ruisseler ton rire et rêver ton silence,
Et moi, sanglotant,

Je frissonne toute, et ma langue est brisée :
Subtile, une flamme a traversé ma chair,
Et ma sueur coule ainsi que la rosée
Apre de la mer;

Un bourdonnement remplit de bruits d'orage
Mes oreilles, car je sombre sous l'effort,
Plus pâle que l'herbe, et je vois ton visage
A travers la mort.

(*Sapho*, 13.)

---

*
* *

Je t'aimais, Atthis, autrefois...

Le soir fait fleurir les voluptés fanées,
Le reflet des yeux et l'écho de la voix...
Je t'aimais, au long des lointaines années,
Atthis, autrefois.

(*Sapho,* 16. Cf. *Évocations,* ci-dessus, p. 78.)

---

*
* *

... Tu m'oublies...

L'eau trouble reflète, ainsi qu'un vain miroir,
Mes yeux sans lueurs, mes paupières pâlies.
J'écoute ton rire et ta voix dans le soir...
Atthis, tu m'oublies.

Tu n'as point connu la stupeur de l'amour,
L'effroi du baiser et l'orgueil de la haine;
Tu n'as désiré que les roses d'un jour,
Amante incertaine.

(*Sapho,* 19.)

---

*
* *

Atthis, ma pensée t'est haïssable,
et tu fuis vers Androméda.

Tu hais ma pensée, Atthis, et mon image.
Cet autre baiser, qui te persuada,
Te brûle, et tu fuis, haletante et sauvage,
Vers Androméda.

(*Sapho*, 21.)

---

*
* *

Pour Androméda, elle a une belle
récompense.

Pour Androméda, l'éclair de tes baisers,
Tes voiles de vierge et tes langueurs d'amante
Et le lent soupir de tes seins apaisés,
Atthis inconstante !

Pour Androméda, les chants, les soirs d'or brun,
Et l'ombre des cils sur l'ombre des prunelles,
Les nuits de Lesbôs, où s'exalte un parfum
De fleurs éternelles.

Pour moi, le sommeil enfiévré sous les cieux
Où meurt la Pléiade, et les graves cadences,
L'hiver de ta voix, le néant de tes yeux,
Tes pâles silences.

(*Sapho*, 22.)

---

*
* *

Les étoiles autour de la belle lune voilent aussitôt leur clair visage lorsque, dans son plein, elle illumine la terre de lueurs d'argent.

Tout est blanc, la lune ouvre sa plénitude,
A ses pieds gémit l'Océan tourmenté :
Sereine, elle voit fleurir la solitude
Et la chasteté.

Les astres, devant la Séléné divine,
Ont voilé leur face, et la clarté, neigeant
Du ciel virginal et candide, illumine
La terre d'argent.

(*Sapho*, 25.)

---

*
* *

Voici maintenant ce que je chanterai bellement afin de plaire à mes maîtresses.

Atthis aux cheveux de crépuscule, blonde
Et lasse, Eranna, qui dans l'or des couchants
Ranimes l'ardeur de la lyre profonde
Et des nobles chants,

Euneika trop belle et Gurinnô trop tendre,
Anactoria, qui passais autrefois,
Lorsque je mourais de te voir et d'entendre
Ton rire et ta voix,

Dika, dont les mains souples tissent les roses,
Et qui viens offrir aux Déesses les fleurs
Neigeant du pommier, ingénument décloses,
Parfums et pâleurs,

Pour vous j'ai rythmé les sons et les paroles,
Pour vous j'ai pleuré les larmes du désir,
J'ai vu près de vous les ardentes corolles
Du soir défleurir.

Triste, j'ai blâmé l'importune hirondelle;
Par vous j'ai connu l'amer et doux Érôs,
Par votre beauté je deviens immortelle,
Vierges de Lesbôs.

(*Sapho*, 26.)

---

*
* *

(Vers) moi tout récemment l'Aube aux sandales d'or...

Mes yeux ont vu fuir l'Aube aux sandales d'or :
Ses pieds ont brillé sur le mont taciturne
Et sur la forêt où se recueille encor
Le rêve nocturne.

(*Sapho*, 32.)

---

*
* *

Dors sur le sein de ta tendre maîtresse.

Dors entre les seins de l'amante soumise,
O vierge au regard d'éphèbe valeureux,
Et que l'Hespérôs nuptial te conduise
Vers le rêve heureux!

(*Sapho*, 34.)

---

*
* *

Envers vous, belles, ma pensée
n'est point changeante.

Je ne change point, ô vierges de Lesbôs!
Lorsque je poursuis la Beauté fugitive,
Tel le Dieu chassant une vierge au peplos
Très blanc sur la rive.

Je n'ai point trahi l'invariable amour.
Mon cœur identique et mon âme pareille
Savent retrouver, dans le baiser d'un jour,
Celui de la veille.

Et j'étreins Atthis sur les seins de Dika.
J'appelle en pleurant, sur le seuil de sa porte,
L'ombre, que longtemps ma douleur invoqua,
De Timas la morte.

Pour l'Aphrodita j'ai dédaigné l'Érôs,
Et je n'ai de joie et d'angoisse qu'en elle :
Je ne change point, ô vierges de Lesbôs,
Je suis éternelle.

(*Sapho*, 35; *Poèmes*, 71.)

*
* *

Viens, Déesse de Kuprôs, et verse délicatement dans les coupes d'or le nektar mêlé de joies.

FILLE de Kuprôs, dont le regard foudroie,
Délicatement de tes mains verse encor
Le nektar mêlé d'amertume et de joie
Dans les coupes d'or.

(*Sapho*, 37.)

---

*
* *

... quant à mon sanglot : et que les vents orageux l'emportent pour les souffrances.

QUE le vent du soir emporte mon sanglot
Vers l'accablement des cités et des plaines;
Qu'il l'emporte, afin de le mêler au flot
Des douleurs lointaines.

Qu'il l'emporte, ainsi qu'un pitoyable appel,
Plus grave et plus doux que la vaine parole...
Que, dans l'infini, mon sanglot fraternel
Apaise et console.

(*Sapho*, 38.)

---

*
* *

Et certes j'ai couché dans un songe
avec la fille de Kuprôs.

Je t'ai possédée, ô fille de Kuprôs!
Pâle, je servis ta volupté cruelle...
Je pris, aux lueurs du flambeau d'Hespérôs,
Ton corps d'Immortelle.

Et ma chair connut le soleil de ta chair...
J'étreignis la flamme et l'ombre et la rosée,
Ton gémissement mourait comme la mer
Lascive et brisée.

Mortelle, je bus dans la coupe des Dieux,
J'écartai l'azur ondoyant de tes voiles...
Ma caresse fit agoniser tes yeux
Sur ton lit d'étoiles...

Depuis, c'est en vain que la nuit de Lesbôs
M'appelle, et que l'or du paktis se prolonge...
Je t'ai possédée, ô fille de Kuprôs,
Dans l'ardeur d'un songe.

(*Sapho*, 40.)

*
* *

Et certes j'ai parlé en songe avec la fille de Kuprôs.

UN clair souvenir se rythme et se prolonge
Comme un son de lyre indécis et voilé...
Fille de Kuprôs, je t'ai jadis parlé
A travers un songe.

(*Sapho*, 42.)

---

*
* *

La lune paraissait dans son plein, et les femmes se tinrent debout, comme autour d'un autel.

LA lune parut dans son plein, et les femmes
Se tinrent debout, comme autour d'un autel :
Les rayons étaient fervents comme des flammes
Au reflet cruel.

Elles attendaient... Et, rompant le silence,
La voix d'une vierge amoureuse chanta,
Et toutes sentaient la mystique présence
De l'Aphrodita.

(*Sapho*, 43.)

---

*
* *

Telle une douce pomme rougit à l'extrémité de la branche, à l'extrémité lointaine : les cueilleurs de fruits l'ont oubliée ou, plutôt, ils ne l'ont pas oubliée, mais ils n'ont pu l'atteindre.

Ainsi qu'une pomme aux chairs d'or se balance,
Parmi la verdure et les eaux du verger,
A l'extrémité de l'arbre où se cadence
Un frisson léger,

Ainsi qu'une pomme, au gré changeant des brises,
Se balance et rit dans les soirs frémissants,
Tu t'épanouis, raillant les convoitises
Vaines des passants.

La savante ardeur de l'automne recèle
Dans ta nudité les ambres et les ors.
Tu gardes, ô vierge inaccessible et belle,
Le fruit de ton corps.

(*Sapho*, 45.)

*
* *

O soir, toi qui ramènes...

Les flots du Léthé...

(*Sapho,* 47. Voir ci-dessus, *Évocations,* p. 112, *Soir.*)

---

*
* *

Pourquoi, fille de Pandion, aimable hirondelle, me... ?

Lasse du jardin où je me souviens d'Elle,
J'écoute mon cœur oppressé de parfum.
Pourquoi m'obséder de ton vol importun,
Divine hirondelle?

Tu rôdes, ainsi qu'un désir obstiné,
Réveillant en moi l'éternelle amoureuse,
Douloureuse amante, épouse douloureuse,
O pâle Procné!

Tu fuis sans espoir vers la rive qui t'aime,
Vers la mer aux pieds d'argent, vers le soleil.
Je hais le Printemps qui vient, toujours pareil
Et jamais le même!

Ah! me rendra-t-il les langueurs de jadis,
L'ardente douleur des trahisons apprises,
L'attente et l'espoir des caresses promises,
Les lèvres d'Atthis?

J'évoque le pli de ses paupières closes,
La fleur de ses yeux, le sanglot de sa voix,
Et je pleure Atthis que j'aimais autrefois,
Sous l'ombre des roses.

(*Sapho*, 50. Cf. ci-dessus, p. 88.)

---

*
* *

Je crois qu'une vierge aussi sage que toi ne verra dans aucun temps la lumière du soleil.

JAMAIS une vierge aussi sage que toi
Ne verra fleurir la lumière éternelle,
Contemplant sans fin la nature et la Loi
Qui pèse sur elle.

Tu sais le secret de l'accord et du chant,
Tes yeux ont sondé la mer d'or des étoiles,
Sur ton front bleuit, comme au front du couchant,
La brume des voiles.

Pallas Athéné, dont la divine loi
Règne en souriant sur l'aurore éternelle,
Ne vit point de vierge aussi sage que toi
Rêver devant elle...

(*Sapho*, 55.)

---

*
* *

Inscription à la base d'une statue.

Vierges, quoique muette, je réponds...

A qui m'interroge, ô vierges, je réponds
D'une voix de pierre à l'accent inlassable :
« Mon éternité, sous les astres profonds,
M'attriste et m'accable.

« Sereine, je vois ce qui change et qui fuit.
Je fus consacrée à la vierge brûlante,
Aithopia, sœur de l'amoureuse nuit,
Par sa tendre amante,

« Arista. J'ouïs l'ardeur de leur soupir,
Par les nuits d'été dont le souffle m'effleure
De regrets... Je suis l'immortel souvenir
Des baisers d'une heure. »

(*Sapho*, 60.)

---

*
* *

... Toi et l'Érôs, mon serviteur...

O toi dont le trône aux lueurs d'arc-en-ciel
Brille sur l'Hadès et sur la Terre sombre,
Aphrodita pâle au sourire cruel,
Resplendis sur l'ombre.

L'Érôs qui t'implore et te suit pas à pas
Élève vers toi son regard doux et grave :
Il pleure en t'ouvrant vainement ses deux bras,
L'Érôs, ton esclave.

(*Sapho*, 62.)

---

*
* *

Je n'espère point toucher le ciel de mes deux bras étendus.

JE n'espère point toucher de mes deux bras
Étendus le ciel où s'amassent des voiles;
La nuit pourpre vient et je n'espère pas
Cueillir les étoiles.

(*Sapho*, 63.)

---

*
* *

Au-dessus (de la tombe) du pêcheur Pélagôn, son père Méniskos plaça la nasse et la rame, en souvenir d'une vie infortunée.

PLACEZ le filet...

(*Sapho,* 64. Voir ci-dessus, *Évocations,* p. 136, *Mort maritime.*)

---

*
* *

Psappha, pourquoi la bienheureuse Aphrodita... ?

L'AUTOMNE est pareil aux étés où ta lyre
S'éveilla, tremblante, et frémit, et chanta...
O Psappha, dis-nous pourquoi jaillit le rire
De l'Aphrodita.

Quel sombre dessein réjouit la Déesse
A qui plaît l'effroi des cris inapaisés,
Qui répand sur nous la farouche détresse,
L'horreur des baisers?

Les rayons maudits d'une fatale aurore
Virent autrefois l'implacable Beauté
Fleurir dans sa force inexorable, éclore
Dans sa cruauté.

O Psappha, voici que s'éteint la Pléiade.
Le vent clame, ainsi qu'une lyre de fer,
Un chant prophétique et sinistre, et Leucade
Assombrit la mer.

(*Sapho*, 66.)

---

*
* *

Morte, un jour tu demeureras couchée [dans la tombe], et nul souvenir de toi ne persistera ni alors ni plus tard : car tu ne cueilles point les roses de Piéria, mais, obscure, tu erreras dans la maison de l'Hadès, inconnue parmi les Morts aveugles.

DEMAIN tu mourras d'une mort sans étoiles.
La nuit cachera ton rire d'autrefois
Sous l'azur et sous la pourpre de ses voiles,
Sous les linceuls froids.

Tu n'as point cueilli les roses immortelles
De Piéria, Gorgô, charme d'un jour!
Jamais ne brûla dans tes pâles prunelles
L'éclair de l'amour.

L'Hadès te prendra dans sa vague demeure,
Le chant de ta voix ne persistera pas,
Ni le souvenir de ton parfum d'une heure.
— Demain tu mourras.

Et tu passeras, ombre parmi les ombres,
— Tu ne sauras point l'orgueil des lendemains, —
Sans rayons de gloire à tes paupières sombres,
Sans fleurs dans tes mains.

Tes pas erreront faiblement sur la rive
Des femmes sans fards et des passants obscurs,
La Maison des Morts sur ta forme plaintive
Fermera ses murs.

Sous l'azur et sous la pourpre de ses voiles,
La Nuit cachera ton rire d'autrefois...
Demain tu mourras d'une mort sans étoiles
Sous les linceuls froids.

(*Sapho*, 72.)

---

*
* *

Ainsi que, sur les montagnes, les pâtres foulent aux pieds l'hyacinthe, et la fleur s'empourpre sur la terre.

... Et blessée ainsi qu'une frêle hyacinthe,
Douloureuse Atthis, tu te souviens encor.
Tes tristes cheveux pleurent, dans l'ombre éteinte,
Une cendre d'or.

Les pâtres, chantant sur le mont solitaire,
Jettent vers le soir leurs rythmes frémissants,
Et la pourpre fleur ensanglante la terre,
Aux pieds des passants.

(*Sapho,* 75. Cf. ci-dessus, p. 58, *Le Sang des Fleurs.*)

---

*
* *

Tu nous brûles.

Mes lèvres ont soif de ton baiser amer,
Et la sombre ardeur qu'en vain tu dissimules
Déchire mon âme et ravage ma chair :
Érôs, tu nous brûles...

(*Sapho,* 77.)

---

*
* *

C'est ici la poussière de Timas que l'azur sombre du lit nuptial de Perséphona reçut, morte avant l'hymen. Lorsqu'elle périt, toutes ses compagnes, d'un fer fraîchement aiguisé, coupèrent la force de leurs désirables chevelures.

La vierge Timas au printemps sans été
Mourut dans l'orgueil de sa blancheur première.
Parfumons de fleurs, de chants, de piété,
Sa douce poussière.

Oh! le souvenir de ce corps lilial
Que Perséphona, voluptueuse et sombre,
Reçut dans l'azur de son lit nuptial
Paré de fleurs d'ombre!

Lorsqu'elle périt, ses compagnes d'hier
Coupèrent là-bas leurs cheveux désirables,
Bleus comme la nuit et blonds comme l'hiver,
Roux comme les sables.

(*Sapho,* 80. Cf. ci-dessus, p. 138, *Timas.*)

---

*
* *

De tous les astres le plus beau...

O toi le plus beau des astres, Hespéros,
Fleur nocturne éclose au verger des étoiles,
Tu viens ranimer les ardeurs de Lesbôs
Sous l'azur des voiles.

Tu jettes le trouble aux espaces sereins.
Le Désir renaît aux yeux las des Amantes,
Il meurtrit leurs flancs, il ravage leurs seins,
Leurs lèvres brûlantes.

Verse tes lueurs sur l'ombre des baisers...
Par les longs étés, l'âme de Mytilène
Exhale vers toi ses cris inapaisés,
Sa fervente haleine.

Dans la pourpre et l'or sombres du firmament,
Écoute la mer amoureuse et stérile
Qui, le soir, endort de son gémissement
La langueur de l'Ile.

(*Sapho*, 81.)

---

*
* *

Mnasidika est plus belle que la tendre Gurinnô.

Gurinnô qui pleure à l'ombre de mon seuil
N'a point tes accents où l'Érôs passe et chante,
O Mnasidika! ni le splendide orgueil
De tes seins d'amante.

Elle n'a point l'or fondu de ton regard,
Ni la pourpre fleur de tes paupières closes,
Ni ta chair où l'ambre et la myrrhe et le nard
Parfument les roses.

Mais elle a connu la grave volupté,
L'effroi de l'amour et l'effort des chimères...
Une nuit, j'ai bu, d'un baiser irrité,
Ses lèvres amères.

(*Sapho*, 83.)

---

*
* *

Et toi, ô Dika! ceins de guirlandes ta chevelure aimable, tresse les tiges du fenouil de tes tendres mains, car les [vierges] aux belles fleurs sont de beaucoup les premières dans la faveur des Bienheureuses : celles-ci se détournent des [jeunes filles] qui ne sont point couronnées.

VA jusqu'au jardin clair où tu te reposes,
Pare tes cheveux de verdure et de fleurs,
Choisis les parfums, Dika, tisse les roses,
Mêle les couleurs.

Et, si tu veux plaire aux sereines Déesses,
Entoure l'autel des souffles de l'été...
Elles souriront, ainsi que leurs prêtresses,
A ta piété.

Porte à l'Artémis les sombres violettes,
A l'Aphrodita la pourpre des iris,
A Perséphona, vierge aux lèvres muettes,
La langueur des lys.

(*Sapho*, 87.)

*
* *

Quelqu'un, je crois, se souviendra
dans l'avenir de nous.

DANS les lendemains que le sort file et tresse,
Les êtres futurs ne nous oublieront pas...
Nous ne craignons point, Atthis, ô ma Maîtresse!
L'ombre du trépas.

Car ceux qui naîtront après nous dans ce monde
Où râlent les chants jetteront leur soupir
Vers moi, qui t'aimais d'une angoisse profonde,
Vers toi, mon Désir.

Les jours ondoyants que la clarté nuance,
Les nuits de parfums viendront éterniser
Nos frémissements, notre ardente souffrance
Et notre baiser.

(*Saph*, 93. Cf. ci-après, p. 219, *Pour Une*.)

*
* *

L'Érôs qui délie mes membres aujourd'hui me dompte, être fatal, amer et doux.

Aujourd'hui l'Érôs fatal, amer et doux,
L'Érôs qui ressemble à la Mort, me tourmente,
Maîtrise mes flancs et brise mes genoux
Dans l'angoisse ardente.

(*Sapho*, 95.)

---

*
* *

L'or est fils de Zeus; ni la mite ni le ver ne le peuvent détruire.

L'or est fils de Zeus, cruel comme les Dieux.
Il épanouit sa puissance fatale,
Frère du soleil qui dévore les cieux
De gloire brutale.

(*Sapho*, 96.)

---

*
* *

L'aurore Vénérable...

Vois se rapprocher l'Aurore Vénérable,
Apportant l'effroi, la souffrance et l'effort,
Et le souvenir dont la langueur accable,
La vie et la mort.

(*Sapho*, 97.)

---

*
* *

Alentour, [la brise] murmure fraîchement à travers les branches des pommiers, et des feuillages frissonnants coule le sommeil.

La fraîcheur se glisse à travers les pommiers.
Le ruisseau bourdonne au profond des verdures,
Tel le chant confus qui remplit les guêpiers
Aux légers murmures.

L'herbe de l'été pâlit sous le soleil.
La rose, expirant sous les âpres ravages
Des chaleurs, languit vers l'ombre, et le sommeil
Coule des feuillages.

(*Sapho*, 99.)

---

*
* *

... de Gorgô pleinement rassasiée...

TELLE une Bacchante...

(*Sapho,* 101. Voir ci-dessus, *Évocations,* p. 106, *Gorgô,* dernière strophe.)

---

*
* *

La lune s'est couchée...

LE rossignol râle...

(*Sapho,* 103. Voir ci-dessus, *Cendres et Poussières,* p. 59, *Sur le Rythme saphique,* strophes 3 et 4.)

---

*
* *

Les femmes de la Crète dansent en rythme...

DE leurs tendres pieds...

(*Sapho,* 105. Voir ci-dessus, *Évocations,* p. 117, *Danses sacrées.*)

---

*
* *

Et le sommeil aux yeux noirs, [enfant]
de la nuit.

Le grave couchant éteint l'or des lumières...
Le Sommeil aux yeux noirs, enfant de la Nuit,
De la verte Nuit pitoyable aux paupières,
Apaise le bruit.

Et l'âme des lys erre dans son haleine...
Mais il ne sait point contenter le soupir
De l'ardente mer aux pieds de Mytilène,
Lasse de désir.

(*Sapho,* 107.)

---

*
* *

... la servante de l'Aphrodita,
lumineuse comme l'or.

Persuasion, Peithô, blonde suivante
De l'Aphrodita, viens dans le pâle essor
Des colombes, viens, lascive et suppliante,
Claire comme l'or.

Ta voix éloquente a l'accent d'une lyre
Implorant en vain l'ardeur et le retour
D'un fiévreux Passé... Ta voix qui pleure attire
Vers le grave Amour.

(*Sapho*, 109.)

---

*
* *

Pures Kharites aux bras de rose, venez, filles de Zeus.

O filles de Zeus, Grâces aux bras de rose,
Venez, apportant les parfums de jadis,
Le frisson des voix, du rythme et de la pause,
Et l'or du paktis.

Vous dont la langueur divine se repose
Dans l'éclair de l'aube et la flamme du jour,
Venez en dansant, Grâces aux bras de rose,
Riant à l'amour.

(*Sapho*, 114.)

---

*
* *

... une vierge à la voix douce.

J'ÉCOUTE en rêvant... La fraîcheur de ta voix
Coule, comme l'eau du verger sur la mousse,
Et vient apaiser mes douleurs d'autrefois,
Vierge à la voix douce.

(*Sapho*, 116.)

---

*
* *

L'Érôs aujourd'hui a déchiré mon âme, vent qui dans la montagne s'abat sur les chênes.

L'ÉRÔS a ployé mon âme, comme un vent
Des montagnes tord et brise les grands chênes...
Et je vois périr, dans le flambeau mouvant,
L'essor des phalènes.

(*Sapho*, 117.)

---

*
* *

J'instruisis Hérô de Guara, la [vierge] légère à la course.

J'ENSEIGNAI les chants à la vierge aux pieds d'or
Dont la voix ressemble à la voix de la source,
Et dont les beaux pieds semblent prendre l'essor,
Légers à la course.

J'enseignai les chants où brûlent les parfums,
Où pleurent l'angoisse et l'effroi des attentes,
Quand le crépuscule assombrit les ors bruns
Des rives ardentes.

J'enseignai les chants qui montent vers l'autel
D'où l'Aphrodita tourmente l'amoureuse
Et qui font pâlir le sourire cruel
De la Bienheureuse.

(*Sapho,* 118.)

*
* *

... une vierge très délicate cueillant des fleurs.

Je te vis cueillir le fenouil et le thym
Et la fleur du vent, la légère anémone,
O vierge! et je vis ton sourire enfantin
Où l'aube frissonne.

Mon corps vigoureux comme un jeune arbrisseau
Frôla longuement ta chair tendre et brisée...
Tu levas sur moi tes yeux plus frais que l'eau
Et que la rosée.

Le fatal Érôs et l'amoureux Destin
Et l'Aphrodita dont je suis la prêtresse
Nous virent cueillir le fenouil et le thym,
Atthis, ma Maîtresse.

(*Sapho*, 121.)

*
* *

Je serai toujours vierge.

Je demeurerai vierge comme la neige
Sereine, qui dort là-bas d'un blanc sommeil,
Qui dort pâlement, et que l'hiver protège
Du brutal soleil.

Et j'ignorerai la souillure et l'empreinte
Comme l'eau du fleuve et l'haleine du nord.
Je fuirai l'horreur sanglante de l'étreinte,
Du baiser qui mord.

Je demeurerai vierge comme la lune
Qui se réfléchit dans le miroir du flot,
Et que le désir de la mer importune
De son long sanglot.

(*Sapho,* 125.)

*
* *

Dominant, comme lorsque l'aède de Lesbôs domine les étrangers...

DOMINANT la Terre où résonne ta lyre,
Dresse-toi, splendide, Aède de Lesbôs
Qui seule as connu la lumière et le rire
Divins de Paphôs.

Psappha, verse-nous au profond de l'espace,
Dédaignant le sort des êtres passagers,
Le frémissement de ton chant qui surpasse
Les chants étrangers.

(*Sapho*, 127.)

---

*
* *

... Car il n'est pas juste que la lamentation soit dans la maison des serviteurs des Muses : cela est indigne de nous.

COMPAGNES, voici la Maison du Poète
Où la Mort se tait, où le deuil n'entre pas;
Ne gémissez plus dans l'angoisse inquiète
Du commun trépas.

Parsemez de fleurs aux haleines légères
Le seuil où pleuraient les chants graves et doux;
Arrêtez le flot des larmes passagères
Indignes de nous.

(*Sapho,* 128. Cf. ci-dessus, p. 27, *Sourire dans la Mort.*)

---

*
* *

La lumière... qui ne détruit point la vue... pareille à une fleur d'hyacinthe...

Nuit de pourpre, ainsi qu'une fleur d'hyacinthe,
Ta lumière éclôt dans le verger des cieux.
Ton parfum est chaste, et ta douceur éteinte
Console les yeux.

(*Sapho,* 141.)

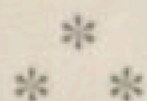
---

*
* *

... Psappha... appelle l'Amour *doux et amer* et *qui donne la douleur*... [Elle] le nomme *le tisseur de chimères.*

Érôs, de tes mains prodigues de douleurs
Tu répands l'angoisse, et tes lèvres amères
Ont le goût du sel et le parfum des fleurs,
Tisseur de chimères.

(*Sapho,* 144.)



S'il fut permis à Psappha de Lesbôs de demander dans ses prières *que la nuit fût doublée pour elle...*

PROLONGE la nuit...

(*Sapho,* 145. Voir ci-dessus, p. 74, *Prolonge la nuit...*)



La Vénus des Aveugles



Incipit Liber Veneris Cæcorum

Le feuillage s'écarte en des plis de rideaux
Devant la Vénus des Aveugles, noire
Sous la majesté de ses noirs bandeaux.
Le temple a des murs d'ébène et d'ivoire
Et le sanctuaire est la nuit des nuits.
Il n'est plus d'odeurs, il n'est plus de bruits
Autour de cet autel dans la nuit la plus noire.

Nul n'ose imaginer le visage inconnu.
La Déesse règne en l'ombre éternelle
Où les murs sont nus, où l'autel est nu,
Où rien de vivant ne s'approche d'Elle.
Dans un temple vaste autant que les cieux
La Déesse Noire, interdite aux yeux,
Se retire et se plaît dans la nuit éternelle.

Les Aveugles se sont traînés à ses genoux
  Pourtant, et, levant leur paupière rouge,
  Semblent adorer un dieu sans courroux,
  Et nul ne gémit et nulle ne bouge,
  Mais, dans cette extase où meurt le désir,
  Où la main se tend et n'ose saisir,
Une larme a coulé sous la paupière rouge.

(*Vénus*, 3; *Chansons*, 71; *Poèmes*, 65. Les deux premiers vers sont reproduits d'après *Chansons;* le reste d'après *Poèmes*.)

La Fourrure

Je hume en frémissant la tiédeur animale
D'une fourrure aux bleus d'argent, aux bleus d'opale;
J'en goûte le parfum plus fort qu'une saveur,
Plus large qu'une voix de rut et de blasphème,
Et je respire, avec une égale ferveur,
La Femme que je crains et les Fauves que j'aime.

Mes mains de volupté glissent, en un frisson,
Sur la douceur de la Fourrure, et le soupçon
De la bête traquée aiguise ma prunelle.
Mon rêve septentrional cherche les cieux
Dont la frigidité m'attire et me rappelle,
Et la forêt où dort la neige des adieux.

Car je suis de ceux-là que la froideur enivre.
Mon enfance riait aux lumières du givre.
Je triomphe dans l'air, j'exulte dans le vent,
Et j'aime à contempler l'ouragan face à face.
Je suis fille du Nord et des Neiges, — souvent
J'ai rêvé de dormir sous un linceul de glace.

Ah! la Fourrure où se complaît ta nudité,
Où s'exaspérera mon désir irrité! —
De ta chair qui détend ses impudeurs meurtries
Montent obscurément les chaudes trahisons,
Et mon âme d'hiver aux graves rêveries
S'abîme dans l'odeur perfide des Toisons.

(*Vénus*, 7.)

Arums de Palestine

O ma Maîtresse, je t'apporte,
Funèbres comme un requiem,
Lys noirs sur le front d'une morte,
Les arums de Jérusalem.

Ils éclosent parmi les râles
De l'amour que l'aube détruit,
Et les Succubes aux doigts pâles
Ont respiré leur chair de nuit.

Seule, ton âme ténébreuse
Sut les aimer et les choisir,
Étrange et stérile amoureuse
Qui t'abandonnes sans désir.

O ma Maîtresse, je t'apporte,
Funèbres comme un requiem,
Lys noirs sur le front d'une morte,
Les arums de Jérusalem.

(*Vénus*, II.)

Reflets d'Ardoise

VOIS, tandis que gauchit la bruine sournoise,
Les nuages pareils à des chauves-souris,
Et là-bas, gris et bleu sous les cieux bleus et gris,
Ruisseler le reflet pluvieux de l'ardoise.

O mon divin Tourment, dans tes yeux bleus et gris
S'aiguise et se ternit le reflet de l'ardoise.
Tes longs doigts, où sommeille une étrange turquoise,
Ont pour les lys fanés un geste de mépris.

La clarté du couchant prestigieux pavoise
La mer et les vaisseaux d'ailes de colibris...
Vois là-bas, gris et bleu sous les cieux bleus et gris,
Ruisseler le reflet pluvieux de l'ardoise.

Le flux et le reflux du soir déferle, gris
Comme la mer, noyant les pierres et l'ardoise.
Sur mon chemin le Doute aux yeux pâles se croise
Avec le Souvenir, près des ifs assombris.

Jamais, nous défendant de la foule narquoise,
Un toit n'abritera nos soupirs incompris...
Vois là-bas, gris et bleu sous les cieux bleus et gris,
Ruisseler le reflet pluvieux de l'ardoise.

(*Vénus*, 15.)

After Glow

Je poursuis mon chemin vers le havre inconnu.
Les Femmes de Désir ont blessé mon cœur nu.

Dans la perversité de leur inquiétude
Elles ont outragé ma calme solitude.

Elles n'ont respecté ni l'ordre ni la loi
Que j'observais, avec un très exact effroi.

Obéissant au cri de leurs aigres colères,
Elles ont arraché mes prunelles trop claires.

Et, voyant que j'étais debout en mon orgueil,
Elles ont déchiré mes vêtements de deuil.

*
* *

Entrelaçant pour moi les lys de la vallée,
Les Femmes de Douceur m'ont enfin consolée.

Elles m'ont rapporté la ferveur et l'espoir
Dans leur robe, pareille à la robe du soir.

Je sens mourir en moi la tristesse et la haine,
En écoutant leur voix murmurante et lointaine.

Voyant planer sur moi l'azur des jours meilleurs,
Je les suivrai, j'irai selon leurs vœux, ailleurs.

Puisque ces femmes-là sont la rançon des autres,
Quels jours dorés et quels soirs divins seront nôtres!...

(*Vénus,* 19; *Poèmes,* 67.)

L'Aurore vengeresse

L'AUBE, dont le glaive reluit,
Venge, comme une blanche Électre,
La fiévreuse aux regards de spectre,
Dupe et victime de la nuit...

Vers l'horreur des étoiles noires
Montent les funèbres accords...
Sur la rigidité des morts
Veillent les lys expiatoires.

L'ombre aux métalliques reflets
Engourdit les marais d'eau brune,
Et voici que s'éteint la lune
Dans le rire des feux follets.

Ta chevelure est une pluie
D'or et de parfums sur mes mains.
Tu m'entraînes par les chemins
Où la perversité s'ennuie.

J'ai choisi, pour ceindre ton front,
La pierre de lune et l'opale,
L'aconit et la digitale,
Et l'iris noir d'un lac profond.

Volupté d'entendre les gouttes
De ton sang perler sur les fleurs!...
Les lys ont perdu leurs pâleurs
Et les roses s'empourprent toutes...

(*Vénus*, 23.)

Donna m'apparve

Sopra candido vel cinta d'oliva
Donna m'apparve, sotto verde manto,
Vestita di color di fiamma viva.

DANTE, *Purgatorio,* canto trentesimo.

LEVE nonchalamment tes paupières d'onyx,
Verte apparition qui fus ma Béatrix.

Vois les pontificats étendre, sur l'opprobre
Des noces, leur chasuble aux violets d'octobre.

Les cieux clament les De profundis irrités
Et les Dies iræ sur les Nativités.

Les seins qu'ont ravagés les maternités lourdes
Ont la difformité des outres et des gourdes.

Voici, parmi l'effroi des clameurs d'olifants,
Des faces et des yeux simiesques d'enfants,

Et le repas du soir sous l'ombre des charmilles
Réunit le troupeau stupide des familles.

Une rébellion d'archanges triompha
Pourtant, lorsque frémit le paktis de Psappha.

Vois! l'ambiguïté des ténèbres évoque
Le sourire pervers d'un Saint Jean équivoque.

(*Vénus,* 27.)

Péché des Musiques

Je n'ai point contemplé le mirage des formes,
Je n'ai point désiré l'oasis des couleurs,
J'ai su me détourner de la saveur des cormes
Et des mûres de pourpre et des figues en fleurs.
Mes doigts n'ont point pétri le moelleux des étoffes.
J'ai fui, comme devant un reptile couché,
Devant les sinueux discours des philosophes.
Mais, ô ma conscience obscure! j'ai péché.

Je me suis égarée en la vaste Musique,
Lupanar aussi beau que peut l'être l'enfer;
Des vierges m'imploraient sur la couche lubrique
Où les sons effleuraient lascivement leur chair.
Tandis que les chanteurs, tel un Hindou qui jongle,
Balançaient en riant l'orage et le repos,
Plus cruels que la dent et plus aigus que l'ongle,
Les luths ont lacéré mes fibres et mes os.

Tordus par le délire impétueux du spasme,
Les instruments râlaient leur plaisir guttural,
Et les accords hurlaient le noir enthousiasme
Des prêtres érigeant les bûchers de santal;
Des clochettes troublaient le sommeil des pagodes,
Et de roses flamants poursuivaient les ibis...
Je rêvais, à travers le murmure des odes,
Les soirs égyptiens aux pieds de Rhodopis.

Au profond des palais où meurt la lune jaune,
Les cithares et les harpes ont retenti...
Je voyais s'empourprer les murs de Babylone
Et mes mains soulevaient le voile de Vashti.
Éranna de Télos m'a vanté Mytilène.
Comme un blond corps de femme indolemment couché,
L'Ile imprégnait la mer de sa divine haleine...
Voici, ma conscience obscure! j'ai péché...

(*Vénus*, 31.)

A la perverse Ophélie

Les évocations de ma froide folie
Raniment les reflets sur le marais stagnant
Où flotte ton regard, ô perverse Ophélie!

C'est là que mes désirs te retrouvent, ceignant
D'iris bleus ton silence et ta mélancolie,
C'est là que les échos raillent en s'éloignant.

L'eau morte a, dans la nuit, les langueurs des lagunes,
Et voici, dispensant l'agonie et l'amour,
L'automne aux cheveux roux mêlés de feuilles brunes.

L'ombre suit lentement le lent départ du jour.
Comme un ressouvenir d'antiques infortunes,
Le vent râle, et la nuit prépare son retour.

Je sonde le néant de ma froide folie.
T'ai-je noyée hier dans le marais stagnant
Où flotte ton regard, ô perverse Ophélie ?

Ai-je erré, vers le soir, douloureuse, et ceignant
D'iris bleus ton silence et ta mélancolie,
Tandis que les échos raillent en s'éloignant ?

L'eau calme a-t-elle encor les lueurs des lagunes,
Et vois-tu s'incliner sur ton défunt amour
L'automne aux cheveux roux mêlés de feuilles brunes ?

Ai-je pleuré ta mort dans l'énigme du jour
Qui disparaît, chargé d'espoirs et d'infortunes ?...
— O rythme sans réveil, ô rire sans retour !

(*Vénus*, 37.)

Chanson pour Elle

L'ORGUEIL endolori s'obstine
A travestir ton cœur lassé,
Ténébreux comme la morphine
Et le mystère du passé.

Tu récites les beaux mensonges
Comme on récite les beaux vers.
L'ombre répand de mauvais songes
Sur tes yeux d'archange pervers.

Tes joyaux sont des orchidées
Qui se fanent sous tes regards
Et les miroitantes idées
Plus hypocrites que les fards.

Tes prunelles inextinguibles
Bravent la flamme et le soleil...
Et les Présences Invisibles
Rôdent autour de ton sommeil.

(*Vénus*, 41.)

La Nuit latente

Le soir, doux berger, développe
    Son rustique solo...
Je mâche un brin d'héliotrope
    Comme Fra Diavolo.
La nuit latente fume, et cuve
Des cendres, tel un noir Vésuve,
Voilant d'une vapeur d'étuve
    La lune au blanc halo.

Je suis la fervente disciple
    De la mer et du soir.
La luxure unique et multiple
    Se mire à mon miroir...
Mon visage de clown me navre.
Je cherche ton lit de cadavre
Ainsi que le calme d'un havre,
    O mon beau Désespoir!

Ah! la froideur de tes mains jointes
    Sous le marbre et le stuc
Et sous le poids des terres ointes
    De parfum et de suc!
Mon âme, que l'angoisse exalte,
Vient, en pleurant, faire une halte
Devant ces parois de basalte
    Aux bleus de viaduc.

Lorsque l'analyse compulse
    Les nuits, gouffre béant,
Dans ma révolte se convulse
    La fureur d'un géant.
Et, lasse de la beauté fourbe,
De la joie où l'esprit s'embourbe,
Je me détourne et je me courbe
    Sur ton vitreux néant.

(*Vénus*, 45.)

Sonnet de Porcelaine

Le soir, ouvrant au vent ses ailes de phalène,
Évoque un souvenir fragilement rosé,
Le souvenir, touchant comme un Saxe brisé,
De ta naïveté fraîche de porcelaine.

Notre chambre d'hier, où meurt la marjolaine,
N'aura plus ton regard plein de ciel ardoisé,
Ni ton étonnement puéril et rusé…
O frissons de ta nuque où brûlait mon haleine!

Et mon cœur, dont la paix ne craint plus ton retour,
Ne sanglotera plus son misérable amour,
Frêle apparition que le silence éveille!

Loin du sincère avril de venins et de miels,
Tu souris, m'apportant les fleurs de ta corbeille,
Fleurs précieuses des champs artificiels.

(*Vénus*, 51.)

Les Succubes disent…

Quittons la léthargie heureuse des maisons,
Le carmin des rosiers et le parfum des pommes
Et les vergers où meurt l'ondoiement des saisons,
Car nous ne sommes plus de la race des hommes.

Nous irons sous les ifs où s'attarde la nuit,
Où le souffle des Morts vole, comme une flamme.
Nous cueillerons les fleurs qui se fanent sans fruit,
Et les âcres printemps nous mordront jusqu'à l'âme.

Viens : nous écouterons, dans un silence amer,
Parmi les chuchotis du vêpre à l'aile brune,
Le rire de la Lune éprise de la Mer,
Le sanglot de la Mer éprise de la Lune.

Tes cheveux livreront leurs éclairs bleus et roux
Au râle impérieux qui sourd de la tourmente,
Mais l'horreur d'être ne ploiera point nos genoux.
Dans nos yeux le regard des Succubes fermente.

Les hommes ne verront nos ombres sur leurs seuils
Qu'aux heures où, mêlant l'ardeur de nos deux haines,
Nous serons les Banshees qui présagent les deuils
Et les Jettatori des naissances prochaines.

Nos corps insexués s'uniront dans l'effort
Des soupirs, et les pleurs brûleront nos prunelles.
Nous considérerons la splendeur de la Mort
Et la stérilité des choses éternelles.

(*Vénus*, 55.)

Cérès Éleusine

La nuit des vergers bleus d'acanthes,
Des jardins pourpres d'aloès,
Attend l'Évohé des Bacchantes
Et les mystères de Cérès.

Dans le temple aux flammes païennes,
Le soir, accroupi comme un sphinx,
Contemple les Musiciennes,
Évocatrices de Syrinx.

Une étrange et pâle prêtresse,
Délaissant l'autel de Vénus,
Apporte à la Bonne Déesse
Les daturas et les lotus.

Car la blonde enlace la brune,
Et les servantes d'Ashtaroth,
Aux vêtements de clair de lune,
Te narguent, Deus Sabaoth.

Les nonnes et les courtisanes,
Mêlant la belladone au lys,
Chantent les *Te Deum* profanes
Et les joyeux *De profundis*.

(*Vénus*, 59.)

Sonnet à une Enfant

Tes yeux verts comme l'aube et bleus comme la brume
Ne rencontreront pas mes yeux noirs de tourment,
Puisque ma douleur t'aime harmonieusement,
O lys vierge, ô blancheur de nuage et d'écume!

Tu ne connaîtras point l'effroi qui me consume,
Car je sais épargner au corps frêle et dormant
La curiosité de mes lèvres d'amant,
Mes lèvres que l'Hier imprégna d'amertume.

Seule, lorsque l'azur de l'heure coule et fuit,
Je te respirerai dans l'odeur de la nuit
Et je te reverrai sous mes paupières closes.

Portant, comme un remords, mon orgueil étouffant,
J'irai vers le Martyre ensanglanté de roses,
Car mon cœur est trop lourd pour une main d'enfant.

(*Vénus*, 63.)

Treize

Ashtaroth, Belzébuth, Bélial et Moloch
Fendent la nuit d'hiver, massive comme un roc,
De leurs ailes et de leur souffle de fournaise,
Et, sur les murs lépreux de Suburra, Moloch
De son pouce sanglant trace le nombre : treize.

Ashtaroth, Belzébuth, Bélial et Moloch
Ont tracé sur les murs lépreux le nombre : treize.

Ashtaroth, Bélial, Moloch et Belzébuth,
Protecteurs souriants des hyènes en rut,
Vantent aux Khéroubim la majesté du spasme.
Ainsi qu'un alchimiste anxieux, Belzébuth
Mélange savamment le parfum au miasme.

Ashtaroth, Bélial, Moloch et Belzébuth
Hument, comme un parfum délicat, le miasme.

Ashtaroth, Belzébuth, Moloch et Bélial
Versent le vin fumeux du festin nuptial.
Ils ont paré le front de l'Épouse niaise...
Archange ennemi des naissances, Bélial
Sur les ventres féconds trace le nombre : treize.

Ashtaroth, Belzébuth, Moloch et Bélial
Sur les ventres gonflés tracent le nombre : treize.

Car Bélial, Moloch, Belzébuth, Ashtaroth
Font surgir, sous les yeux scandalisés de Loth,
Les marbres de Sodome et les fleurs de Gomorrhe,
Et, mariant l'amante à la vierge, Ashtaroth
Ressuscite les nuits qui font haïr l'aurore.

Car Bélial, Moloch, Belzébuth, Ashtaroth
Font triompher Sodome et claironner Gomorrhe.

(*Vénus*, 67.)

Naples

Le temple abandonné de la Vénus latine
Se recule et s'estompe à travers les embruns,
Et le déroulement rituel des parfums
Ne tourbillonne plus vers l'Image Divine.

Les roses, sur le marbre enfiévré par leur sang,
N'ont plus leur rouge ardeur de rire et de rapine :
Le souffle violent de la Vénus latine
Ne traversera plus les soirs en frémissant.

Par les fentes d'azur de ces murs en ruine,
Je contemple les prés, le soleil et la mer.
Les algues ont rempli de leur iode amer
Le temple abandonné de la Vénus latine.

Les patientes mains du soir ont lamé d'or
Les bleus italiens de la chaude colline,
Où, délaissant l'autel de la Vénus latine,
Les mouettes ont pris leur lumineux essor.

De ses yeux éternels, la Déesse illumine,
Comme autrefois, la terre et l'infini des flots.
La mer salue encor de chants et de sanglots
Le temple abandonné de la Vénus latine.

(*Vénus*, 73 ; *Chansons*, 73.)

Telle que Viviane

Le blond zodiaque détruit
Ses énigmatiques algèbres,
Et les cygnes noirs de la nuit
Glissent sur un lac de ténèbres.

Tu me tends, d'un geste onduleux,
Tes mains où le lotus se fane.
A travers les feuillages bleus
Tu souris, comme Viviane.

Je retrouve les chers poisons
Sous la langueur de ta parole,
Et les anciennes trahisons
Te nimbent, comme une auréole.

L'éclair des astres vient dorer
Le gris pervers de ta prunelle.
Ah! comment ne point t'adorer
D'être perfide et d'être belle?

(*Vénus*, 77.)

Les Iles

La mer porte le poids voluptueux des Iles...
Le lapis-lazuli des ondes infertiles
Sollicite le frais recueillement des Iles.

— Iles d'hiver, ô fleurs de la nacre et du nord ! —
Lorsque l'ombre a tressé les roses de la mort,
Les Iles ont jailli de la nacre et du nord.

Elles flottent ainsi que des perles d'écume...
Des blancheurs de bouleaux, des bleuités de brume
Se balancent, parmi les perles de l'écume.

Et voici, sous les violettes du couchant,
Lesbos, regret des Dieux, exil sacré du chant,
Lesbos, où refleurit la gloire du couchant.

Les parfums ténébreux qui font mourir les vierges
Montent de ses jardins et de l'or de ses berges
Où s'éteignent les voix amoureuses des vierges.

Leucade se souvient, et les fleurs d'oranger
Mêlent leur blanc frisson aux tiédeurs du verger...
Psappha pleurait Atthis sous les fleurs d'oranger...

Les âmes sans espoir sont pareilles aux Iles,
Et, malgré les langueurs de leurs larmes fébriles,
Elles gardent l'orgueil solitaire des Iles.

Elles ont l'horizon, les algues et les fleurs.
L'isolement divin rafraîchit leurs douleurs
Et leur verse la paix des algues et des fleurs.

(*Vénus*, 81.)

La Vierge au Tapis

PALE et mélancolique ainsi qu'une malade,
Un tapis fondu languit sous tes pieds.
— Plus majestueux qu'un temple de jade,
Les magnolias et les tulipiers
Ont laissé pleuvoir la nuit de leur voûte. —
Tramé dans un soir aux bleus inconnus
Par de brunes mains que l'été veloute,
Un fragile tapis languit sous tes pieds nus.

Le tapis déployé sous tes pieds de malade
Déroule ses plis fanés, mariant
L'ombre d'une rose ou d'une grenade
Sanglante, à des blancs lépreux d'Orient.
Et ses verts d'eau morte et de pré funèbre
S'éteignent, plus doux qu'un rêve terni,
Tandis que l'automne exalte et célèbre
Monna Lisa souriant à San Giovanni.

(*Vénus*, 85.)

Chanson pour mon Ombre

DROITE et longue comme un cyprès,
Mon ombre suit, à pas de louve,
Mes pas que l'aube désapprouve.
Mon ombre marche à pas de louve,
Droite et longue comme un cyprès.

Elle me suit, comme un reproche,
Dans la lumière du matin.
Je vois en elle mon destin
Qui se resserre et se rapproche.
A travers champs, par les matins,
Mon ombre suit, comme un reproche.

Mon ombre suit, comme un remords,
La trace de mes pas sur l'herbe
Lorsque je vais, portant ma gerbe,
Vers l'allée où gîtent les morts.
Mon ombre suit mes pas sur l'herbe,
Implacable comme un remords.

(*Vénus*, 89; *Chansons*, 1; *Poèmes*, 69.)

La Madone aux Lys

J'ai bu, tel un poison, vos souffles éplorés,
Vos sanglots de parfums, lys fauves, lys tigrés!

Dédiez au matin votre rose sourire,
Lys du Japon, éclos aux pays de porphyre.

Ténèbres, répandez vos torpeurs d'opiums,
Vos sommeils de tombeaux sur les chastes arums.

Lys purs qui fleurissez les mystiques images,
Sanctifiez les pelouses et les feuillages.

Lys de Jérusalem, lys noirs où la nuit dort,
Exhalez froidement vos souvenirs de mort.

Vastes lys des autels où l'orgue tonne et prie,
Brûlez dans la clarté des cierges de Marie.

Sollicitez l'avril, ses pipeaux et ses voix,
O muguets, lys de la vallée et des grands bois.

O lys d'eau, nymphéas des amantes maudites,
Anémones, lys roux des champs israélites,

Soyez la floraison des douleurs de jadis
Pour la vierge aux yeux faux que j'appelai mon Lys.

(*Vénus*, 93.)

Les Emmurées

L'OMBRE étouffe le rire étroit des Emmurées.
Leur illusoire appel s'étrangle dans la nuit.
Leur front implore en vain la brise qui s'enfuit
Vers l'Ouest, où les mers sommeillent, azurées.

Leur cécité profonde ignore les marées
Des couleurs, les reflux de la fleur et du fruit;
Leur surdité n'a plus le souvenir du bruit,
Et la soif a noirci leurs lèvres altérées.

Leur chair ne blondit point sous l'ambre des soleils,
Lourde comme la pierre aux éternels sommeils
Que la neige console et que frôlent les brises.

S'éteignant dans l'oubli du silence vainqueur,
Leur mort vivante a pris des attitudes grises...
La rouille des lichens a dévoré leur cœur.

(*Vénus*, 97; *Chansons*, 29.)

Les Oliviers

Et je regrette et je cherche...
PSAPPHA.

Les oliviers, changeants et frais comme les vagues,
Recueillent gravement tes murmures légers,
Psappha, Divinité des temples d'orangers,
Dont le chant surpassa le chant des étrangers...
La montagne a des plis musicalement vagues...

Tes lèvres ont l'inflexion d'un rire amer.
Lasse d'éloges faux, lasse de calomnies,
Tu te hâtes vers l'ombre aux roses infinies;
Sous tes doigts doriens pleurent les harmonies;
Tes regards ont le bleu complexe de la mer.

Les vierges se reflètent, tiédeur parfumée,
L'une dans l'autre, ainsi qu'en un vivant miroir.
Tu regrettes et tu cherches, parmi l'or noir,
Des yeux et des cheveux assombris par le soir,
Atthis, la moins fervente, Atthis, la plus aimée...

(*Vénus*, 101.)

Les Mangeurs d'herbe

C'EST l'heure où l'âme famélique des repus
Agonise, parmi les festins corrompus.

Et les Mangeurs d'herbe ont aiguisé leurs dents vertes
Sur les prés d'octobre aux corolles large ouvertes,

Les prés d'un ton de bois où se rouillent les clous...
Ils boivent la rosée avec de longs glous-glous.

L'été brun s'abandonne en des langueurs jalouses,
Et les Mangeurs d'herbe ont défleuri les pelouses.

Ils mastiquent le trèfle à la saveur de miel
Et les bleuets des champs plus profonds que le ciel.

Innocents, et pareils à la brebis naïve,
Ils ruminent, en des sifflements de salive.

Indifférents au vol serré des hannetons,
Nul ne les vit jamais lever leurs yeux gloutons.

Et, plus dominateur qu'un fracas de victoires,
S'élève grassement le bruit de leurs mâchoires.

(*Vénus*, 105.)

A la Florentine

Entre tes seins blêmit une perle bizarre.
Tu rêves, et ta main curieuse s'égare
Sur les algues de soie et les fleurs de satin.
J'aime, comme un péril, ton sourire latin,
Tes prunelles de ruse où l'ombre se consume
Et ton col sinueux de page florentin.

Tes yeux sont verts et gris comme le crépuscule.
Insidieusement ton rire dissimule
La haine délicate et le subtil courroux.
Tes cheveux ont les bruns ardents des rosiers roux,
Et ta robe au tissu mélodieux ondule
Ainsi qu'une eau perfide où chantent les remous.

Les pieuvres du printemps guettent les solitudes;
Le musical avril prépare ses préludes;
Le gouffre des matins et l'abîme des soirs
S'entr'ouvrent; les désirs, pareils aux désespoirs,
M'entraînent vers les sanglotantes lassitudes
Que la perversité parsème d'iris noirs.

(*Vénus*, 109.)

Le Dédain de Psappha

Vous n'êtes rien pour moi.
Pour moi, je n'ai point de ressentiment, mais j'ai l'âme sereine.
PSAPPHA.

Vous qui me jugez, vous n'êtes rien pour moi.
J'ai trop contemplé les ombres infinies.
Je n'ai point l'orgueil de vos fleurs, ni l'effroi
De vos calomnies.

Vous ne saurez point ternir la piété
De ma passion pour la beauté des femmes,
Changeantes ainsi que les couchants d'été,
Les flots et les flammes.

Rien ne souillera les fronts élouissants
Que frôlent mes chants brisés et mon haleine.
Comme une Statue au milieu des passants,
J'ai l'âme sereine.

(*Vénus*, 113.)

Paysage d'après El Greco

Parmi le boréal silence, le zénith
Irradie âprement aux jardins d'aconit.

Énigmes et remords, les yeux des Nyctalopes
Reflètent la perplexité des horoscopes,

Et les Musiciens, frères des Séraphim,
Écoutent murmurer la harpe d'Éloïm.

De glauques nénuphars charment le regard fixe
D'une perverse Ondine éprise d'une Nixe.

Et l'écho jette au vent le rire des sabbats,
L'effroi des lits pareils à des champs de combats.

Les tentes d'écarlate où dorment les bourrasques
Crèvent sur le repos seigneurial des vasques.

Trouant l'opacité démente, le zénith
Irradie âprement aux jardins d'aconit.

(*Vénus*, 117.)

Le Labyrinthe

J'ERRE au fond d'un savant et cruel labyrinthe...
Je n'ai pour mon salut qu'un douloureux orgueil.
Voici que vient la Nuit aux cheveux d'hyacinthe,
Et je m'égare au fond du cruel labyrinthe,
O Maîtresse qui fus ma ruine et mon deuil.

Mon amour hypocrite et ma haine cynique
Sont deux spectres qui vont, ivres de désespoir;
Leurs lèvres ont ce pli que le rictus complique :
Mon amour hypocrite et ma haine cynique
Sont deux spectres damnés qui rôdent dans le soir.

J'erre au fond d'un savant et cruel labyrinthe,
Et mes pieds, las d'errer, s'éloignent de ton seuil.
Sur mon front brûle encor la fièvre mal éteinte...
Dans l'ambiguïté grise du Labyrinthe,
J'emporte mon remords, ma ruine et mon deuil...

(*Vénus*, 121.)

Les Oripeaux

Je ne danserai pas sur ton tréteau banal,
Avec tes histrions et tes prostituées.

LORSQUE fermente en moi la tristesse du vin,
J'erre, exagérant mon verbe de pitre,
Mentant comme un prêtre et comme un devin.
Ma loquacité pérore et chapitre
Devant la foule aux remous de troupeau
Que le sifflement des fifres taquine.
De mes vers, pareils à des oripeaux,
J'ai drapé follement tes membres d'arlequine.

Découvre à l'air des nuits tes seins prostitués.
Sur les murs la foule a groupé ses fresques.
Mes gestes fiévreux sont accentués
Par l'explosion des tambours burlesques.
Je tourne mes yeux sottement épris
Vers ton corps lascif, que l'amour efflanque.
Car nous endurons un égal mépris,
O toi la danseuse ivre, ô moi la saltimbanque.

Des souffles cauteleux éteignent les quinquets...
Tels des haillons, sous leur clinquant de rimes,
Puant la sueur et les vieux bouquets,
Mes vers ont gardé tes chaleurs intimes.

Mes vers sont pareils à des oripeaux.
Ah! ce beuglement d'affreuses musiques
D'orgues, cette odeur de crasse et de peaux!
Ce spectacle effronté de nos âmes publiques!

(*Vénus*, 125.)

Les Lèvres pareilles

L'ODEUR des frézias s'enfuit
Vers les cyprès aux noirs murmures ..
La brune amoureuse et la nuit
Ont confondu leurs chevelures.

J'ai vu se mêler, lorsque luit
Le datura baigné de lune,
Les cheveux sombres de la nuit
Aux cheveux pâles de la brune.

La fin balsamique du jour,
Blonde de frelons et d'abeilles,
Perçoit, dans un baiser d'amour,
La beauté des lèvres pareilles.

L'odeur des frézias s'enfuit
Vers les cyprès aux noirs murmures...
La brune amoureuse et la nuit
Ont confondu leurs chevelures.

(*Vénus*, 129.)

Faste des Tissus

Estompe ta beauté sous le poids des étoffes,
Plus souples que les flots, plus graves que les strophes.

Elles ont la caresse et le rythme des mers,
Et leur frisson s'accorde au blanc frisson des chairs.

Revêts le violet des antiques chasubles,
Parsemé de l'éclair des ors indissolubles.

L'encens apaise encor leurs plis religieux;
Elles aiment les Purs et les Silencieux.

Évoque, Océanide aux changeantes prunelles,
Le vert glauque où frémit l'écume des dentelles.

Jadis la gravité du velours se plia
Sur tes seins de pavot et de magnolia.

Le satin froid, où la ligne se dissimule,
Gris comme l'olivier fleuri de crépuscule,

Et la moire, pareille au sommeil de l'étang,
Où stagnent les lys verts et les reflets de sang,

Le givre et le brouillard des pâles broderies,
Où les tisseuses ont tramé leurs rêveries,

Parèrent savamment ta savante impudeur
Et ton corps où le rut a laissé sa tiédeur.

Ressuscite pour moi le lumineux cortège
De visions, et sois l'arc-en-ciel et la neige,

Sois la vague, ou la fleur des bocages moussus,
O Loreley, selon la couleur des tissus.

Mes rêves chanteront dans l'ombre des étoffes,
Plus souples que les flots, plus graves que les strophes.

(*Vénus*, 133.)

Litanie de la Haine

La Haine nous unit, plus forte que l'Amour.
Nous haïssons le rire et le rythme du jour,
Le regard du printemps au néfaste retour.

Nous haïssons la face agressive des mâles.
Nos cœurs ont recueilli les regrets et les râles
Des Femmes aux fronts lourds, des Femmes aux fronts pâles.

Nous haïssons le rut qui souille le désir.
Nous jetons l'anathème à l'immonde soupir
D'où naîtront les douleurs des êtres à venir.

Nous haïssons la Foule et les Lois et le Monde.
Comme une voix de fauve à la rumeur profonde,
Notre rébellion se répercute et gronde.

Amantes sans amant, épouses sans époux,
Le souffle ténébreux de Lilith est en nous,
Et le baiser d'Éblis nous fut terrible et doux.

Plus belle que l'Amour, la Haine est ma maîtresse,
Et je convoite en toi la cruelle prêtresse
Dont mes lividités aiguiseront l'ivresse.

Mêlant l'or des genêts à la nuit des iris,
Nous renierons les pleurs mystiques de jadis
Et l'expiation des cierges et des lys.

Je ne frapperai plus aux somnolentes portes.
Les odeurs monteront vers moi, sombres et fortes,
Avec le souvenir diaphane des Mortes.

(*Vénus*, 139.)

Virgo Hebraïca

Tu m'apportes l'ardeur des nuits de Palestine.
Sur ton front, serein comme un feu d'autel,
Brûle, sceau mystique, empreinte divine,
La gloire de ta race, ô fille d'Israël!

Ton corps a les parfums du corps de Bethsabée,
Pâleur de lotus et de nénuphar.
Un saphir frémit, tel un scarabée,
Sur tes cheveux pareils aux cheveux de Tamar.

Et tes bras arrondis semblent porter l'amphore,
Ainsi que les bras nus de Rébecca.
Devant l'ennemi que ton peuple abhorre
Ta bouche a proféré le cri mortel : *raca*.

La soif d'Agar a fait trembler tes lèvres noires.
Debout, et bravant la lune au zénith,
Tu m'appris le chant rouge des victoires,
Le rire de Jahel, les baisers de Judith.

Tu m'apportes l'ardeur des nuits de Palestine.
Sur ton front, serein comme un feu d'autel,
Brûle, sceau mystique, empreinte divine,
La gloire de ta race, ô fille d'Israël!

(*Vénus*, 143.)

Pour Une

Quelqu'un, je crois, se souviendra
dans l'avenir de nous.
Mon souci.

PSAPPHA.

DANS l'avenir gris comme une aube incertaine,
Quelqu'un, je le crois, se souviendra de nous,
En voyant brûler sur l'ambre de la plaine
L'automne aux yeux roux.

Un être parmi les êtres de la terre,
O ma Volupté! se souviendra de nous,
Une femme, ayant à son front le mystère
Violent et doux.

Elle chérira l'embrun léger qui fume
Et les oliviers aussi beaux que la mer,
La fleur de la neige et la fleur de l'écume,
Le soir et l'hiver.

Attristant d'adieux les rives et les berges,
Sous les gravités d'un soleil obscurci,
Elle connaîtra l'amour sacré des vierges,
Atthis, mon Souci.

(*Vénus*, 147. Cf. ci-dessus, p. 167, *Dans les lendemains*.)

Intervalle crépusculaire

Tes yeux sous tes cheveux sont comme des poignées
De rayons à travers des toiles d'araignées.

Ton sourire d'été, que l'aube colora,
Est pareil au sourire orgueilleux de Sara.

Mon regard s'hypnotise à cette fauve boucle
Où le divin saphir épouse l'escarboucle.

Tes parfums indiens, tes onguents et tes fards
Étonnent la candeur simple des nénuphars.

La haine de l'amour et l'amour de la haine
Se partagent mon cœur et mon âme incertaine.

La bienfaisante Mort montre d'un pâle index
La colline lunaire où blondit le silex.

Au lointain s'exaspère et s'exalte un arpège.
Je veux purifier mon âme dans la neige...

Vois, plus belle que le puéril Adonis,
Mourir Adonéa dans un linceul de lys.

(*Vénus*, 151.)

Chevauchée

Les Ondines, ceignant les roseaux bleus du fleuve,
Ont des chansons de vierge et des sanglots de veuve.
Leurs gemmes sont les pleurs lumineux du passé.
Le Griffon s'alanguit en un songe lassé;
Sur ses paupières a pesé la somnolence,
Et ses ongles d'onyx ont rayé le silence.

Ouvre tes ailes, prends l'essor, ivre du vin
Des automnes et des couchants, Monstre divin,
Sombre Lion ailé, plus beau que la Chimère!
Chastement dédaigneux de la grâce éphémère,
Tu flattes ta hideur orgueilleuse, qui dort
D'un noir sommeil parmi les neiges de la Mort.

Tes regards jaunes ont défié la lumière,
Et sur ton col, où ne fume point de crinière,
Une glauque nageoire ondule vers les flots.
— Fuyant la lâcheté des antiques sanglots,
Je tresserai les fleurs vertes du sycomore...
Emporte-moi jusqu'aux limites de l'aurore!

(*Vénus*, 155.)

La Dogaresse

UN ACTE EN VERS

SCÈNE PREMIÈRE

Le palais des Doges. — Fenêtres ouvertes sur la lagune.
On entend de lointains accords de luths et de mandolines.

GEMMA.

O Venise! j'ai l'âme ivre de sérénades :
La musique a brûlé mes lèvres et mon front.
Les barques où, parmi la pourpre des grenades,
Rougit le rose frais des pastèques, s'en vont
Sous la brise du soir ivre de sérénades.

VIOLA.

Le crépuscule, las de regrets et d'espoir,
Mire ses roux cheveux et ses yeux d'un bleu noir...
Il m'apparaît ainsi qu'une femme fantasque,
Une femme voilée et riant sous le masque,
Que tente l'amoureuse aventure du soir.

GEMMA.

Mon cœur se ralentit, obscurément fantasque,
Selon le glissement des gondoles... Le soir
S'approche, souriant à demi sous son masque.

Les luths s'interrompent brusquement.

VIOLA.

Ah! les luths se sont tus!

GEMMA, *écoutant.*

Voici, dans le couloir,
Un bruit de soie et d'or...

On entend un frisson de robe.

Voici la Dogaresse...
L'ombre de son regard mystérieux m'oppresse
Comme l'eau morte aux pieds rayonnants de la mer.

VIOLA, *comme en songe.*

L'eau morte aux plis dormants...

GEMMA, *la rappelant à la réalité.*

Voici la Dogaresse...

VIOLA, *comme en songe.*

La contemplation des lagunes l'oppresse.
Je redoute la froideur pâle de sa chair
Et de ses yeux...

Elle recule comme saisie par un pressentiment.

SCÈNE II

La Dogaresse entre. Elle va vers la fenêtre. Pendant tout l'acte, ses yeux restent fixés sur l'eau du canal.

LA DOGARESSE.

J'ai trop contemplé les lagunes.

J'ai trop aimé leurs eaux sans remous, leurs eaux brunes ;
Elles m'attirent comme un désastreux appel...
Je ne défaille plus sous le charme cruel
Des accords et des chants... L'eau morte a pris mon âme.

GEMMA.

Les luths qui suppliaient, ainsi qu'un vaste appel,
Les voix qui s'exaltaient, plus vives qu'une flamme,
Ne font plus tressaillir le palais, telle une âme.

LA DOGARESSE.

J'ai fait taire les luths... Le silence des eaux
A plus de volupté que les sons les plus beaux...
Ah ! silence éternel où s'enlize mon âme !...

VIOLA, *dans un cri d'effroi.*

Oh ! ne contemplez pas les lagunes !

LA DOGARESSE, *à Viola.*

Dis-moi,
N'as-tu point vu, sur l'eau sans clartés et sans voiles,
Un mystère d'azur et d'étranges étoiles ?
Vers la nuit, n'as-tu point frissonné, comme moi,
D'un immense désir dans un immense effroi ?

GEMMA, *s'approchant de la fenêtre.*

Le ciel bariolé détruit ses mosaïques,
Il s'effrite, il s'effondre...

LA DOGARESSE.

O grave Viola,
N'as-tu point frissonné quand le soir révéla
Les verts hallucinants et les bleus magnétiques

De l'eau morte, les bleus d'abîmes et les verts
S'insinuant en nous comme un songe pervers?...
Ah! l'eau morte!...

VIOLA.

Mais la stupeur de l'automne ivre!
Le couchant qui s'affirme en des clameurs de cuivre
Et qui s'éteint, plus doux qu'un musical soupir!
Les murs où, comme un sphinx, le soir vient s'accroupir...
Les vignes de la nuit, fiévreuses et funèbres,
Où sourd confusément le vin noir des ténèbres!

GEMMA.

On croit voir refluer votre ondoyant manteau
Sur un rythme pareil au roulis d'un bateau.

LA DOGARESSE, *comme hallucinée.*

L'onde nocturne m'a dévoilé ce mystère :
Une mort amoureuse et pourtant solitaire,
Un silence oublieux où dorment les sanglots,
Un sommeil violet dans la pourpre des flots...

GEMMA.

Détournez vos regards fébriles!...

LA DOGARESSE.

L'eau m'appelle...
L'eau m'attire...

GEMMA, *suppliante.*

Madone...

VIOLA.

Oh! vous êtes plus belle
Qu'au matin nuptial et bleu de Séraphim

Où riaient, à travers l'encens de la nef grise,
La harpe d'Azraël et le luth d'Éloïm,
Où les cloches jetaient leurs lys d'or sur Venise!

La Dogaresse sort lentement.

GEMMA.

La lumière qui meurt à l'Occident se brise,
Et le soir s'engourdit en son verger d'azur.

VIOLA.

Au fond de ma tristesse il sommeille une joie.

UNE VOIX DE FEMME, *du dehors.*

Elle se noie!

VOIX DE LA FOULE.

Elle se noie!

VIOLA, *dans un grand cri.*

Elle se noie!
Mon âme se débat comme en un rêve obscur...

GEMMA.

Comme elle, qui s'en va vers la mer, j'agonise...
L'eau replie en rampant ses mille anneaux d'azur
Sur celle que j'aimais...

VIOLA.

Les lagunes l'ont prise.

(*Vénus,* 159; *Chansons,* 47.)

Les Cygnes sauvages

CHANSON NORVÉGIENNE

CHŒUR.

Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

RÉCIT.

Viens, nous respirerons les parfums de la neige.
Les brumes auront le bleu de tes regards froids.
Tes cheveux sont la nuit des sapins, et ta voix
Est l'écho des sommets que la tempête assiège.

CHŒUR.

Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

RÉCIT.

Les yeux lointains des loups guetteront ton sommeil.
Le vent victorieux et la mer magnanime
Rafraîchiront ton front où l'espoir se ranime :
Tu te réjouiras de la mort du soleil.

CHOEUR.

Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

RÉCIT.

Viens, l'écho des sommets que la tempête assiège
Vibre dans la candeur farouche de ta voix...
Viens, nous effeuillerons les rires d'autrefois,
Viens, nous respirerons les parfums de la neige.

CHOEUR.

Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

RÉCIT.

A travers une nuit plus sainte que la mort,
Tu glisses pâlement, tel un cygne sauvage,
O Svanhild! et l'on voit sur ton profond visage
L'héroïque blancheur des Neiges et du Nord.

CHOEUR.

Je prendrai, comme les nuages
Chassés par la bise qui mord,
Et comme les cygnes sauvages,
Mon élan vers le ciel du Nord.

(*Vénus*, 169; *Chansons*, 25.)

Les Morts aveugles

Les Morts aveugles sont assis dans les tombeaux,
Ils ouvrent leurs yeux larges et stupides
Devant la lueur rouge des flambeaux,
Et leurs yeux béants sont des gouffres vides...
Dardant vers la nuit leurs regards stupides,
Les Morts aveugles sont assis dans les tombeaux.

Je viendrai m'accroupir sur la pierre lépreuse
Où la fièvre suinte en âcres moiteurs.
Tel qu'un faux soupir de fausse amoureuse,
Le jour éteindra ses rayons menteurs.
Dans l'ombre exhalant ses lourdes moiteurs,
Je viendrai m'accroupir sur la pierre lépreuse.

Mais je retrouverai mes regards d'autrefois,
Je te reverrai de mes yeux d'aveugle.
Comme un mâle en rut qui brame et qui beugle,
Je ferai crier tes os sous mon poids...
Et, tournant vers toi ma prunelle aveugle,
L'amour rallumera mes regards d'autrefois.

Tu viendras t'accroupir sur la pierre lépreuse
Et geindre parmi les âcres moiteurs,
Et tes faux soupirs de fausse amoureuse
Ressusciteront nos baisers menteurs.
Dans l'ombre exhalant de lourdes moiteurs,
Nous nous accroupirons sur la pierre lépreuse.

(*Vénus*, 175.)

Les Vendeuses de Fleurs

ELLES attendent, dans l'or bleu d'un réverbère,
Quand la nuit des cités tragiques délibère
Au pied d'un réverbère.

Elles attendent... Et, frissonnant de dégoût,
Les Fleurs, sous leurs doigts gris, leur haleine d'égout,
Ont blêmi de dégoût.

L'âpre fraternité de leurs petites haines
Épie en frémissant les Vendeuses obscènes
Que menacent leurs haines.

Les violettes ont une âme de venin...
Les lilas, affectant un sourire bénin,
Composent leur venin.

Les Vendeuses, mâchant des relents de rogommes,
Roulent leurs yeux pareils aux yeux rouges des hommes
Où luisent les rogommes.

Maléfiques, les Fleurs distillent l'opium
Et le haschisch de leurs parfums... Le simple rhum
S'aiguise d'opium.

Les Fleurs font miroiter leurs gloires orgiaques
Dans la boue, et font rire, au creux sombre des flaques,
Les rêves orgiaques.

Les Fleurs ont recueilli les miasmes du Sud.
Leur mémoire, profonde ainsi qu'un noir Talmud,
Sait les poisons du Sud.

Les Vendeuses, avec des rires d'hystériques,
Jettent, en éructant leurs impudents cantiques,
Des appels d'hystériques.

Et leur bave sanglante a souillé le trottoir...
Les Vendeuses, avec des clameurs d'abattoir,
Roulent sur le trottoir.

(*Vénus*, 179.)

La Douve

L'AUBE a des pas furtifs de louve
Et des yeux de chacal...
De mes mains j'ai creusé la douve;
J'ai bâti, sans vassal,
La tour aux murs noirs qui t'encloître.
Ton épouvante voit s'accroître,
Pareil à l'enflure d'un goître,
Mon amour féodal.

Que m'importe ton regard triste,
Moiré, tel un pigeon?
Qu'importe à mon trouble égoïste
Le rosier sans bourgeon?
Je suis aussi lâche qu'un homme,
Et je t'ordonne et je te somme
De languir en mes baisers comme
En un étroit donjon.

Et je maintiendrai sur ton sexe
Mon droit de suzerain :
Tu briseras ton front complexe
Contre mon front d'airain.

Lasse de voir tomber la brume
D'un ciel malade d'amertume,
Dans l'ombre où l'espoir se consume,
Tu périras de faim.

(*Venus*, 185.)

Explicit Liber Veneris Cæcorum

DANS le frais clair-obscur bleuissent des lumières :
Viens rêver de la Mort... J'adore tes paupières.

Les siècles ont glissé sur nos fronts endormis,
Plus légers et plus doux que des rires amis...

Et le ruissellement des feuilles de pivoine
Pleut dans notre cercueil d'onyx et de sardoine.

Large comme l'amphore aux mains de Rébecca,
Ton flanc pâlit parmi les pleurs d'harmonica.

Autour de nous s'attarde un souffle de miracles :
C'est l'heure où se répand la paix des tabernacles.

Les cyprès et les ifs aux silences dévots
Gardant l'urne de grès où dorment les pavots.

Chère, la Mort aux mains ouvertes et prodigues
Accueille indulgemment le poids de nos fatigues,

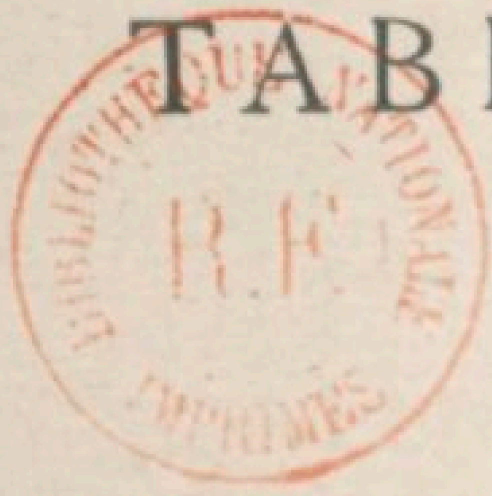
La Mort qui se détache, ainsi qu'un bas-relief,
Aux murs de ce tombeau plus vaste qu'une nef.

Dans la bénignité du soir et des lumières,
Viens rêver de la Mort aux divines paupières.

(*Vénus*, 189.)



TABLE





TABLE



Études et Préludes

Cendres et Poussières

Évocations

Sapho

La Vénus des Aveugles



1.-6250. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers, Paris.

